

ECOLE DES HAUTES ETUDES EN SCIENCES SOCIALES

**L'INTRICATION DES RAPPORTS SOCIAUX
DE SEXE, DE « RACE », D'ÂGE ET DE CLASSE :
SES EFFETS SUR LA GESTION DES RISQUES D'INFECTION
PAR LE VIH CHEZ LES FRANÇAIS DESCENDANT DE
MIGRANTS DU MAGHREB**

TOME 2

**Thèse pour l'obtention du grade de Docteur de l'EHESS
Anthropologie sociale et ethnologie**

**présentée par Christelle HAMEL
et soutenue publiquement le 8 décembre 2003**

**Sous la direction de Marie-Elisabeth HANDMAN,
Maître de conférences à l'EHESS**

Membres du Jury :

Jean-Yves BOURSIER, Professeur à l'Université de Nice

Michel BOZON, Directeur de recherche à l'INED

Christine DELPHY, Directeur de recherche au CNRS

Farhad KHOSROKHAVAR, Directeur d'étude à l'EHESS

TROISIEME PARTIE

LA SEXUALITE

DES FRANÇAIS ET FRANÇAISES

DESCENDANT

DE MIGRANTS DU MAGHREB

CHAPITRE V

LES RECOMPOSITIONS DE L'HONNEUR MASCULIN

ET

LES COMPORTEMENTS SEXUELS

DANS LE CONTEXTE DU SIDA

Introduction : de la problématique à la recherche ethnographique

J'ai expliqué dans la première partie que la position des individus dans les rapports sociaux de sexe, de « race », d'âge et de classe constitue un élément déterminant pour la compréhension des comportements sexuels face aux risques d'infection par le VIH. Il a été montré que les jeunes Français descendant de migrants du Maghreb subissent des contraintes sociales plus fortes que les Français dits « de souche », puisqu'ils cumulent les positions d'infériorité dans les rapports sociaux de « race », d'âge et de classe, ce qui induit une plus forte exposition aux risques d'infection, les filles étant de surcroît minorisées dans les rapports sociaux de

sexe, les gays et les lesbiennes subissant encore l'hétérosexisme. C'est dans ces positions sociales que l'on doit rechercher les éléments de compréhension des modes individuels de gestion des risques d'infection. Rappelons notamment que les moins dotés scolairement, prédestinés à devenir les plus fragiles dans les rapports de classe, sont sexuellement les plus précoces et les moins bien informés sur le VIH et le sida ; le racisme tend à renforcer les rapports de classe, si bien que les descendants de migrants sont plus nombreux que les autres à être dans cette configuration ; le racisme durcit les rapports sociaux de sexe et induit une plus grande rigidité dans les relations entre hommes et femmes, d'où un contrôle social plus fort sur la sexualité des descendantes de migrants du Maghreb ; l'hétérosexisme expose les gays et les lesbiennes à des processus d'exclusion.

Il a encore été indiqué que le système de représentations et de valeurs auxquelles les individus se réfèrent pour donner sens à leurs actions et comportements résulte des rapports sociaux dans lesquels ils sont inscrits. Le système culturel de ces personnes est donc avant tout le produit du contexte social français. Mais il a aussi été souligné que les processus migratoires n'induisent ni la disparition totale de la culture initiale des parents migrants ni sa préservation intégrale : la migration génère des recompositions culturelles tenant compte des enjeux de la société initiale et de ceux de la société d'accueil, si bien qu'on peut observer des continuités et des discontinuités culturelles. Ce processus, loin de se limiter aux seuls migrants, concerne aussi leurs enfants, sans que leur culture se confonde avec celle de leurs parents, qui ont migré en raison de la décomposition progressive de l'organisation tribale engendrée par l'action coloniale. C'est pourquoi un long détour par le Maghreb a été opéré, destiné à saisir la dimension structurelle des notions d'honneur et de déshonneur dans les rapports sociaux mais aussi la distance des univers sociaux dans lesquels les parents ont vécu et les enfants vivent maintenant. Ces notions demeurent prégnantes en France chez les descendants de migrants du Maghreb, mais elles ne sont plus le produit de l'organisation tribale, ni l'expression de la législation des pays du Maghreb, elles expriment désormais les rapports sociaux qui traversent la société française. En cela, elles sont pour les individus qui s'y réfèrent une grille de lecture et d'interprétation de ces rapports sociaux. Tout en recelant des significations antérieures, elles recouvrent donc des significations nouvelles. On observe aussi qu'elles sont retraduites en des termes plus communément utilisés dans

la langue française pour désigner des valeurs ou des sentiments similaires. Ainsi, le mot « honneur » apparaît comme une enveloppe qui se maintient, mais dont le contenu a considérablement changé si on le compare à ce qu'il signifie dans le Maghreb rural d'où viennent les parents. La continuité culturelle se situe donc dans le maintien des termes, la discontinuité dans la modification de leur signification. C'est que les pratiques comme les valeurs des Français descendants de migrants sont d'abord déterminées par leur situation dans les rapports sociaux en France. Plus encore, on peut affirmer qu'ils ont le plus souvent les mêmes pratiques que les autres Français de leur âge ayant les mêmes conditions d'existence. Cependant, le racisme crée une frontière entre les Français descendants de migrants et les Français dits « de souche », ce qui se traduit de part et d'autre par des affirmations identitaires distinguant le « eux » du « nous », distinction qui apparaît dans la volonté de ces jeunes qui partagent des conditions d'existence identiques de se distinguer entre eux. En réponse au racisme de la société globale et parfois aussi du proche voisinage, les Français et Françaises descendant de migrant du Maghreb répondent par la mise en avant de signes culturels susceptibles de devenir des marqueurs identitaires, des signes distinctifs, cherchant à retourner en positif ce qui est présenté par les discours racistes comme le signe, voire la preuve, de leur infériorité. Les positionnements de chacun à l'égard de la notion d'honneur et plus globalement de la question des relations entre les sexes s'inscrivent dans ce processus et ne peuvent être compris en dehors de celui-ci. Il y a alors une continuité entre les pratiques des jeunes des milieux pauvres, en même temps qu'une discontinuité des référents utilisés pour les décrire, d'où, à mon sens le maintien de l'importance des notions d'honneur et de déshonneur chez les Français descendant de migrants du Maghreb, alors que leurs pratiques n'apparaissent le plus souvent pas « spécifiques » de ce qu'ils appellent « [leur] culture », à l'inverse de ce qu'ils croient souvent, ayant une connaissance des modes de vie des Français dit « de souche » beaucoup plus télévisuelle que relationnelle. Cela dit, les processus de distinction identitaire ne restent pas non plus sans effets sur les pratiques, ce que j'entends démontrer par l'analyse des entretiens recueillis. Ce sont donc les effets des rapports sociaux de « race » sur les définitions identitaires, sur les valeurs et sur les pratiques et des Français descendant de migrants du Maghreb que j'entends décrire dans cette troisième partie.

Il faut encore préciser que le terme d'honneur n'est pas employé de manière quotidienne et celui de déshonneur encore moins, mais qu'il s'agit de référents utilisés par les individus pour expliciter leurs pratiques lorsqu'on les interroge sur celles-ci. Il ne faudrait donc pas croire que les personnes rencontrées parlent de l'honneur à chaque instant et qu'elles puissent dire par exemple dans leurs conversations : « Untel a de l'honneur », « Untel n'en a pas ». Elles éprouvent surtout des émotions qui réfèrent à l'idée d'honneur et à celles de déshonneur, des sentiments qui m'ont souvent paru être assez communs dans la société française, mais désigné par d'autres termes, comme peut-être la « fierté », l'« orgueil », la « dignité », l'« humiliation ». Les interrogés parlent d'abord et avant tout des sentiments de « fierté », de « dignité », d'« amour-propre », de « respect » et de « honte », puis expliquent faire ceci ou cela par « fierté », « amour-propre », « dignité », « respect », ou ne pas faire telle et telle chose par « honte » ou pour éviter la honte. C'est lorsqu'on leur demande pourquoi les pratiques en question procurent de la fierté ou génèrent de la honte qu'ils invoquent l'honneur et parfois le déshonneur. La référence à l'honneur vient très vite dans les entretiens, alors que celle au déshonneur est bien moins présente et on emploie beaucoup plus souvent à la place l'idée de « grande honte » ou on prononce le mot « honte » de telle manière qu'on comprend qu'on ne pouvait pas aller plus loin dans la honte. Mais lorsqu'on demande aux interrogés si cela renvoie à l'idée de déshonneur, ils répondent par oui ou non selon les cas, de sorte que le déshonneur apparaît comme une manière de dire le degré maximum de la honte.

Cette troisième partie vise donc à éclairer les processus mis au jour grâce aux enquêtes quantitatives dans la première partie par l'exposé de l'enquête ethnographique et à saisir plus en détails comment ils structurent le quotidien des interrogés, comment ils sous-tendent leurs pratiques face au VIH.

Pour répondre à mes questionnements, il fallait rechercher des personnes des deux sexes, âgées dans de 18 à 26 ans, ayant des profils scolaires et socioprofessionnels variés, ainsi qu'une orientation sexuelle soit hétérosexuelle soit homosexuelle. En conséquence, les personnes recherchées ne partagent ni les mêmes espaces de vie ni les mêmes réseaux de sociabilité ; c'est pourquoi j'ai dû multiplier les modalités de prise de contact ainsi que les lieux de rencontre et d'observation. J'ai donc mené plusieurs terrains ethnographiques que je présenterai au fur et à mesure de l'exposé

des données concernant chaque groupe, puisque les données recueillies ne peuvent être interprétées avec justesse qu'en étant resituées dans le cadre de la relation enquêtrice-enquêtés qui varie avec les caractéristiques sociologiques des protagonistes. En tout, 69 entretiens ont été réalisés.

Il est ressorti de l'ensemble des données recueillies que la logique de l'honneur a une place prégnante dans les représentations des interrogés, que ce soit à propos de la sexualité, des relations entre les sexes ou des rôles de sexe. Mais il s'avère également que toutes et tous ne partagent pas les mêmes conceptions de l'honneur et du déshonneur, car toutes et tous n'ont pas les mêmes conditions d'existence et ne disposent pas des mêmes ressources pour faire face aux diverses situations de sujétions mentionnées. C'est pourquoi les groupes constitués pour l'analyse ne correspondent pas seulement aux variables sociologiques comme le sexe, la filière scolaire ou le statut d'activité, mais aussi à diverses conceptions de l'honneur. Ainsi, j'ai distingué les groupes suivants : les garçons en difficulté, les étudiants, les garçons aimant les garçons ; les filles respectant le principe de virginité, les filles se distanciant du principe de virginité, les filles en difficulté, puis les filles aimant les filles. Ces sous-groupes correspondent à des caractéristiques sociologiques particulières et à des conceptions différenciées de l'honneur comme du déshonneur, mais surtout à des possibilités inégales de se conformer à un modèle commun de l'honorabilité, d'où découlent des comportements différents au regard de la sexualité et de la gestion des risques d'infection par le VIH.

A défaut de présenter dès maintenant chacun des terrains, il importe d'indiquer les thèmes abordés lors des entretiens et des conversations informelles. Il s'agit de l'histoire migratoire des parents, des conditions d'existence en France, des relations avec les parents, avec les frères et sœurs, des projets scolaires et professionnels, des projets familiaux (mariage, désir d'enfants), des relations amoureuses et amicales, de la sexualité (premier petit-ami, sorties en discothèques, fêtes entre amis, contraception), et enfin des représentations du sida, des risques d'infection, du recours aux préservatifs ou aux tests de dépistage.

L'entretien était mené sous la forme d'une conversation aussi spontanée que possible, et organisé de manière à ce que les questions les plus intimes et sur le sida interviennent à la fin, pour donner aux interrogés la possibilité de les aborder eux-mêmes dans le fil de la discussion. La grille d'entretien ci-dessous n'est donc qu'une

liste indicative de relances destinée à orienter les interrogés sur les thèmes mentionnés.

Le parcours migratoire :

- Sais-tu ce qui a décidé tes parents à venir en France ? D'où viennent-ils ? Pays, région, ville ou village ? Leur niveau de vie là-bas ? Quel était leur métier ?
- Comment leur arrivée s'est-elle passée ? En parlent-ils ? Connaissaient-ils déjà quelqu'un en France ?
- Depuis combien de temps vivent-ils en France ? Parlent-ils français ?
- Crois-tu qu'ils voudraient retourner là-bas ? S'y rendent-ils pour les vacances ? Quelles sont leurs attaches là-bas ? Leur pays d'origine leur manque-t-il ?
- Quels sont leurs projets pour la retraite ? Y retourner ou vivre ici ? Ont-ils voulu y construire une maison ?

Conditions de vie en France :

- Quelle est la profession de tes parents ?
- Que pensent-ils de leur vie ici et de leur travail ?
- Crois-tu qu'ils vivent bien en France ? Ont-ils connu des périodes de chômage ?
- Ont-ils de la famille ici ? Des amis ? Les voient-ils souvent ? S'agit-il plutôt de « Français » ou de « Maghrébins » ou les deux ?
- Ont-ils pu ou voulu acheter une maison ou un appartement ici ?
- Ont-ils toujours habité dans leur logement actuel ?
- Que pensent-ils des Français et de la France ?

Relations familiales :

- Quelles sont tes relations avec tes parents, tes frères et sœurs ? (profession, âge de chacun et chacune) Est-ce que tu t'entends bien avec eux ?
- Y a-t-il des conflits parfois ? Pourquoi ? Quand il y a des disputes, c'est à cause de quoi ? Avec qui t'entends-tu le mieux ?
- Qui fait quoi à la maison ? (les questions administratives, les courses, etc.) Qui prend les décisions en général ? Qui le ou la remplace en cas de besoin ?

Projets d'avenir, scolaires et professionnels :

- Dans quelle filière es-tu ?
- Que veux-tu faire ensuite ? Pour quelles raisons ?
- Tes parents voudraient-ils que tu fasses quelque chose en particulier ? Sont-ils d'accord avec tes choix ?
- Accordes-tu la priorité à un travail ou à construire une famille ?
- T'est-il arrivé de subir le racisme ?
- Envisages-tu ta vie future plutôt en France ou plutôt dans le pays de tes parents ? Pourquoi ?

Relations amicales et amoureuses :

- Qui sont tes amis ? (personnes du quartier, de l'école, autre) S'agit-il plutôt de « Français », de « Maghrébins », les deux ? Quand les vois-tu ? Que faites-vous lorsque vous êtes ensemble ?
- Faites-vous des sorties en discothèques ?
- Aimes-tu ton quartier ? Que penses-tu des garçons, des filles de ton quartier ?
- Comment tes parents ont-ils réagi quand tu as commencé à vouloir sortir le soir ? Qu'en pensent-ils ? Contrôlent-ils tes sorties et tes fréquentations ?
- Peux-tu me parler de ton premier petit-ami, ta première petite-amie ? Quel âge aviez-vous ? Comment vous êtes-vous rencontrés ?
- En ce moment, as-tu quelqu'un ? Si non, te souviens-tu de ta dernière relation ? Où vous voyez-vous ? Tes parents le savent-ils ? Depuis quand êtes-vous ensemble ? Que penses-tu de cette relation ? Comment faites-vous pour vous voir ?

Sexualité, contraception, sida :

- Que penses-tu du principe de virginité ? Qu'en pensent tes parents ?
- T'est-il arrivé de te dire : « Là, j'ai pas trop assuré ! Elle pourrait devenir enceinte » ou « je pourrais devenir enceinte » ?

- Que penses-tu du préservatif ?
- Que penses-tu de la pilule ?
- Les utilises-tu ? Souvent, systématiquement, rarement ? As-tu une préférence ? Pourquoi ?
- As-tu déjà pensé : « Et s'il avait le sida ? » ou « Et si elle avait le sida » ?
- Crois-tu que tu pourrais avoir le sida ?
- Pour toi, quel est le meilleur moyen de s'en protéger ?
- As-tu déjà fait un test de dépistage ?
- Que ferais-tu si tu avais le sida ? Le dirais-tu à ta famille ? A qui précisément ?
- Penses-tu qu'il y a une explication à l'origine de cette maladie ?
- Que penses-tu des campagnes de prévention ? Te sens-tu concerné par ce qu'elles disent ? Les croies-tu efficaces ?
- Tes parents t'ont-ils conseillé de te protéger du sida ? Des risques de grossesse ?
- Est-ce qu'il y a des questions que tu te poses sur le sida, sur la sexualité, la contraception ?
- Que penses-tu de certaines pratiques comme la fellation ou la sodomie ? (Il est arrivé que je ne me sente pas le courage de poser cette question devant des interlocuteurs me paraissant trop pudiques et celle-ci a d'ailleurs choqué certains garçons croyants qui me renvoyèrent alors une image d'obsédée sexuelle)
- T'est-il arrivé d'être dans une situation où on t'a un peu forcée à faire quelque chose dont tu n'avais pas envie ? (Cette question n'a pas été posée systématiquement, car je n'avais pas perçu l'importance des violences sexuelles au début de l'enquête)
- As-tu entendu parler de filles se retrouvant avec plusieurs garçons dans une cave ? (Cette question n'a été posée systématiquement qu'à la suite du premier récit de viol collectif recueilli)

Pour les gays et les lesbiennes :

- Comment as-tu pris conscience que tu préférerais les filles aux garçons/les garçons aux filles ?

- D'après toi, quelque chose en particulier a-t-il déterminé ta préférence pour les filles/pour les garçons ?
- Est-ce que tu te dirais homosexuel(le), bisexuel(le) ou hétérosexuel(le) ?
- Des personnes de ta famille sont-elles au courant ?
- Envisages-tu de le leur dire et pourquoi ?
- Que représente l'homosexualité pour eux ? Qu'en pensent-ils ?
- Des amis sont-ils au courant ?

Projets familiaux :

- Envisages-tu de te marier ? Quand ? Avec qui ?
- Le fait que la personne soit d'« origine maghrébine » est-il important ou pas ?
- Cela a-t-il une importance pour tes parents ?
- Envisages-tu d'avoir des enfants ? Combien ? Pourquoi ?
- Crois-tu que tu pourras demander à ton futur mari ou à ta future épouse un test de dépistage avant le mariage ou bien parler du sida avec lui ou elle ?
- Y as-tu déjà pensé ? Pourquoi ?
- Comment voudrais-tu éduquer tes enfants par rapport à l'éducation que tu as reçue ?
- Pour les filles : envisages-tu de garder ou d'arrêter ton travail si tu as des enfants ?

1. Les garçons en difficulté

Les garçons en difficulté face à l'emploi sont devenus l'image archétypale de l'enfant d'immigré Maghrébin, tandis que les étudiants ou ceux qui réussissent leur carrière professionnelle, même de manière exemplaire, sont quasiment absents des représentations, si ce n'est lorsqu'ils appartiennent au monde du spectacle ou du sport (Zinedine Zidane, Smâin, Faudel, etc.). La société française les a érigés en symbole de « l'échec de l'intégration », voire de « l'impossible intégration des enfants de migrants ». La grande attention médiatique et politique qui leur est portée les envisage presque uniquement sous l'angle de la délinquance, de la violence et du sentiment d'insécurité qu'ils provoquent, sans jamais porter le moindre intérêt à leurs

conditions d'existence et à la place qui leur est faite dans la société française, alors qu'ils sont particulièrement fragilisés par leur position dans les rapports de classe — ils sont exclus du mode de production capitaliste — et qu'ils subissent durement les effets des discriminations racistes. Leurs révoltes violentes ont servi d'argument pour réclamer une politique de contrôle de l'immigration plus stricte et la mise en œuvre d'une politique sécuritaire plus ferme. Ils ne connaissent que trop bien l'image que l'on a d'eux. Dans ce contexte, quelles sont leurs réactions ? Quelle conception de la masculinité, des relations entre les sexes, de la sexualité se sont-ils forgés ? Avant de présenter les résultats les concernant, voici d'abord les conditions dans lesquelles j'ai recueilli leurs histoires de vie.

1.1. Enquêter sur la sexualité auprès de garçons racisés et dans la précarité

Pour contacter les garçons en situation de précarité, deux terrains ont été menés, dont les implications sur la relation enquêtrice-enquêtés et par conséquent sur les données recueillies furent différentes. Le premier se déroula durant l'année universitaire 1995-1996 dans l'agglomération tourangelle sur l'espace d'un quartier d'habitats à loyers modérés (HLM), le second à Paris en 1997-1998 dans la résidence universitaire où je logeais et où des garçons de la cité des Francs-Moisins de Saint-Denis venaient régulièrement rendre visite à un étudiant, lui aussi originaire de cette cité, abandonnant progressivement ses études.

1.1.1. L'espace du quartier et la relation enquêtrice-enquêtés

La méthode ethnographique veut que le chercheur s'emploie à analyser les relations entre des personnes partageant un espace de vie commun, que ce soit un lieu de résidence, de travail, de rencontre culturelle, d'expression politique, une association, etc. L'exploration des interactions dans un quartier est devenue une démarche classique de l'ethnographie urbaine. C'est donc cette voie que j'ai voulu suivre dans les premiers temps de la recherche.

Le travail d'enquête auprès de ces garçons a commencé en 1995 lors de mon année de Maîtrise à Tours. Recherchant des lieux de sociabilité juvénile, je démarchai les diverses Maisons de la Jeunesse et de la Culture et autres locaux municipaux destinés aux jeunes de plus de 18 ans. L'une des villes de l'agglomération, intéressée par mon sujet d'étude, accepta le principe de l'enquête et ma présence dans l'une de ses structures appelées « Point Accueil Jeunes ». Ce local avait, en plus de son rôle d'accueil et d'animation, une activité de prévention de la délinquance et d'aide à la recherche d'emploi. Il avait été ouvert par la mairie afin de réduire la présence des jeunes dans les cages d'escaliers des immeubles. De fait, tous ceux qui le fréquentaient étaient sortis précocement du système scolaire ou avaient dans le meilleur des cas un CAP ou un BEP et étaient en difficulté face à l'emploi, mais de temps à autres, quelques rares étudiants et lycéens y venaient également. Tous ces garçons avaient grandi dans un espace commun : un de ces nombreux quartiers de relégation que l'on trouve à la périphérie des villes, une cité d'Habitats à Loyers Modérés, mal desservie par les transports en commun, encerclée par une autoroute d'un côté, une ligne de chemin de fer de l'autre, et enfin une station d'épuration, qui avait été construite dans les années 1970 pour résorber les bidonvilles en bordure du Cher et de la Loire dans lesquels de nombreuses familles migrantes s'entassaient. Cette cité avait été démolie deux années auparavant, tant les conditions de résidence étaient devenues insalubres et tant sa réputation d'espace peu sûr, voire dangereux, stigmatisait ses habitants. Ceux-ci avaient été relogés et éparpillés dans les autres HLM de la ville, voire dans les villes voisines, en vertu d'une exigence de « mixité sociale » souhaitée par la municipalité. Les garçons ayant du mal à nouer de nouvelles relations d'amitié, ils se retrouvaient quotidiennement dans le local du « Point Accueil Jeunes » situé près de la mairie au centre de la ville.

En passant par ce type d'institution, je suivais le cheminement classique de l'ethnologue de la jeunesse des milieux populaires en zone urbaine. Mais le recours à ce genre d'intermédiaire n'est pas sans conséquence sur la relation enquêtrice-enquêtés, car la chercheuse est assimilée à l'institution qui l'accueille (Sélim, M. ; 1992) : en dépit de mes explications sur le travail d'anthropologue, j'ai été associée à une future animatrice, une future assistante sociale ou une future éducatrice — il faut dire que les étudiants suivant ces formations doivent rédiger un rapport de stage. La

confusion entre la sociologie et « le social » était presque inévitable pour mes interlocuteurs.

Ensuite, il faut reconnaître que les travailleurs sociaux font un travail difficile dont l'utilité est régulièrement mise en cause, de sorte que le sociologue peut être perçu comme un observateur gênant, voire un concurrent. En outre, les responsables du local n'avaient pas associé les animateurs à la décision d'accepter ma venue, si bien qu'ils m'accueillirent plutôt fraîchement : ils refusèrent de me présenter aux garçons qui fréquentaient le local, insistant pour que je me débrouille seule, ce qui présageait d'un climat assez tendu.

Effectivement, ma présence a suscité la méfiance dès le premier jour. Il s'avéra aussi que les animateurs entretenaient des relations plutôt conflictuelles avec les habitués des lieux, qui les accusaient de « vivre de leur misère ». Comme j'étais assimilée aux animateurs, alors que je ne bénéficiais guère de leur soutien, les garçons m'ont aussitôt manifesté de l'hostilité. Il s'ensuivit une relation assez inconfortable, faite de provocations et d'agressivité.

J'avais présenté mon travail comme une recherche sur la sexualité et le sida, mais aussi sur les relations entre garçons et filles, sur les conditions de vie des familles migrantes en France, sur le racisme, et avais exposé la nécessité d'effectuer des entretiens, mais je n'ai obtenu que des réponses négatives sous forme de provocations, telle que « J'suis contre l'égalité des sexes, moi ! », « J'suis Musulman, j'ai pas d'copine avant le mariage ! », « Le sida, c'est Dieu qui l'a voulu ! », ce qui déclenchaient les éclats de rires des autres garçons. La plupart adoptaient une attitude défensive tandis que les plus réceptifs lançaient des propos désabusés : « Y'a rien à faire ici, y'a rien à dire ! »

Ces résistances résultent des rapports sociaux de classe et de « race » dans lesquels ces garçons et moi-même étions inscrits : ils n'avaient pas d'emploi, tandis que j'étais étudiante ; ils sont perçus d'abord et avant tout comme des « Arabes » ou des « Musulmans », non comme des « Français », tandis que j'étais une Française dite « de souche » ; ils étaient l'objet d'une recherche, alors que j'étais celle qui mène la recherche. Il y a là une incontestable inégalité de statut induisant un rapport de pouvoir dont ils cherchaient à se protéger : accepter le principe de l'entretien revenait pour eux à se mettre dans la position du dominé socialement, intellectuellement et économiquement, car j'étais présumée « riche », menant de

surcroît un travail « intellectuel » qui leur rappelait le mauvais souvenir de leur exclusion scolaire. Pour me signifier leur fin de non recevoir, ils procédèrent d'emblée à une affirmation identitaire, retournant le stigmate qui les présente comme des hommes très durs vis-à-vis des femmes dans le même temps que les hommes « Français » seraient de grands partisans de l'égalité des sexes et de la sexualité sans contrainte, d'où les provocations citées plus haut où ils se déclarent des Musulmans « opposés à l'égalité des sexes ». Mes préoccupations furent immédiatement associées à une volonté d'affirmer la supériorité des « Français » sur les « Arabes » à partir de la question des relations entre hommes et femmes. Cette méfiance, quelquefois présente chez des étudiants, prit ici une ampleur inégalée, difficile à surmonter, qui témoignait de la difficulté de ces jeunes à se protéger des discours racistes, puisque les étudiants qui les subissent aussi ne manifestèrent pas une telle résistance.

En dépit de ces premiers refus, j'ai persisté à venir au local espérant instaurer une meilleure relation avec le temps. Mais les uns et les autres rivalisaient d'astuces pour me raconter des histoires destinées à me faire peur, comme celle de l'explosion d'une bonbonne de gaz posée par un Groupe Islamique Armé dans l'agglomération tourangelle, alors que l'affaire Khaled Kelkal avait agité l'actualité peu de temps auparavant et avait créé un climat de méfiance envers les descendants de migrants du Maghreb soupçonnés de tous être des terroristes en puissance. Ces venues me permirent de découvrir qu'au cours de la première journée, la plupart s'étaient présentés sous un faux prénom, m'avaient fourni des informations erronées sur leur situation face à l'emploi, leur nationalité, leur famille : les uns s'étaient inventés des sœurs ou des frères aux professions valorisantes (comptable, instituteur), les autres avaient réduit à deux ou trois le nombre élevé (huit et plus) de leurs frères et sœurs, ou avaient affirmé résider dans une autre ville. Ils cherchaient à se protéger, à tester ma crédulité, à déceler mes éventuels *a priori* et surtout à se valoriser entre « copains ». Enfin, chacun essayait de faire la preuve de ses capacités à « bluffer », à m'intimider. J'étais l'objet d'un jeu qui renforçait la cohésion de ce groupe de garçons qui n'avaient que la force du nombre pour se protéger, quand leur situation sociale était visiblement ressentie comme une humiliation.

Afin de me défaire de l'image de travailleur social et de cette situation où je n'avais guère de prise sur ce qui se passait, je mis de côté l'objectif de réaliser des

entretiens et décidai de les retrouver en dehors du local, sur les lieux qui leur étaient familiers (place publique, cafés, puis boîtes de nuit...), à des horaires différents de ceux de l'ouverture du local. Je découvris ainsi qu'ils fréquentaient des cafés que l'on peut qualifier de « communautaires », dans la mesure où les clients « Français » en sont absents. Ces cafés avaient une position limitrophe entre la ville de Tours, située au centre de l'agglomération, et les villes périphériques : La Riche, Joué-lès-Tours et Saint-Pierre-des-Corps, où certains quartiers concentrent les familles des immigrés. A la fois éloignés des cités HLM et du cœur de l'agglomération, ils constituaient des espaces discrets de sociabilité masculine, avec d'un côté les « cafés de jeunes », de l'autre les « cafés de vieux ». Dès la fermeture du local, les garçons faisaient la tournée de ces cafés et y retrouvaient d'autres jeunes des autres villes de l'agglomération, avec lesquels ils jouaient aux cartes, avec mises — certains étant d'ailleurs endettés de 3 000 à 4 000 francs (457 à 609 euros). Durant la période du ramadan, les générations se mélangent : des adolescents inhabitués des lieux venant se joindre aux autres jeunes et aux hommes plus âgés pour jouer aux cartes (on joue à la ronda espagnole (sorte de belote) mais sans mises cette fois-ci, car on ne peut faire de jeux d'argent pendant le ramadan), aux dominos, au loto. Je les rejoignais dans ces cafés à partir de 19 heures et ne repartais que vers 2 heures du matin, en même temps qu'eux⁸⁶. Nous eûmes des discussions animées, tout autant que de longs moments de silence, qui dominent leur quotidien et traduisent bien l'ennui.

Dans un premier temps, ma sortie du local fit émerger un discours virulent sur les animateurs, car ils pensèrent que je devais évaluer leur travail : ils étaient accusés de « ne pas savoir ce qu'est la galère », d'être « incapables de parler aux jeunes », « d'être racistes ». N'émettant pas de commentaires sur les animateurs que je ne connaissais d'ailleurs pas suffisamment pour porter un jugement, ils retrouvèrent leur méfiance à mon égard, considérant que je n'étais pas « de leur côté », et insinuèrent que les services de police m'employaient pour repérer les dealers ou les délinquants, puis que j'étais payée par la mairie pour récolter des informations sur leurs familles... Sans doute une certaine peur existait-elle réellement car certains avaient des pratiques délictueuses, mais il me semble que leur objectif visait surtout à réhabiliter leur image en contestant la valeur sociale de ceux qui sont chargés de « s'occuper

⁸⁶ Je disposais d'une voiture qui me permettait de rentrer chez moi quand je le souhaitais et de rendre service à certains de temps en temps en les accompagnant non pas chez eux, mais près de chez eux, pour que personne ne nous aperçoive.

d'eux », moi y compris. Comme le note Farhad Khosrokhavar, depuis l'affaire Kelkal, « tout sociologue peut cacher en lui un indicateur de police qui ira dénoncer, par la suite, les jeunes », ce qui est une réaction à l'image négative de délinquant susceptible de sombrer dans l'intégrisme que la société se fait d'eux : « Au fantasme du Musulman terroriste fait ainsi pendant le contre-fantasme du "sociologue-flic" » (Khosrokhavar, F. ; 1997 : 116). Il faut dire aussi que la présence même des travailleurs sociaux signe leur dégradation sociale et que les critiques à mon sujet s'intégraient dans un dénigrement plus global de la politique municipale (située alors à gauche), des animateurs et des politiciens de gauche en général :

De toute façon, nous, on peut pas devenir animateur, parce qu'à la mairie, ils peuvent pas s'imaginer qu'on soit capables de faire des boulots comme ça ! Ils sont racistes, alors ils gardent l'argent pour eux. Les postes, ils les gardent pour eux et l'argent qui devrait nous revenir directement, c'est eux qui en profitent ! (Malik)

Telle était l'explication de cet étudiant à la réponse négative qu'il avait reçue après avoir posé sa candidature au poste d'animateur pour le soutien scolaire qui s'effectuait au local, alors que des étudiants « Français » ne résidant pas dans la ville avaient été recrutés. Mehdi, qui possédait un CAP de métallier, lança à propos d'un des animateurs, qui tentait souvent d'atténuer les conflits en essayant de convaincre les garçons qu'il était là pour essayer « d'aider les gens » : « C'est facile d'aimer les gens quand on a une paye qui tombe à la fin du mois ! » Puis à mon sujet, Selim, disposant du niveau du CAP en mécanique générale, ajouta :

Les socialistes, ils paient des gens pour écrire un bouquin et l'argent qu'on devrait recevoir directement, ils le gardent pour les Français !

Un autre jour, Zitouni, ayant un CAP de tourneur-fraiseur, me lança : « Alors ! Ça rapporte bien le détournement de fonds ? » Ils étaient persuadés que la municipalité finançait mon travail, d'où ces accusations. Ces remarques visaient à contester la respectabilité des personnes se déclarant solidaires des pauvres et des individus racisés, ainsi qu'à dénoncer ceux qui, tout en tenant des discours bien intentionnés,

ont des pratiques discriminatoires ou profitent « de leur misère » ou de leur discrimination, sans en être à l'origine. Là encore, les difficultés d'enquête révélaient les rapports sociaux de classe et de « race » : les éducateurs et moi-même étions associés à la classe dominante et notre présence était ressentie comme une violence et comme l'expression de rapports de domination. Cette relation de défiance interroge sur la nature des données recueillies dans un tel contexte et sur la crédibilité qu'il faut leur accorder. L'affirmation : « J'suis Musulman, j'ai pas de copine avant le mariage ! » ne correspondait pas à la réalité vécue par celui qui prononça ces mots, comme je pus le constater ensuite — il se vanta plus tard d'être « un vrai tombeur » et des filles du quartier me dirent qu'il avait « du succès » —, mais ce propos révélait le processus d'affirmation identitaire qui se joue autour des questions sexuelles dans les relations avec les Français dits « de souche », et il ne faut pas sous-estimer le fait, qu'à force d'être dans une posture de retournement du stigmaté, les individus finissent par adhérer à ce qui, au départ, n'était que provocation en vertu du besoin de se mettre en cohérence avec ses discours et d'éviter les trop fortes contradictions.

Le chercheur doit donc distinguer la provocation de l'affirmation véritablement partagée, ce qui demande de demeurer vigilant car ce mode de réaction est quasiment devenu un réflexe chez ces garçons. Cette tâche nécessite de porter attention, surtout dans les premiers temps de l'enquête, à l'évolution de la relation avec les interlocuteurs, pour pouvoir apprécier la valeur de leurs discours au regard de leurs pratiques effectives. Il convient de recouper les données en s'informant auprès des autres habitants du quartier et, surtout, de tenter d'atténuer la distance sociale qui le sépare des enquêtés pour réduire la méfiance, ce qui n'est possible qu'avec le temps.

Je réalisai donc neuf mois d'enquête, interrogeant aussi les autres résidents : les filles, que je ne croisai qu'à la faveur des beaux jours, furent des informatrices précieuses sur les garçons ; je tentai également d'interroger les pères qui occupaient souvent les bancs publics au bas des immeubles, mais ces tentatives restèrent infructueuses : l'un d'eux qui était favorable à l'entretien dans un premier temps se désista au dernier moment, car sa fille, que j'avais également interrogée, l'avait convaincu de refuser, craignant que je lui pose des questions sur l'éducation et qu'il se montre ensuite plus sévère avec elle, ce qu'elle me reprocha vivement. Mes discussions avec les filles me permirent de tenir tête aux garçons, car ils ne pouvaient plus me raconter aussi facilement des balivernes, et je montai un peu dans leur

estime. Certains finirent même par se sentir flattés de l'intérêt que je leur portais et la plupart s'étonnèrent de ma persévérance, persuadés qu'ils étaient de me voir renoncer rapidement. L'un d'eux me lança un jour : « Toi, au moins, t'es une fille qu'a pas peur ! », car j'avais accepté de les accompagner dans leur voiture au marché du ramadan, alors qu'ils avaient pensé que je refuserais leur invitation qui, il faut bien dire, n'avait pas été exprimée sur un ton très engageant. En dépit du sentiment de peur qu'ils essayaient de susciter, j'avais, ce jour-là, agi à l'inverse des *a priori* qu'ils s'étaient forgés sur les « Français », ce qui facilita l'acceptation de ma présence. Le jeu dont j'étais l'objet finit ainsi par cesser au bout de plusieurs semaines.

Je continuais donc à venir régulièrement dans les cafés où ils se rencontraient et m'évertuais à venir aussi le week-end, ce qui laissait entendre que je ne venais pas les voir uniquement pour des raisons de travail. Avec le temps, je gagnai peu à peu leur confiance. Le partage de leur point de vue sur le racisme en France améliora la situation, mais pour certains, je demeurais « une Française », avec tout ce que cela comporte de négatif, et ne pouvait donc « pas comprendre » leur « rage », si bien qu'ils ne voyaient aucun intérêt à me côtoyer ou à se montrer sympathique avec moi : le contre-racisme dans lequel certains étaient enfermés interdisait le dialogue car ils n'entendaient pas « aider une Française », d'autant que l'enquête n'allait « rien [leur] rapporter ». Certains me réclamèrent de l'argent, ce que bien sûr je refusai ; il s'agissait-là de renverser le rapport de domination économique dans la relation enquêtrice-enquêtés puisque j'étais assimilée aux « riches » et qu'ils supposaient que la municipalité me rémunérerait. Un autre me demanda de le « payer en nature » ou de lui « amener des filles », sur un ton agressif accompagné d'une légère bousculade, qui ôtaient toute dimension de plaisanterie ou de tentative de séduction à ses propos, et me renvoyait au statut de prostituée ; la volonté de renverser le rapport de domination économique se doublait d'une posture sexiste visant à m'inférioriser par le biais de la sexualité.

Heureusement, les tensions n'étaient pas constantes et des moments de discussion s'instauraient, permettant le recueil progressif d'informations. Mais seuls deux entretiens purent être réalisés, avec deux garçons qui trouvaient « intéressant » de parler avec « quelqu'un qui n'est pas d'une cité ». L'acceptation de l'entretien s'inscrivait alors dans une reconnaissance de la valeur du « travail intellectuel » et

dans une volonté de s'ouvrir sur l'extérieur, autrement dit de sortir de la situation de précarité : Adnane espérait par exemple obtenir de moi « des adresses » pour trouver du travail. Ceux qui acceptèrent les entretiens ne cherchaient donc plus à me tester, ce qui me laisse penser que leurs réponses à mes questions étaient sincères. Les autres restèrent discrets sur leur vie intime, évitant de me dire ouvertement quoi que ce soit, mais abordant parfois le sujet des relations amoureuses ou de la sexualité entre eux. Le plus souvent, l'un d'eux profitait de ma présence pour lancer la conversation sur cette question et « charrier » un autre membre du groupe ; Selim lança par exemple : « Adnane, il baise par télépathie ! », signifiant qu'il n'avait guère de conquêtes amoureuses, ce qui fut confirmé au cours de l'entretien, ou encore à propos de Marwane : « Lui, c'est un intégriste ! Il vient en boîte avec nous, mais il baise pas ! », ce qu'un éducateur confirma plus tard en m'expliquant que Marwane était marié et qu'il parlait souvent de religion, faisant parfois la morale aux autres en leur reprochant de « ne penser qu'aux filles », « qu'à l'argent » ou de « boire de l'alcool ». J'assistai parfois à des conversations plus sérieuses, mais je me gardais de poser des questions, percevant qu'ils ne souhaitaient pas forcément solliciter mon avis. Ma présence n'empêchait pas certains de parler de choses intimes, ce qui témoigne de la confiance qu'ils avaient fini par m'accorder, sans qu'ils acceptassent pour autant le principe des entretiens — l'acceptation de l'entretien avait plus ou moins acquis le sens d'une compromission ou d'une soumission à un ordre social qu'ils contestaient.

D'autres firent preuve d'une défiance persistante, et ceux qui étaient agréables avec moi se montraient parfois très distants et lunatiques. Cette attitude ne résultait pas des rapports de classe et de « race » instaurés par nos statuts respectifs, elle découlait de l'organisation même des relations entre parents et enfants dans le quartier : s'agissant d'un espace où les générations se côtoient, les aînés surveillent les plus jeunes, qui par conséquent s'interdisent de se rassembler en groupes mixtes. Un garçon me dit ainsi : « Ici, c'est les renseignements généraux ! Y'a les mères aux balcons ! Tu peux pas parler avec une fille ! C'est pas possible ! » Ma présence brisant la ségrégation des sexes qui résulte des rapports sociaux d'âge et de sexe, compromettait la volonté des garçons d'être discrets sur leurs relations amoureuses, tandis qu'elle pouvait laisser penser que j'avais une relation intime avec l'un d'eux, voire avec plusieurs, ce qui expliquait en partie leur attitude changeante à mon égard

ou le fait par exemple de me tendre la main pour me dire bonjour plutôt que de me faire la bise. En maintenant une distance, en restant un peu froid, ils cherchaient à se débarrasser d'une présence gênante et à préserver la non-mixité à laquelle ils étaient habitués. La possibilité d'être vus en ma compagnie brisait le respect dû à leurs aînés et particulièrement aux membres de leurs familles. Ainsi, Malik refusa un jour de me serrer la main car son oncle paternel était assis sur un banc à quelques dizaines de mètres de là et pouvait nous observer. S'il avait répondu à mon geste, cela aurait été considéré comme un manque de respect, mais Malik ne me fournit pas cette explication immédiatement, si bien que je me trouvai assez désemparée, voire exaspérée, ne sachant pas à quoi attribuer ses humeurs changeantes. Racontant cette scène à Leïla, la sœur de Malik, elle commenta en rigolant : « Ah ! La *h* *ashma* ! » (« Ah ! La honte ! », dans le sens où la situation était jugée gênante). Un autre, que j'accompagnai un jour au marché du ramadan, me bouscula soudainement derrière une camionnette et vint se cacher lui aussi. Son grand-père étant présent et il aurait été indécent pour son petit-fils d'apparaître devant lui en compagnie d'une fille, quelle que soit la relation avec celle-ci, car l'important est ce que l'on peut supposer, non ce qui existe réellement. Nous dûmes attendre son départ pour sortir de notre cachette, vingt minutes plus tard. Les pères, grands-pères, oncles, cousins et frères plus âgés, qui partagent l'espace public, comme tous les autres hommes, doivent être respectés, si bien que les garçons ne peuvent se présenter devant eux en présence d'une fille. A la suite de l'entretien avec Adnane, les autres sous-entendirent d'ailleurs qu'il y avait une relation amoureuse entre lui et moi, ce qui les amusait beaucoup mais finit par énerver sérieusement Adnane qui décida de m'éviter pendant un moment, craignant que cette rumeur ne s'étende.

J'appris plus tard que la majorité des familles venaient des campagnes environnant la ville de Mostaganem en Algérie, particulièrement du village de Bousri. Les familles se connaissaient donc toutes, ici et là-bas. Cela créait les conditions pour que la division socio-sexuée de l'espace, inhérentes aux règles de la pudeur et de l'honneur décrites à propos du Maghreb, soient reproduites dans le quartier. Il apparaissait donc déjà que le regroupement des familles migrantes dans des espaces ségrégués les tenant à l'écart du reste de la population participait fortement au maintien des ces règles. Ma présence donnait donc lieu à des rumeurs et celles-ci impliquaient forcément les garçons à qui je parlais, d'où leur réticence à me

côtoyer. De fait, tous les lieux où je les accompagnais étaient non-mixtes et je ressentais en permanence le sentiment de transgresser un interdit. Bien sûr, personne ne m'a jamais empêchée d'entrer dans les cafés, ni demandé d'en sortir, mais un jour, Adnane qui avait accepté de m'indiquer où se trouvait l'un des « café de vieux », m'abandonna au bout de la rue, refusant d'y entrer avec moi. Pareillement, aucune autre fille ne venait jamais dans les « cafés de jeunes » et je savais finalement que je n'étais pas « à ma place », ce que certains me faisaient comprendre en ignorant tellement ma présence que j'avais le sentiment désagréable d'être à la fois transparente et la cible de tous les regards. En somme, ma présence n'était que tolérée.

Cette première enquête fut néanmoins fructueuse puisqu'elle me permit de réaliser deux entretiens, avec Adnane et Zitouni, et de rassembler des informations assez nombreuses sur quatre garçons, Mehdi, Norredine, Selim et Marwane. Elle me permit aussi de mesurer la force du contrôle social s'exerçant sur la sexualité des jeunes dans l'espace du quartier et l'importance des rapports sociaux d'âge. Mais il reste que cet espace limite fortement l'émergence de la parole sur la sexualité et qu'il n'était sans doute pas le plus adapté pour mener une recherche sur la sexualité.

1.1.2. La relation enquêtrice-enquêtés en dehors du quartier

Compte tenu de cette expérience tourangelle, je décidai lors de mon année de DEA à Paris, d'éviter les structures institutionnelles ainsi que l'espace du quartier pour contacter les garçons en difficulté. L'occasion se présenta sur mon lieu de résidence, une cité universitaire : l'un de mes voisins, Karim, âgé de 20 ans, étudiant en première année d'histoire, abandonnait progressivement ses études et recevait la visite quasi quotidienne de ses amis des Francs-Moisins, une cité d'habitats à loyers modérés, située sur la commune de Saint-Denis au nord de Paris, qui rassemble environ 8 000 habitants dans des immeubles dégradés en forme de longues barres interminables, alignés entre eux. Une dizaine de garçons se rendaient ainsi chez lui et restaient fréquemment y dormir, s'invitant parfois chez d'autres résidents ou résidentes.

Je fis leur connaissance grâce à une étudiante, Laurence, qui ne suivait plus ses études avec beaucoup de conviction en raison de difficultés financières et d'une histoire familiale pesante, qui, en quelque sorte, la rapprochait d'eux. Elle passait fréquemment ses soirées en leur compagnie et était parvenue à créer une relation de confiance et d'amitié, notamment par sa consommation de haschich. Certains lui confiaient l'argent de leur « business » — ils vendaient du haschich aux étudiants de la résidence —, afin d'éviter les vols entre eux.

Elle fut une informatrice privilégiée et une intermédiaire habile entre ces jeunes et moi : c'est elle qui leur a présenté mon projet sur « la sexualité, le sida, les conditions de vie des descendants de migrants en France, etc. ». Elle convainquit Chafik (20 ans, niveau CAP de carrosserie) d'accepter le principe de l'entretien. Il se déroula dans ma chambre, avec l'aide de Laurence, jusqu'à ce que Karim, l'étudiant, et Hedi, un de ses visiteurs réguliers (19 ans, niveau CAP en mécanique générale), vissent frapper à ma porte : intrigués de la disparition de Chafik, ils s'étaient mis à sa recherche. Karim entra en lançant à Chafik : « Ah ! J't'ai r'trouvé, hein ! J'aurais parié qu't'étais là ! » L'entretien se transforma alors en discussion collective très vive, plutôt joyeuse, l'un « chambrant » l'autre dans un climat de rigolade, puis l'histoire de Chafik revint au centre de l'entretien, Karim et Hedi ne faisant plus que des commentaires ponctuels. Alors que Chafik cherchait à nous expliquer « pourquoi les jeunes des cités font qu'des conneries », Karim lança soudainement : « Ah ! T'es beau comme ça, Chafik ! ». Interloqué, Chafik interrogea : « Comment ça, j'suis beau, comme ça ? ». Le sourire en coin, Karim répondit : « Tu vas voir, j'vais prendre la cassette, j'vais la copier sur la chaîne... ». Laurence et moi nous empressâmes de le démentir et Karim ajouta : « Si, si ! Vous allez voir, il va péfli ! (« flipper ») ». Cette phrase jeta un froid dans la conversation, faisant émerger, comme cela avait été le cas à Tours, toutes les peurs associées à la participation à l'enquête. Implicitement, Karim accusait Chafik de ne pas être suffisamment sur ses gardes. La méfiance est érigée en qualité suprême par des garçons qui, selon leur langage, « magouillent », « dealent du teusch » (abréviation de « teuschi », verlan de « shit », haschich), font du « business », des « casses » (vols par effraction dans des magasins ou chez des particuliers) : un bon « businessman », un vrai « lascar » doit se méfier de tout. Je m'empressai de relancer des questions en chaîne pour ne pas laisser le temps à Chafik de répondre à la provocation de Karim, ce qui, à mon grand

étonnement, permit de continuer. Cet entretien se termina finalement sans encombre, mais Karim avait fait offense à Chafik en lui reprochant de manquer de prudence, et en se posant en donneur de leçons. Cet événement entraîna par la suite un conflit assez vif entre eux. D'après Laurence, Karim proférait que je pouvais « tout balancer aux flics » et insinuait que je travaillais pour « les renseignements généraux », ce qui était une manière d'entrer dans la surenchère avec Chafik et de ne pas perdre la face, mais relevait des mêmes logiques que celles exposées à propos des garçons tourangeaux. Je surpris une part de leur discussion le lendemain en entrant chez Karim : Chafik justifia sa démarche en disant devant moi : « C'est important d'lui parler, tu comprends pas ! Parce que elle, ça l'intéresse les histoires de vie ! Faut l'dire qu'nôt'e vie c'est d'la merde ! » Je tentai de me défendre des accusations en expliquant que je n'avais aucun intérêt à aller voir la police, ni à donner une mauvaise image des « jeunes de banlieue », que je m'intéressais d'abord au racisme et que je ne pouvais rien en dire sans témoignages. Karim s'abstint de répondre puis changea de conversation. A nouveau, les oppositions de classe et de « race » empêchaient le dialogue, montrant la force des frontières qu'elles érigent. Toutefois, ce premier entretien montrait déjà qu'un espace éloigné du quartier facilitait considérablement l'émergence de la parole sur la sexualité.

Par la suite, je fis progressivement connaissance des autres garçons et deux d'entre eux acceptèrent de participer à la recherche : Hedi, qui avait déjà pu voir en quoi consistait l'entretien, et Mohammed qui disait apprécier « sortir de [s]on quartier et parler à des gens qu'ont la tête sur les épaules ». Je ne parvins pas à décider les autres, car Karim persistait à vouloir dénigrer ceux qui acceptaient, ce qui montre que le groupe de pairs fonctionne comme un espace de contrôle social. Voyant qu'il était un obstacle à la réalisation d'entretiens avec les autres, je tentai de le persuader à nouveau, à quoi il répondit : « Mais ça sert à rien, ça va rien changer à ma vie. Ça va m'faire perdre du temps, c'est tout ! ». Ce n'était pourtant pas le temps qui lui manquait, puisque aucune activité ne rythmait plus ses journées, mais il se serait ridiculisé en revenant sur sa décision. Parallèlement, je voyais le groupe fréquemment, entretenant des relations de voisinage qui nous conduisaient régulièrement à dîner ensemble, et je prêtais, à l'occasion, une éponge, de la vaisselle, de l'huile, du shampoing, etc. Agréables dans un premier temps, les relations se dégradèrent peu à peu, car je supportais de moins en moins l'attitude

consistant par exemple à ne jamais rapporter les objets prêtés, à rendre la vaisselle non lavée après que je l'avais réclamée mille fois, à m'ordonner de faire la vaisselle lorsque je dînais chez eux, à m'interpeller en disant « Hé ! Femme ! », etc. Il s'agissait-là d'une attitude globale qui commençait aussi à indisposer l'ensemble de leurs voisins directs : musique jusqu'à 4 heures du matin tous les jours ; le tout petit pitt-bull qu'ils avaient amené dans la chambre faisait ses déjections dans le couloir car ils ne pensaient pas à le sortir ; ils avaient brisé la serrure des douches et des toilettes car ils ne disposaient pas de clefs en nombre suffisant pour eux tous⁸⁷ ; ils jetaient des détritrus par la fenêtre, etc. Laurence commençait également à se plaindre : un jour, elle refusa de prêter ses tasses, n'ayant pas envie d'avoir à les réclamer indéfiniment. Ce refus engendra une dispute avec Karim qui se présenta en « victime » de la « mauvaise humeur » de Laurence et en vint à nier les multiples services qu'elle lui rendait, si bien qu'elle lui lança : « J'en ai marre d'être avec des gens qui parlent tout le temps de respect et qui l'appliquent si peu ! » Comme j'appuyais son propos en déplorant qu'ils traitent avec le même irrespect les personnes sympathiques avec eux et celles qui ne l'étaient pas, je m'attirai les foudres de Karim, qui me pria de me « mêler de mes oignons » et se plaignit de ce que « tout le monde » faisait soi-disant « de la pression » sur lui dans la résidence — il avait reçu des avertissements de la direction le menaçant d'exclusion. A force de discussion, il finit par reconnaître ses torts et par s'excuser auprès de Laurence, alors en pleurs, mais la tension demeura palpable.

Trois jours après, je vins rendre visite à Karim chez qui se trouvait également Mohammed (que j'avais interrogé quelques semaines auparavant). Comme je demandai à Karim s'il allait bien, il me répondit en rigolant qu'il se sentait « triste » parce qu'aucune fille « ne s'occup[ait] de lui ». Puis Mohammed se dirigea vers la porte et la ferma à clef, après quoi, il s'approcha de moi en avançant son poing jusqu'à frôler mon visage, mais sans me frapper, et ajouta : « Mais puisque t'es là, ça va s'arranger... ». Pendant ce temps, je le fixais du regard, prenant un air écœuré. Puis, un autre de leurs amis frappa à la porte et j'en profitai pour partir, sans faire de commentaires. Je dois dire que cette plaisanterie ne m'a absolument pas amusée et que je me suis vraiment sentie en insécurité à ce moment-là. Leur intention n'était

⁸⁷ La direction de la résidence avait fait installer des serrures pour accéder aux sanitaires afin d'empêcher les clochards de venir s'y doucher et les toxicomanes de venir s'y piquer.

peut-être que de me faire peur pour m'éloigner, car je savais de plus en plus de choses sur leurs activités délictueuses, mais il n'est pas anodin qu'ils aient choisi ce moyen pour me le faire comprendre. Alors que j'étais parvenue, dans un premier temps tout au moins, à atténuer la distance sociale qui me séparait d'eux, ils usaient de la menace de viol pour me faire fuir. Cela mit un terme à l'enquête car je n'entendais pas m'exposer à nouveau à ce genre de situation.

Cette expérience me fit prendre conscience qu'une recherche ethnographique sur la sexualité peut aussi exposer à des risques d'agression sexuelle. Un chercheur de sexe masculin aurait sans doute été lui aussi l'objet d'intimidations, comme ce fut le cas pour François Dubet et Adil Jazouli lors de leur recherche sur l'expérience de la galère chez les jeunes des quartiers pauvres (Dubet, F. ; 1987), mais le type de violence utilisée diffère selon le sexe du chercheur : un garçon les menaça d'une arme à feu derrière la porte de leur appartement pendant toute une nuit, mais ils ne furent pas menacés de viol. En dépit de ses difficultés et de ses risques, la méthode ethnographique m'a permis d'assister à de nombreuses situations d'interaction, riches d'enseignements sur les relations amoureuses, sur l'importance du groupe d'amis, sur la circulation de l'information concernant la sexualité et sur la constitution des normes sexuelles. En outre, trois entretiens avaient été réalisés et de nombreuses discussions informelles avaient permis d'enquêter auprès de trois autres garçons.

En recherchant ensuite des personnes ayant un emploi, par connaissance et par l'intermédiaire de foyers de jeunes travailleurs, j'interrogeai six autres personnes ayant le même niveau de qualification et ayant connu des expériences similaires à celles des garçons en difficulté. Il faut dire que dans la tranche d'âge 18-25 ans, seuls ceux qui ont fait des études courtes ont éventuellement un travail. Parmi eux, Ahmed suivait un stage de « réinsertion » à l'association des Tunisiens de France après une peine de prison, mais il était encore très imprégné de l'expérience de la précarité et des logiques qui s'y développent⁸⁸, tandis que les autres (Kemal, Hassan, Abderrahmane, Faouzi, Khaled) s'en étaient plus nettement détachés. Hassan dit d'ailleurs en présence d'Abderrahmane : « Avant, on étaient des galériens nous

⁸⁸ Tout en déclarant ne plus vouloir avoir de problèmes avec la police, Ahmed envisageait de conduire en Italie quelques kilogrammes de cannabis, déclarant que s'il s'était agi de « came » il aurait d'emblée refusé en raison des trop longues peines de prison encourues en cas d'arrestation.

aussi ! On tenait les murs !⁸⁹ ». De son côté, Kaled affirma : « Avant, j'f'sais n'importe quoi ! J'pensais qu'à ça, les conneries. Y'a qu'ça qui m'intéressait ! Dans les boîtes, on f'sait chier tout l'monde. On était des vrais p'tits merdeux, quoi. ». Ils acceptèrent volontiers les entretiens, fiers d'être sortis d'une longue période de « galère », soucieux de redorer « l'image des jeunes » et de signer par leur participation à l'enquête leur sortie de la logique d'opposition systématique. En raison de la proximité de leur parcours avec celui des garçons en difficulté, ils ont été insérés dans cette catégorie, mais leur histoire servira aussi à montrer les processus de sortie de la précarité et ce que cela induit au niveau de la sexualité. L'ensemble des observations ethnographiques effectuées concernent donc 18 garçons (dont 10 entretiens) pour lesquels les informations sont complètes et beaucoup d'autres pour lesquels elles ne sont que partielles.

1.2. Affirmer sa masculinité dans le contexte de la « galère »

Les garçons en difficulté désignent leur situation par le terme « galère » qui évoque l'impossibilité de trouver un emploi, quoi qu'on fasse. L'expérience de la « galère » a été décrite par François Dubet (1987) comme le produit d'une situation faite de désorganisation, d'exclusion et d'un profond sentiment de « rage » face à une situation de domination générale. Elle génère trois types de logique comportementale : une logique « de protection » que les individus recherchent soit auprès du groupe de pairs, soit par une demande de prise en charge par les institutions ; une logique dite « des combines », où la délinquance répond à l'exclusion et au sentiment de « rage » ; une logique « de violence sans objet » qui se caractérise par une attitude violente globale, sans adversaires clairement définis. Elle n'est pas le fait des seuls descendants de migrants du Maghreb, mais ceux-ci sont nombreux à la vivre en raison des discriminations racistes. Cela confère à leur expérience une dimension spécifique qui a des implications sur le vécu et la conception de la masculinité, ce qu'il convient d'examiner.

⁸⁹ L'expression « tenir les murs » sert à désigner les garçons en difficulté car ceux-ci passent leurs journées adossés aux murs des immeubles, n'ayant rien d'autre à faire que de surveiller les allées et venues des autres habitants. On dit aussi qu'ils « tiennent le bâtiment ».

1.2.1. La « galère » : l'expérience de l'exclusion durable

Les garçons rencontrés sont pour la plupart issus de familles nombreuses, composées de fratries de cinq à onze enfants. Certains parents sont illettrés, parlant le français mais ne l'écrivant pas ou peu, et rares sont ceux qui ont été scolarisés dans leurs pays, si ce n'est à l'école coranique où l'on apprend les sourates par cœur, tandis que quelques-uns ont appris à lire et écrire en France. Les pères sont venus dans les années 1960-1970 pour des raisons économiques, soit après avoir exercé de multiples petits métiers en ville (ouvriers à la journée), soit après avoir été recrutés à la campagne par des entreprises françaises, de l'industrie automobile surtout, recherchant de la main d'œuvre. Les pères sont ou ont été ouvriers à la chaîne, manutentionnaires, peintres en bâtiment, maçons, éboueurs, mineurs, ouvriers agricoles. Certains sont maintenant à la retraite et parmi eux quelques-uns sont retournés dans leur pays, d'autres sont au chômage ou en invalidité, car plusieurs ont eu un accident du travail ou développé une maladie dans l'exercice de leur métier, comme le père de Nadjim, peintre en bâtiment, qui a des difficultés respiratoires dues à l'inhalation de produits toxiques contenus dans les peintures. Les mères sont venues par regroupement familial, parfois une ou deux décennies après leur mari, si bien qu'une partie de la fratrie est généralement née dans le pays des parents et y est parfois restée. Mais tous les garçons interrogés sont nés en France, sauf Kemal, arrivé à 14 ans. Certaines mères parlent français, d'autres pas ou peu. Les parents sont parfois parvenus à faire construire une maison dans leur pays et ont dans ce cas le projet de passer leurs vieux jours là-bas. Tous sont donc issus d'un milieu particulièrement modeste, de ménages où il n'y a qu'un seul revenu.

Le processus de reproduction des classes sociales par le système scolaire fait que l'absence de qualification des parents se retrouve chez leurs enfants : Zaihia Zeroulou et Georges Abou Sada ont montré que la profession exercée par le père avant son arrivée en France, la durée de séparation des conjoints, la connaissance du français et le niveau de scolarisation des mères conditionnent largement le parcours scolaire des enfants nés en France (Zeroulou, Z. 1985 ; Abou Sada, G. et Zeroula, Z.). Telle est la situation observée ici : tous les garçons interrogés ont un faible niveau de qualification : au pire, ils sont sortis du système scolaire sans diplôme au

niveau de la cinquième, de la quatrième ou en cours d'apprentissage, au mieux, ils possèdent un CAP (certificat d'aptitude professionnelle) ou un BEP (brevet d'études professionnelles) dans les domaines de la mécanique générale, de la métallurgie, de la carrosserie, de l'électricité, de l'hôtellerie ou de la vente. Deux d'entre eux, Hassan et Abderrahmane, ont tenté d'obtenir un bac professionnel sans y parvenir. Pour expliquer leur échec scolaire, Mehdi et Adnane avancent que leurs parents ne percevaient pas le caractère crucial de l'école et qu'ils ne les avaient en conséquence jamais obligé à faire leurs devoirs. Adnane ajoute qu'un garçon doit rester dehors, car tel est « son rôle », alors qu'une fille doit apprendre à « aider sa mère ». La reproduction de la division socio-sexuée de l'espace, telle que je l'ai décrite à propos du Maghreb, s'organise effectivement dès le plus jeune âge. Mais elle se trouve sans aucun doute accentuée par les conditions de logement : les familles occupant des appartements exigus, les mères poussent leurs fils plutôt que leurs filles à aller jouer dehors. Tous semblent s'être sentis dépassés dès l'enseignement primaire. Norredine, qui n'a pas de qualification, dit n'avoir « appris qu'à tricher » à l'école : « Depuis tout p'tit, CE1, CE2, j'trichais. Toutes les classes, j'suis passé comme ça ! » Ils sont donc progressivement devenus des élèves turbulents, au point que leur scolarité de la plupart d'entre eux a été interrompue par une mesure disciplinaire d'exclusion. Une fois passés leurs seize ans, ils n'ont pas voulu réintégrer le système scolaire, l'école n'étant alors plus obligatoire. Certains étaient devenus particulièrement violents envers l'institution scolaire : avec l'un de ses amis, Ahmed a mis le feu à son Centre de formation et d'apprentissage à l'aide de cocktails Molotov parce qu'il souhaitait que les professeurs se mettent en grève, afin de bénéficier de « vacances », tandis que son comparse voulait « se venger d'une prof qui lui avait mis une sale note » ; il a ensuite été interpellé et condamné à plusieurs mois de prison, si bien qu'il n'a pu passer son CAP d'électricien, mais il n'a pas souhaité le repasser à sa sortie de prison ; il estime aujourd'hui avoir eu raison d'avoir incendié son établissement et dit ne rien « regretter » — regretter et s'excuser sont globalement considérés comme des signes de faiblesse. Chafik a quant à lui été interpellé pour coups et blessures sur la personne d'un professeur et jugé en comparution immédiate à la veille de son examen de CAP de carrosserie ; l'affaire a été classée par la juge, faute de preuve, mais il assure n'avoir pas commis les faits reprochés. Il n'a pas voulu refaire une année pour tenter à nouveau son examen, se déclarant « dégoûté » par l'école et la

justice : il prétend que la juge a refusé de procéder à la moindre démarche auprès du rectorat pour qu'il puisse obtenir une dérogation et passer son diplôme cette année-là. Hedi, qui retourne avec fierté le stigmate d'« intégriste » accolé aux Musulmans, affirme qu'à l'école il était un « vrai terroriste ». Globalement, leurs relations avec les enseignants étaient conflictuelles : Adnane dit qu'il était sur la « liste rouge » et « fiché » par les professeurs. Beaucoup ont fait l'école buissonnière et aujourd'hui la plupart sont illettrés : certains me confièrent des courriers envoyés par la sécurité sociale ou le tribunal de grande instance pour que je leur en explique le sens ou pour me prouver qu'ils ne mentaient pas sur leurs arrestations. Globalement, leurs souvenirs d'école sont des souvenirs de bagarres entre élèves pendant les récréations et de conflits entre les élèves d'un côté, les professeurs et la direction de l'autre. La plupart considèrent que ces derniers étaient racistes et voient là l'explication à leur échec scolaire ou à leur orientation dans « des voies de garage ». Un éducateur m'affirma de son côté que les centres de formation et d'apprentissage éprouvaient tous les ans des difficultés à trouver un patron d'apprentissage aux élèves descendant de migrants. Surtout, il me semble qu'aucun de ces garçons n'avait d'estime pour le métier auquel leur formation les préparaient.

D'autres explications apparaissent. Mehdi, qui a un BEP en métallurgie et qui regrette de n'avoir pas continué ses études, indique qu'il ne voulait pas « recevoir d'ordres », qu'il voulait « se sentir grand » et qu'il n'avait alors pas conscience de l'importance de l'école, si bien qu'il était « un p'tit diable ». Une étudiante affirma à propos de son frère qu'il avait « un sale caractère » étant plus jeune, qu'il ne voulait pas « se rabaisser d'avant les profs » et qu'« il jouait au mec qui se laisse pas faire » ; elle ajouta sur un ton indigné : « parce que pour lui, s'la fermer quand le prof lui disait d'se taire, c'était s'rabaisser ! Il disait qu'les profs lui parlaient mal, mais c'est lui qui parlait mal aux profs ! » Sans doute y a-t-il dans cette rébellion une volonté d'affirmer sa masculinité par le refus de l'obéissance, assimilée à la féminité. Corinne Davault en fait le constat et parle de « résistance virile et collective à l'humiliation scolaire », mais elle met au jour qu'il s'agit-là d'une attitude commune aux garçons des filières techniques courtes, non caractéristique des descendants de migrants du Maghreb (Davault, C. ; 1992 : 53). On peut dire aussi que dans un contexte où les grands frères connaissaient déjà l'exclusion du travail et nourrissaient de la rancœur envers l'école, il se réalise une « socialisation à l'exclusion » qui se

traduit d'emblée par une opposition à l'institution scolaire (Avenel, C. ; 1996 : 38).

Quelques-uns ont aussi eu une enfance maltraitée qui explique sans aucun doute leur scolarité perturbée : Ahmed, Hedi, Karim ont reçu les corrections violentes de leurs pères, générant des fugues dès le jeune âge (10 ans pour Hedi, 14 ans pour Ahmed) ; à force de coups de poings, Karim a presque perdu la vue, si bien qu'il a ensuite procédé à son émancipation juridique, c'est pourquoi il avait obtenu le droit à une chambre universitaire dès l'âge de 16 ans. Faouzi déclare : « Mon père, quand j'étais p'tit, i'm'boxait. Dès qu'j'faisais une connerie, i'm'boxait ! », si bien qu'il fut placé dans un foyer pour adolescents.

Ils perçoivent donc l'école comme un lieu d'exclusion où leur échec était en quelque sorte programmé, mais aussi comme une sorte de paradis perdu correspondant à un temps où leur statut de collégien ou d'apprenti leur conférait malgré tout une reconnaissance sociale aujourd'hui perdue. Leur échec scolaire leur a laissé un sentiment de honte qui transparait régulièrement dans ces phrases, qui émaillent leurs propos : « Hé, j'suis pas un teubé, moi ! (verlan de bête) » ou « J'suis pas un âne ! », comme s'ils avaient eu ce sentiment durant toute leur scolarité.

Leur qualification ne leur offre que le chômage ou des métiers dévalorisés comme perspective d'avenir, qui ne correspondent pas à leurs espérances en terme de rémunération et de statut. Ces métiers, que leurs pères ont de surcroît exercés en tant qu'ouvriers avant eux, sont ceux du bâtiment (peintre, maçon, plâtrier-plaquiste, etc.), des travaux publics, de la maintenance ou de l'industrie automobile. Ils sont perçus comme « des boulots d'chien qui rapportent pas » et symbolisent le travail pénible ainsi que le statut de dominé de l'immigré qui « trime toute sa vie » jusqu'à en avoir « le dos cassé », puis finit par « être viré au bout de vingt ans », sans avoir eu de repos ni de loisirs : « Ils ont pas d'vie nos parents, ils savent pas c'que c'est qu'la vie, ils triment, c'est tout ! » ; « Mon père, il a eu une vie d'merde, il avait juste ses week-ends, sinon, c'était debout à cinq heures ! » ; « Moi, c'est pas ça que j'veux ! Moi, franchement, une vie comme ça, ça fait pas envie ! » ; « Mon père, il est invalide maintenant, alors franchement c'est pas un exemple ! C'est un exemple au niveau de son courage, mais pas pour sa vie. Mais même pour lui, il voulait pas ça pour lui non plus, j'pense, et il voulait pas ça pour nous, il voulait qu'on vive mieux. »

La plupart ont tenté de trouver un emploi, voire de suivre une formation par le biais des contrats de qualification, sans que cela aboutisse à une amélioration durable de leur situation, car ils n'ont obtenu que des Contrats à durée déterminée, des Contrats Emploi Solidarité ou du travail non déclaré sans garantie ni de paye ni de sécurité, si bien que certains sont maintenant complètement découragés : Adnane, qui a quitté l'école à dix-sept ans sans qualification, demeure à vingt-trois ans sans emploi et n'a jamais travaillé ; il se distingue par la profondeur de sa détresse psychologique et par une attitude léthargique devenue permanente, accompagnée d'une très importante consommation de haschich. Ils savent que leur manque de qualification empêche leur recrutement, que la perte de la notion du temps les conduit à manquer de rigueur dans leur recherche d'emploi : il leur est effectivement devenu pénible de se lever à sept heures du matin quand ils sont habitués à se coucher trois ou quatre heures plus tôt et à se lever à treize heures⁹⁰, si bien qu'ils se présentent généralement en retard aux entretiens d'embauche. Mais ils estiment aussi que le racisme ne leur donne absolument aucun espoir et tous ont un exemple en tête de discrimination, vécue par eux ou par un proche : le plus souvent, ils constatent qu'un de leurs amis « Français », aussi peu qualifiés qu'eux, est convoqué à un entretien lorsqu'ils envoient leur curriculum vitæ, tandis qu'eux n'obtiennent pas ce premier rendez-vous ; ils dénoncent aussi l'existence d'annonces « BBR » (« bleu blanc rouge ») dans les sociétés de travail intérimaire ainsi que le stigmate dû au fait d'habiter dans un quartier « à problèmes » ; ils constatent que leurs pères ont vécu les mêmes discriminations, certains ayant souhaité suivre des formations et s'en étant vus interdire l'accès en raison de leur nationalité étrangère, ce que Khaled, qui travaille maintenant avec son beau-frère en s'efforçant de ne plus se laisser gagner par la « rage », commente ainsi :

Ça, ça m'dégoute, ça, en France ! Y'a pas à r'garder la nationalité ! Un être humain, c'est un être humain ! Il veut taffer [« travailler »] en plus ! Alors pourquoi on l'empêche ! Mais bon, faut pas s'laisser rendre triste par des

⁹⁰ Pendant la période du ramadan, Khalid me lança sur un ton à la fois désolé et ironique : « Nous l'ramadan, on l'fait qu'deux heures en fait ! Parce que ça commence à six heures le matin et ça termine à cinq heures le soir et nous, on s'lève à deux heures d'l'après-midi ! Presqu'on l'fait toute l'année. On n'a même pas b'soin d'changer nos habitudes ! »

choses comme ça, parce que sinon, t'as plus qu'la rage, après. Tu veux tout niquer et c'est toi qui paye ensuite.

Les plus entreprenants et les moins détruits par la précarité alternent les périodes d'inactivité avec le travail non déclaré (dans le bâtiment surtout) et les CDD en tant que vigile dans les supermarchés, agent de nettoyage à la SNCF, manutentionnaire, etc. Mais ces emplois leur ont le plus souvent laissé un mauvais souvenir et certains revendiquent maintenant avec fierté le fait de ne plus rechercher de travail : « J'cherche pas, moi ! J'veux pas travailler, parce que l'travail c'est la merde ! J'préfère pas travailler ! » Le travail est maintenant synonyme pour eux d'humiliation, car ils n'ont connu que des emplois précaires, peu gratifiants qui les renvoyaient à leur infériorité sociale. Aussi préfèrent-ils être pauvres que de se sentir exploités : ils ne recherchent plus l'amélioration de leurs conditions de vie par le travail, mais par le non-travail. Comme l'avait déjà observé Paul Grell en 1990, la valeur travail et la glorification du travail dur et héroïque n'est plus de mise, ces personnes n'ayant accès qu'au travail précaire, si bien qu'ils ont élaboré de nouvelles valeurs qui rejettent le travail (Grell, P. ; 1990). Ahmed, qui est maintenant las de la prison, envisage sa vie comme suit : travailler trois mois, partir en voyage, revenir quand il n'a plus d'argent, travailler puis repartir. Un travail stable ne l'intéresse pas, car il symbolise pour lui l'enfermement et les contraintes. Comme à l'école, les jeunes en difficulté refusent particulièrement les rapports d'autorité et de pouvoir entre patron et employé, qui sont d'emblée interprétés comme une volonté de les humilier et un manque de respect :

Moi, un patron qui m'parle mal, qui m'dit : "Fais ci ! Fais ça !" J'lui déchire la tête ! J'joue pas l'canard [« lèche botte »], moi ! S'il est toujours sur mon dos et qu'il m'dit sans arrêt : "Fais ci ! Fais ça !" J'le fais pas ! S'i m'demande de balayer, j'le fais pas ! Mais si i m'donne une liste de tout c'qu'y'a à faire dans une journée, j'le fais ! (Zitouni)

Un « canard » est un individu qui se laisse commander et qui, parce qu'il a peur, ne sait ni faire face, ni se faire respecter ; il incarne la faiblesse, l'acceptation de la

subordination, l'obéissance soumise : on l'emploie notamment à propos des collégiens ou lycéens qui se font racketter.

La multiplicité des situations d'humiliation a exacerbé leur sens « viril » du refus de l'autorité et les a menés à développer une exigence de respect que l'on peut qualifier de tatillonne, susceptible, défensive, voire agressive. Cette exigence de respect déborde même le cadre du travail, pour concerner tout type de relation. Ainsi, alors que je dînais en compagnie de Karim, Chafik et un autre voisin étudiant, ce dernier raconta qu'il avait cédé son tour à la laverie de la résidence à une étudiante pressée devant prendre un train ; Karim commenta : « Ah ! Tu t'es pas fait respecter ! » et Chafik renchérit : « Tu t'es fait arnaquer, même ! Tu t'es pas imposé ! », tandis que je restai stupéfaite et que l'étudiant se laissait envahir par un sentiment de gêne mêlée de honte. En somme, ils sont en permanence « en quête de respect »⁹¹. Cette exigence est toujours associée à l'idée implicite qu'ils sont de vrais hommes, bref, qu'ils ne sont pas dépourvus d'un certain sens de l'honneur puisqu'ils savent s'imposer, en dépit de l'absence de statut et la honte du chômage. De là découle le fait qu'ils parlent sans cesse de « respect », qu'ils affirment constamment savoir « s'imposer » et se faire « respecter ».

Mais cette conception de l'honneur n'est pas celle de leurs pères, qui donnent la priorité au travail, même mal payé, afin de subvenir aux besoins de leur famille : leurs pères, surtout ceux qui sont en activité ou qui sont retraités, après avoir durement travaillé toute leur vie, ne comprennent pas pourquoi leurs fils ne cherchent pas de travail, ce qui génère des conflits, car en dépit des discriminations et de l'exploitation, leur venue en France a généralement constitué une ascension sociale en comparaison de la misère économique qu'ils connaissaient dans leur pays ; l'attentisme de leurs fils leur fait honte et certains ont menacé ces derniers de les mettre à la porte s'ils ne se levaient pas le matin pour aller quotidiennement à l'ANPE ; l'incompréhension de certains pères est d'autant plus profonde que l'inactivité de leur fils représente pour eux l'échec du projet migratoire généralement conçu pour donner un avenir meilleur à leurs enfants. La dimension subjective de la dignité conduit leurs fils, nés en France et revendiquant les mêmes droits et le même

⁹¹ *En quête de respect* est le titre d'une recherche menée par Philippe Bourgois sur les dealers de crack à East Harlem, qui sont les descendants des migrants portoricains, subissant racisme et exclusion du marché du travail (Bourgois, Ph. ; 2001). La similitude des processus qu'il met au jour avec ceux que j'ai observés, à tous niveaux, est étonnante.

niveau de vie que tous les Français, à préférer l'inactivité au travail et ainsi à resignifier la notion d'honneur en refus de l'exploitation et en rejet du salariat, ce qui ne leur est certainement pas spécifique, mais caractérise à mon sens tous les jeunes durablement exclus du travail rémunéré. En somme, les discriminations racistes à l'embauche, l'inactivité prolongée et la perte de tout espoir de trouver un emploi décent ont généré une définition nouvelle de la fierté et de l'idée d'honneur. Mais derrière le discours du refus du travail, il y a aussi un immense manque de confiance en soi et une conscience aiguë de leur incompétence : « Aucun patron voudra jamais d'nous, d'toute façon ! On sait rien faire et on a jamais travaillé ! » (Zitouni). La revendication du rejet du travail est donc une façon de masquer leur manque de qualification et de savoir-faire pour échapper au sentiment de honte et pour retrouver un peu de fierté.

Le sens de l'honneur masculin selon les pères s'oppose donc maintenant à celui des fils de façon diamétralement opposée : pour les pères, il fallait travailler et entretenir sa famille au prix de tous les sacrifices, quitte à subir l'humiliation d'un travail ingrat ; pour les fils, il faut refuser l'humiliation de ce travail au prix de l'exclusion. Ces derniers expriment globalement un profond respect pour le courage de leurs pères et les sacrifices que ceux-ci ont consentis pour les élever, mais ils refusent de travailler dans des conditions identiques, alors que leur qualification ne leur laisse pas d'autres choix. C'est pourquoi ils ont une image aussi négative de leurs pères, auxquels ils reprochent de s'être laisser humilier par un travail dur, peu rémunérateur, et d'avoir été des gens dociles, courbant la tête. C'est pourquoi les pères ont perdu leur autorité sur leurs fils. Mais c'est surtout à la société française qu'ils en veulent, à ses institutions, à ses responsables politiques, aux « riches », aux « puissants » ; c'est pour cela qu'ils ne votent pas et nient l'utilité des syndicats ou mêmes des mouvements sociaux alternatifs, préférant la non représentation politique à ce qu'ils considèrent être de l'hypocrisie, puisque le mouvement ouvrier tout autant que les syndicats sont perçus comme racistes. Cette désaffectation pour les mouvements sociaux et les luttes collectives est le produit de l'échec de la marche des Beurs du début des années 1980 et du mouvement SOS racisme qui n'ont pas été relayés au niveau politique par la gauche au pouvoir, s'étant montrée incapable de mettre en œuvre une politique de luttes contre les discriminations racistes.

Pour sortir de leur situation financière sans se soumettre à un travail salarié vécu comme une humiliation, tous rêvent d'un métier où ils seraient leur propre chef pour n'avoir à obéir à personne et ainsi recouvrer leur fierté. « Monter sa propre boîte » représente alors un idéal, qui demeure le privilège des plus qualifiés, des moins déstructurés par l'inactivité et l'inexistence sociale, mais aussi des plus âgés (23 ans et plus). Les tentatives, pour ouvrir un café, un restaurant, un garage, sont nombreuses mais échouent le plus souvent en raison du manque de capital et de qualification, notamment dans le domaine de la gestion et de la comptabilité. Mohammed, qui a un CAP d'hôtellerie, a tenté d'ouvrir « une affaire dans la restauration rapide, une sorte de p'tit fast food, comme les Grecs », mais n'a pu engager les frais nécessaires à la réfection du local qu'il avait trouvé. Kemal, qui a le niveau de la 4^{ème} technologique, espère obtenir une licence pour devenir taxi. Ceux qui ont fini par trouver un emploi se le sont en fait créé : Hassan et Abderrahmane, qui ont poursuivi leurs études jusqu'au niveau du baccalauréat professionnel sans obtenir le diplôme, sont coursiers depuis deux mois et proposent leurs services à des sociétés de livraison ; ils ont maintenant le statut d'artisan et apprécient la liberté que leur confère ce travail ; ils m'expliquent que si l'envie les prend de ne pas travailler, rien ne les en empêche, mais ajoutent aussitôt que « l'appât du gain » ainsi que la liberté dont ils disposent leur plaisent et leur donnent envie de travailler tous les jours : « Maintenant, on est des hommes d'affaire » disent-ils avec une fierté amusée, quand un appel de la société de livraison fait sonner leur téléphone portable. Khaled qui a son CAP d'hôtellerie travaille dans la société d'importation et d'exportation de produits manufacturés que son beau-frère a créée entre la France et le Maroc. Faouzi, qui suit une formation de concepteur-réalisateur dans le multimédia, rêve comme Mohammed, doté d'un CAP d'hôtellerie, de « monter un empire » dans la production musicale et souhaite suivre la voie ouverte par les célèbres chanteurs de rap Stomy Bugzzi et Minister Amer qui ont effectivement fait fortune en créant leur société de production et en lançant de nombreux autres groupes, indépendamment des maisons de disque existantes. Le travail indépendant permet de recouvrer sa fierté sans trahir le refus du travail salarié précaire et sans s'exposer aux discriminations racistes, mais il reste difficile à concrétiser.

La situation économique qui met en cause leur capacité à être autonomes les place dans l'impossibilité d'accéder au statut d'adulte car la possession d'un logement

indépendant puis la construction d'une famille se trouvent hypothéquées. La précarité les cantonne dans le statut de jeune alors qu'ils ont quitté l'école depuis longtemps, que les années passent et que leur situation ne connaît pas d'évolution. En cela, ils ne vivent pas vraiment leur période de jeunesse comme une phase d'expérimentations et d'ajustements entre leurs espérances et l'entrée sur le marché du travail, mais plutôt comme une phase de relégation durable, au point que tous disent « vivre au jour le jour » ou « ne pas voir leur avenir ». Tous rêvent de posséder leur propre logement, ce qui leur permettrait de montrer à leur père qu'ils ne dépendent pas de lui, qu'ils sont capables de se débrouiller seuls et qu'ils n'ont pas à lui obéir, mais ils restent financièrement dépendants. Cette situation étant si conflictuelle et si insupportable, ils ont parfois préféré fuir les conflits et tenté de se débrouiller seuls, ce qui a exposé certains à vivre ponctuellement dans un hôtel meublé, à s'installer quelques temps chez des amis, à squatter des lieux inoccupés, voire à dormir dehors, ce qui bien entendu les a soumis à des conditions de vie où se laver, nettoyer ses vêtements et manger s'avère problématique. L'enjeu consiste alors à montrer, en revenant quotidiennement dans le quartier de manière que les parents le sache, que l'on reste digne, que l'on n'est pas un SDF, que l'on est capable de faire face à tout problème, peu importe comment, car le SDF est l'incarnation par excellence de la honte et de l'idée du déshonneur masculin. La volonté fréquemment affirmée de se distinguer de ces hommes démunis de tout est l'expression de la chute sociale qui les attend et des angoisses attachées à la précarité.

C'est aussi leur masculinité ou plutôt leur capacité à devenir des hommes véritables qui se trouve contestée, tant le gain d'argent et l'indépendance financière y sont associés, en France comme au Maghreb. Une étudiante a affirmé que son père lui donnait de l'argent de poche parce qu'elle était une fille, mais qu'il n'en donnait pas à ses frères, considérant qu'un garçon doit se débrouiller seul. Le discours d'Adnane illustre très bien l'assimilation de la masculinité à l'indépendance financière et par conséquent au travail :

L'homme, son rôle, c'est de travailler, en France et partout ailleurs. Si l'homme ne travaille pas, il est rien. Il aura ni un territoire, ni une femme, ni des enfants, ni rien. Il aura rien du tout ! S'il travaille, c'est qu'il se donne les moyens d'acquérir une maison, une femme, une famille. [...] Quand une femme

sait qu'elle a un rôle à jouer, c'est merveilleux. L'homme sait qu'il a un rôle à jouer, c'est d'entretenir sa femme, sa maison. La femme, son rôle c'est d'entretenir ce que l'homme a monté, ce qu'il a construit et lui, c'est de les construire. L'homme va chercher la nourriture et la femme la prépare. L'homme, son rôle, c'est un territoire avec un périmètre, c'est un terrain à entretenir. L'homme, il est autour et la femme, elle est à l'intérieur. L'homme, il est là pour attaquer et pour éviter qu'il y ait trop d'embûches, parce qu'il peut tout perdre sinon.

Tout ce dont rêve Adnane lui est inaccessible. En conséquence, il affirme qu'il n'est « rien », ce qui traduit l'importance de la perte d'estime de soi générée par la précarité. La manière dont il décrit le rôle de l'« homme » rappelle les conceptions de la masculinité telles qu'elles s'expriment au Maghreb : acquérir « un territoire, une maison, une femme », voilà qui s'apparente bien à l'acquisition des domaines du sacré, de la *hurma*, sur lesquels l'individu mâle doit établir son autorité et qu'il doit protéger des offenses, comme on a pu le voir à propos du monde rural au Maghreb. Or, ces domaines sont hors d'accès en l'absence d'un travail rémunérateur. La masculinité et ce qui fait l'honneur ou la fierté d'un garçon sont donc hypothéqués par la précarité. Ceux qui le ressentent le plus sont les plus âgés et les plus précarisés comme Adnane, mais même ceux qui ont du travail par intermittence pensent que leur avenir est compromis, ce qui génère des états dépressifs profonds. Adnane soutient qu'il est « comme le vent », non « comme le lion » qui règne sur son territoire. Dans l'imaginaire collectif au Maghreb, le lion incarne la force, la puissance, l'homme viril, l'homme d'honneur (Bourdieu, P., 1965/1972 : 31 ; Jamous, R., 1981 : 72 ; Yacine, T., 1988 : 50), tandis que « l'homme de vent » est un homme devenu dément (Yacine, T. ; 1988 : 103).

Ces garçons sont donc partagés entre le désir de fonder une famille et ainsi de devenir des hommes accomplis, conformément aux exigences communes de la société française et des sociétés du Maghreb, ce qui nécessite de posséder des ressources stables, et le refus d'accepter des postes qui ne leur apportent qu'un faible revenu et portent atteinte à leur dignité, dans la mesure où ils leur imposent de surcroît un rapport de soumission et d'obéissance réduisant à néant leur autonomie, leur liberté, leur conception de la dignité centrée sur l'exigence d'égalité avec autrui.

La référence à la notion d'honneur apparaît alors comme un moyen d'exprimer la recherche de dignité.

1.2.2. De la honte du chômage à la fierté du voyou

Parce que leurs parents ne peuvent ou ne veulent leur donner d'argent de poche et qu'ils ne peuvent bénéficier du RMI accordé aux seuls majeurs de 25 ans, les garçons en difficulté ne disposent d'aucune ressource, alors qu'ils ont intégré les valeurs de la société de consommation et aspirent à porter des vêtements de marque (Lacoste, Nike, Addidas, Timberland, etc.) et à posséder une voiture, un appartement, toutes choses que le manque d'argent les empêche d'acquérir. Le vol et le « deal de shit » (vente de résine de cannabis) se présentent alors comme un moyen de se procurer tous les attributs qui font l'homme accompli : argent, voiture, vêtements « classes », téléphone portable, etc. A défaut de devenir « leur propre chef » dans l'économie légale, il s'agit de devenir un entrepreneur dans l'économie illégale : un « businessman ». La délinquance s'inscrit donc dans la logique conjointe du rejet du travail et de la recherche d'autonomie.

La vente de haschich permet de gagner 5 000 à 6 000 francs (762 à 914 euros) en deux jours, disent-ils. Pour cela, il faut vendre dix « savonnettes » ou dix « un vingt-cinq », c'est-à-dire dix morceaux de résine de cannabis d'un poids de 125 grammes, valant chacun 500 à 600 francs (tarifs de 1998). En dépit des risques d'arrestation, elle permet de gagner très rapidement ce qu'ils gagneraient en un mois dans l'économie légale, c'est pourquoi le travail salarié paraît d'autant moins acceptable. Mais de fait, ils ne vendent pas de telles quantités si régulièrement et une part de cet argent sert à payer leur propre consommation, si bien que cette activité n'est pas aussi lucrative qu'ils veulent bien le dire. Pourtant, certains rêvent de se constituer un « empire » grâce à ce « business ». Kamel déclare ainsi : « Hé, c'est ça, maintenant ! L'homme, il vend ! Ça marche, attention ! Ça marche ! » Ces garçons s'identifient alors aux héros des films américains tels que *Scarface*, *Menace II society* ou la

trilogie *Le parrain* qu'ils ont visionnés mille fois et dont certains connaissent les dialogues par cœur. Ces films relatent soit la révolte des jeunes dans les ghettos noirs américains, soit la fulgurante ascension sociale de migrants siciliens ou cubains, partis de rien, devenus les richissimes patrons de clans mafieux, grâce à la vente de cocaïne. Leurs personnages principaux, hors-la-loi et meurtriers, certes, mais hommes d'honneur respectueux des codes de la mafia, sont admirés car, tout en résistant au racisme par le refus du travail, ils ont gagné, grâce à leurs activités illégales, leur place dans la société américaine sans jamais se soumettre au pouvoir des « Blancs », ni jamais entrer dans leur « système ». C'est pourquoi ils sont considérés comme de « vrais hommes », qui « forcent le respect » : ils se sont « fait tout seuls, avec leurs poings et leurs couilles », me dit Ahmed, admiratif. L'identification à ces figures héroïques est très forte. Hassan et Abderrahmane, devenus coursiers, à qui je faisais part de mon étonnement à propos de l'impact de ces films, me répondirent : « Ah, là, là ! *Scarface*, ça leur est monté à la tête, hein ! », et un étudiant m'expliqua :

Déjà le film de référence, c'est Scareface ! Ce film-là, même moi, il m'a flashé aussi. Parce que tu voyais que le gangster et tout, il se faisait respecter et que les soi-disant riches qui avaient tout, etc., ils fermaient leur gueule devant lui, parce que c'est un mec qui s'est fait tout seul, il s'est fait dans le sang, dans la violence, mais il se faisait respecter, tout le monde a peur de lui et tout. C'est ça, c'est le créneau : mieux vaut être respecté qu'aimé, mieux vaut qu'on te prenne pour un fort que pour un faible. (Nadjim)

Même Adnane, qui n'a plus le ressort suffisant pour « dealer », tant la précarité l'a rendu apathique, partage ce rêve cinématographique : il m'expliqua avec le plus grand sérieux du monde désirer quatre fils : « un bandit, un avocat, un médecin et un politicien », le bandit gagnerait de l'argent tandis que les autres le couvriraient et l'aideraient contre la justice et la police. Un tel scénario est le reflet direct du film *Le Parrain* où les fils du personnage principal, Don Corléone, joué par l'acteur adulé Al Pacino, ont effectivement ces rôles. Cette identification aux mafieux montre à quel point les règles de l'économie légale sont ressenties comme un mode d'exploitation et d'exclusion au seul profit des « Blancs », des « Français », des « riches », ce qui

génère un très vif ressentiment. La quête de respect consiste alors à faire fortune en contournant les règles du « système », c'est-à-dire en devenant plus riche et plus fort que les « Blancs » sans jamais « entrer dans leur jeu ». Cela implique de recourir à l'illégalité, ce qu'ils justifient en déclarant qu'ils n'ont pas d'autres choix : « De toute façon, ils veulent pas d'nous ! » (Saïd) ; « Ils nous ont parqué dans des cités pourries pour pas nous voir et pour qu'on s'entretue entre nous ! » (Selim) ; « Tu sais pourquoi le vote est pas obligatoire en France ? C'est parce qu'ils veulent pas qu'les Beurs ils votent, parce que si ils votaient, j'peux t'dire que ça s'rait tout p'tit le vote de Le Pen ! Mais ils veulent pas. Ils veulent que Le Pen il soit fort ! » (Faouzi). La délinquance apparaît donc comme la seule issue possible pour recouvrer leur dignité.

Ils la présentent aussi comme le signe de la supériorité de leur valeur sur les « Français », ce qui permet de retourner le stigmate en qualité et de renverser les discours racistes : « Un Français, si i' s'retrouve au chômage, il d'vient SDF, parc'qu'il sait pas voler, il sait rien faire. En deux jours, il est mort, parce qu'il s'est fait déchirer (« tabassé ») ! Nous, on s'ra jamais des SDF ! Parc'qu'on sait s'débrouiller ! » (Kamel). Alors qu'Hedi me racontait l'arrivée de la police chez lui, je lui lançai, lasse ce jour-là de les entendre se vanter de leurs prouesses : « Ca a dû être la honte pour tes parents, les pauvres », ce à quoi il répondit : « Ca va pas ! Ils ont pas honte mes parents, j'suis pas SDF, moi ! ». On l'a déjà vu, être sans logis renvoie pour ces garçons à l'idée de déshonneur et les « Français » sont réputés être des SDF en puissance ainsi que des faibles : ils ne savent pas se battre et n'ont que le mot « police » à la bouche. Mais derrière ces discours, il faut rappeler que ces garçons ont parfois frôlé ce statut de SDF et que la délinquance est surtout un mode de subsistance, voire de survie, dans un contexte économique qui les exclut et un univers de consommation qu'ils rêvent d'intégrer. Les pratiques délictueuses leur permettent par exemple de régler leurs dettes et parfois de maintenir des relations familiales fragilisées par la précarité : après avoir détruit la voiture de sa sœur dans un accident, à la sortie d'une discothèque, Kamel la lui a remboursée, en lui donnant une somme de 3 000 francs (457 euros) par mois pendant deux ans, grâce au vol de cartes bancaires. Les subsides de la délinquance permettent de ne pas devenir une charge, voire un handicap pour le reste de la famille, de sauvegarder une certaine estime de soi ou tout au moins d'éviter les reproches de plus en plus insupportables sur le long terme.

Mieux vaut être dans l'illégalité que se laisser humilier, pensent-ils. C'est pourquoi, ils revendiquent l'illégalité en se construisant une identité de « racaille » (« kaïra » en verlan ; et la troncature « caille » voire « kaï ») ou de « lascar de cité » (« scarla » en verlan), et d'un esprit « underground », dit Mohammed. Ils se forgent un « look de bandit », une « tête de killer », de « chan-mé » (verlan de « méchant »), de « Pitt » (de Pitt-Bull), se taillent « un bouc de mafioso » ; ils revendiquent le goût de la violence : « Faut aimer les coups si tu veux t'faire respecter », dit Chafik. Le vol et le deal induisent effectivement un mode de vie où l'usage de la violence est une nécessité pour se défendre, mais aussi pour ne pas se faire « carna » ou « carotter » (arnaquer). Il faut savoir se faire respecter par le client comme par le receleur, mais aussi par les autres garçons pour ne pas se faire racketter soi-même dans un contexte où tout le monde est désargenté. Les petits sont d'ailleurs assez fréquemment la cible des plus grands et c'est à un jeune âge que l'apprentissage de la violence commence, comme l'explique Chafik :

J'te jure, c'était comme ça quand j'étais p'tit. J'me rappelle, j'me suis battu avec une fille une fois, c'était une Noire. Enfin une Noire, comme ça quoi ! [peur de paraître raciste] Mais c'était une bonne amie, et elle m'a mis une de ces tartes ! Deux ans pour m'en r'mettre ! Deux ans pour revenir la voir et lui casser les dents, tu vois. J'ai mis deux ans.

- T'as attendu d'être plus grand, plus fort pour...

- Plus grand, plus fort parce qu'elle était grosse, elle était hyper grande et tout. Elle avait mon âge. Voilà, j'me disais, c'est pas possible, déjà que... voilà quoi.

- Mais tu lui as vraiment cassé les dents ou...

- J'lui ai vraiment cassé les dents, ouais : Bang ! Bang !

- T'avais quel âge ?

- Cinquième.

- Deux ans après !

- Ouais, j'suis comme ça, moi ! Moi, j'aime pas... Quand y'a quelqu'un qui vient me chercher, tu vois, je sais qu'il est plus fort que moi, ça m'tracasse la tête, j'peux pas dormir la nuit. J'dors pas. Pendant deux jours, trois jours, j'dors pas ! Pendant deux jours, trois jours, j'dors pas !

- *Tu penses à quoi ?*

- *Justement, j'sais pas. J'me dis : « Il m'a mis à l'amende [il m'a donné une correction], faut qu'j'vais l'voir, faut qu'j'lui défonce la tête. » C'est vrai.*

- *Vengeance ?*

- *C'est pas une vengeance, c'est pas une question de vengeance. C'est une question qu'j'suis pas un pédé, tu vois !*

- *C'est quoi la différence ?*

- *La différence, c'est que... Si c'gars-là, il t'marche une fois dans tes pieds, ben après, il va toujours t'marcher dans tes pieds. Alors faut lui faire comprendre que moi, j'suis pas son bouffon à lui. Moi, si tu veux m'niquer ? Viens ! On s'explique que tous les deux en bas, main à la main, tu vois. Tu m'défonces, tu m'défonces ; j'te défonce, j'te défonce. Tu vois c'que j'veux dire ? Moi, j'suis un homme, moi ! J'viens ! Comme ça le mec, il se dit dans sa tête : « Au moins, celui-là, il se laisse pas faire ! » J'suis pas le mec, il va dire : « Donne-moi dix balles ! Donne-moi quinze balles ! », comme des jeunes du collège, des lycéens, ils s'font racketter comme ça.*

Cette valorisation de l'usage de la violence s'inscrit enfin dans une conception de la masculinité qui oblige à « faire face » et à adopter le principe de la riposte systématique dans toutes les relations avec autrui, afin de conserver sa « réputation » de « chan-mé » et se protéger des agressions. La peur que l'on inspire est confondue avec le respect et la tranquillité que l'on obtient. Sans une solide réputation de caïd, on risque de devenir le « bouffon » des autres, leur jeu, leur « victime », celui dont on peut obtenir tout ce qu'on veut, un « canard ». Certains petits subissent les menaces des grands : « Tu s'ras ma victime, toi, maintenant ! » « Casser une bouche » permet donc d'« avoir sa place dans la cité », dit Ahmed. Hedi raconte que son grand frère lui a un jour lancé un « cocktail Molotov » pour lui donner une leçon, car il lui avait volé un morceau de haschisch. Mais au delà de la protection de soi et de la nécessité de se faire « respecter », montrer qu'on n'a pas peur de se battre est une manière d'affirmer qu'on ne se soumet à personne, et surtout pas à plus fort que soi. Ne pas savoir riposter quand il le faut peut générer un véritable état d'anxiété, car d'une part le sujet se trouverait dans la crainte de subir d'autres insultes, d'autres provocations ou d'autres violences, d'autre part, sa masculinité étant attachée au rejet

de l'état de sujétion, elle serait dès lors contestée par les autres. Ce n'est pas tant l'issue de l'altercation qui importe, que de prouver qu'on n'a pas peur et qu'on ripostera de toute façon, quel que soit l'adversaire : il faut savoir « enchaîner direct », « engrainer », autrement dit, répliquer immédiatement. Il faut souligner que cette valorisation de la violence est certes le produit de la pauvreté, de l'économie illégale et du désir de respect, mais elle résulte aussi de la politique dite d'intégration par le sport mise en œuvre dans les quartiers. Face à la violence des jeunes contre leur situation d'exclusion, il a été considéré qu'il fallait « canaliser » leur violence, perçue comme un débordement de jeunesse et non comme une révolte ayant un sens politique, d'où l'investissement de sommes d'argent énormes en équipements sportifs destinés à acheter la paix sociale. En conséquence, les garçons ont appris les sports de combat : presque tous ont suivi des cours de boxe française ou de boxe thaïlandaise ou de judo ou de lutte ou de karaté. Cette politique a donc consisté en une véritable socialisation à la violence, non à la canalisation de celle-ci et encore moins à sa disparition. Avant, ces garçons pouvaient donner des coups de manière maladroite, maintenant ils le font de manière experte, tandis que les promesses « d'intégration par le sport » n'ont bien sûr pas permis à chacun de devenir sportif professionnel, et ont suscité des espoirs déçus. Au mieux, ces techniques de combat permettront-elles à certains de devenir vigile.

La résistance au racisme et à l'oppression de classe, de même que les modes de gestions de conflits entre hommes, sont certes associés à l'idée d'honneur, mais cet héritage de la culture de leurs parents est resignifié en fonction de leur situation dans les rapports sociaux dans le contexte français et est même générée par ces rapports sociaux, car les parents ne partagent pas ces valeurs d'affrontements entre hommes et condamnent la violence des jeunes. La représentation de l'honneur chez ces derniers est le produit de leur situation d'exclusion et de leur contestation des institutions françaises — l'école, la justice, la police —, toutes jugées racistes et à la solde des dominants, du pouvoir, des « p'tits Blancs ». Ils dénoncent les « bavures policières » non sanctionnées, la double peine, les « ghettos », etc. La logique de l'honneur à laquelle ils se réfèrent est bien le produit de la réaction aux discriminations et de l'inactivité professionnelle : ce n'est d'ailleurs pas dans l'héritage culturel de leurs parents qu'ils recherchent des référents pour élaborer leurs valeurs, mais dans les films américains cités plus haut. Enfin, c'est parce que les institutions sont mises en

causes dans leur légitimité qu'est adopté le code de l'honneur à la façon des mafieux : on se fait justice soi-même. Cela rappelle la logique de l'honneur dans la société dite « tribale » qui, elle aussi, conteste la légitimité de l'Etat, mais la différence est grande entre les deux logiques, car dans la logique mafieuse, le crime est destiné à gagner le contrôle du marché de la drogue, alors que dans la société « tribale », il s'agit de répondre à l'offense faite à la *hurma*, dans un système de production où l'appât du gain est mal vu. En cela, la logique de l'honneur inhérente à l'économie illégale est porteuse des valeurs de l'économie capitaliste dominante : c'est une logique d'entrepreneur valorisant l'individualisme, pas de paysan fier de ses terres valorisant la *twiza*, l'entraide collective. Mis à part le mot « honneur », il n'y a pas de rapport entre ces deux systèmes de valeurs : la rupture est nette entre ces deux univers. Aussi, les comportements de ces jeunes ne s'expliquent-ils pas par ce qu'ils appellent « [leur] culture », en se référant alors à une identité « arabe », car cette soi-disant « culture » n'est même pas celle de leurs parents, elle est une reconstruction tout à fait propre à leurs conditions de vie en France.

La pratique du vol s'inscrit aussi dans une volonté de rééquilibrage entre les dominants et les dominés socialement, économiquement, culturellement. Chafik affirme qu'il ne vole qu'aux « riches » parce que : « Maintenant, les riches, il faut qu'i'comprennent qu'y'a des pauvres qui sont dans la merde ! » Lorsqu'il vole à l'arraché, il prétend viser les « mecs costar cravate avec une mallette ». Il affirme également avoir fracturé des appartements non occupés dans son quartier, afin de permettre à des SDF de s'y loger, puis leur avoir fourni de la nourriture volée au supermarché et avoir détourné l'électricité de l'immeuble pour qu'ils puissent s'éclairer.

La mise en avant de cette dimension politique de la délinquance permet de préserver l'image de soi, quand, par ailleurs, ils savent que ces pratiques les stigmatisent inmanquablement. Mais en même temps qu'ils revendiquent la délinquance comme une pratique juste, correspondant au seul moyen de préserver sa fierté, ils soutiennent que leurs comportements sont « mauvais », essayant de ne pas passer pour des voleurs dans l'âme. Ainsi Mohammed déclare : « Quand tu deales, quand tu voles, c'est clair, tu casses les couilles à tout l'monde en fait ! Tu t'fais mal voir ! » Ils précisent que leurs parents y sont opposés, afin de les préserver des médisances : « Nos parents, ils sont contre et quand on est dehors, ils voient pas

c'qu'on fait ! » La délinquance est aussi qualifiée de « vice », voire de « vice de chien », comme la toxicomanie ; elle est perçue comme une pathologie qu'ils auraient attrapée, sachant qu'ils disent parfois ne pas être « posés dans [leur] tête ». Elle est aussi une pratique ressentie malgré tout comme honteuse, car elle fait courir le risque d'humilier la famille lorsque les ennuis judiciaires apparaissent, comme en témoigne Khaled qui a maintenant un travail dans la société de son beau-frère, mais a commis des « bêtises » plus jeune :

J'vais t'dire, c'est pas une vie d'dealer du shit. On a pied dehors et un pied en prison. Un jour on s'fait attraper et c'est trop tard. C'est bien beau d's'faire d'argent, mais tout c'qu'y'a derrière, tout c'qui suit c'est vraiment mal, mal, mal ! Moi, maintenant, j'suis vraiment à côté d'tout ça. Les autres, ils font c'qu'ils veulent. Chacun fait c'qui lui semble bon : dealer, voler... [...] Quand j'étais jeune, j'allais r'trouver des copains sur Paris, mais j'voulais pas toucher à la drogue [la cocaïne], être dealer vraiment... Parce que j'avais plein d'copains, ils avaient les reufrés [frères]... Ils étaient en prison. Moi, franchement, le soir, quand j'm'endors, j'suis à l'aise, j'ai pas à m'cacher, j'ai pas honte vis-à-vis d'mes parents. J'respecte trop mes parents pour faire ça. J'peux pas faire ça. C'était pas les parents qui m'tapaient, qui m'massacraient pour une connerie, non, ils aimaient bien parler, ils m'disaient fais ceci, fais cela... Ils aiment pas la violence, sauf ma mère, de temps en temps, elle me donnait une petite claque.

L'étudiant qui disait avoir été impressionné par *Scarface* déclara aussi à propos de la honte de la délinquance et de la conception de l'honneur :

Ben, y'a l'honneur dans le quartier : la réputation qu't'as vis-à-vis des autres mecs. Et puis y'a l'honneur vis-à-vis de ta famille : faut pas salir ta famille. Et pour garder ta réputation dans le quartier, ben des fois, tu déshonores ta famille. Quand les flics débarquent, ben, c'est la honte, hein ! Pour toutes les familles, c'est comme ça ! Les mecs dans les cités, ben certains préfèrent les copains à leur famille, c'est parce qu'ils sont trop dans la rue ! (Nadjim)

Certains se montrent partagés, comme Chafik, entre ces deux logiques, tandis que d'autres comme Hedi ou Ahmed semblent inéluctablement inscrits dans la logique délictueuse, en dépit de condamnations multiples. Et l'on peut souligner que déshonorer sa famille signifie assez simplement provoquer une grande honte.

Ainsi, ces garçons développent une conception de l'honneur tout à fait propre à leur situation sociale. Ils rêvent d'intégrer le modèle dominant en gagnant dignement leur vie grâce à un travail honnête qui les valoriserait, mais face à l'impossibilité de concrétiser ce rêve, ils produisent des valeurs nouvelles fondées sur le rejet du travail et la glorification de l'illégalité, dont le principe moteur est le refus de l'humiliation, la recherche de respect et la préservation de leur dignité. D'où l'apparition de discours contradictoires entre eux (rejet du travail mais rêve d'un travail, glorification de la délinquance mais condamnation de celle-ci, fierté mais aussi honte du passage en prison, etc.), et l'émergence de conceptions de l'honneur et du déshonneur très éloignées des valeurs de leurs parents, générées par leur exclusion du travail en France. En somme, leurs valeurs et leurs comportements sont d'abord et avant tout déterminés par les rapports sociaux de « race » et de classe.

1.2.3. Ségrégation et replis identitaires

Face à l'expérience infructueuse des petits boulots et à la stigmatisation, leur sentiment de révolte s'est mué en « rage » envers la société, les « riches », les « puissants », l'Etat, la justice, la police, l'institution scolaire, les médias, tout ce qui les opprime et les cantonne dans leur état de marginalité. On assiste alors à un processus de « ségrégation réciproque » entre ces jeunes et la société, qui rappelle ce qu'ont décrit Phillipe Robert et Pierre Lascoumes (1966/1974) à propos des bandes d'adolescents des années 1960, sauf que le racisme n'était alors pas au cœur de ce processus de ségrégation⁹². Cette « double spirale ségrégationniste » produit un ensemble d'affirmations identitaires qu'il convient d'analyser pour sortir des accusations de communautarisme dont les migrants et leurs descendants sont la cible.

⁹² La perspective adoptée par Robert et Lascoumes était celle de l'interactionnisme. C'est dans un sens plus constructiviste que je reprends ici leur concept.

Après plusieurs années de « galère », faites d'ennui, de désespérance, de vol, de « deal », de « casses », de peurs d'être « serrés [attrapés] par les keufs [flics] », de violences, d'expériences du racisme, ces garçons acquièrent la certitude qu'ils ne seront jamais considérés comme des « Français », la France étant devenue pour eux « le pays le plus raciste d'Europe ». Khaled, en formation de concepteur réalisateur dans le multimédia, déclare, avec exaspération, que durant le plan « vigie-pirate » il se faisait contrôler sept à huit fois par jour dans le métro, jusqu'à ce qu'il décide de se laisser pousser les cheveux pour atténuer son « look de racaille à la tête rasée », et de prendre un journal (qu'il ne lisait pas) pour se donner un air sérieux et échapper enfin aux contrôles d'identité. C'est pourquoi ils finissent par déclarer, dans un mélange de désolation, de défiance et de provocation, ne pas se reconnaître dans l'identité française, préférant se dire « Algérien », « Marocain », « Tunisien », voire « Musulmans », « Arabes » ou « Berbère ». Haffif, dont le grand-père vivait déjà en France et dont le père a fait des études longues, ce qui le distingue des autres garçons, mais dont les difficultés sont pourtant les mêmes, se revendique « Algérien avant tout » :

- Est-ce que tu sais c'qui a décidé tes parents de venir ici ?

- Moi, c'que je trouve dommage... Je mets ta question de côté pour l'instant. C'est que la France, elle a été fabriquée, enfin, reconstruite, par les étrangers, délivrée par les étrangers parce que c'était eux qu'étaient en première ligne pendant la guerre : les Ricains et tout, tous les étrangers ! Et puis ils sont venus chez nous aussi : ils nous ont volé toutes nos richesses, ils nous ont rien laissé, ils nous ont colonisés, ils nous ont exterminés, par rapport à l'Algérie. Parce que je suis de nationalité algérienne et tout ça. J'suis Algérien avant tout, et tu vois, j'ai un p'tit peu cherché à comprendre c'qui s'est passé entre l'Algérie et la France, et j'ai appris. Maintenant, Français, gentils ou méchants, j'en n'ai plus rien à foutre. C'est une grosse merde ! Parce que c'qu'ils ont fait... [ton de dégoût]. C'est c'que j'trouve le plus malheureux. Ils sont venus, ils ont volé des milliards, l'économie de la France, elle s'est faite sur les colonies, sur la main-d'œuvre qu'ils ont ramenée. Faut pas croire ! Mon grand-père a vécu en France, mon père a vécu en France depuis l'âge de seize ans. Moi, j'me sens plus Algérien que Français, malgré que j'ai vécu en

France, que j'ai la culture française. Parce que voilà ! Moi, je dis franchement, la France part en couilles de jour en jour !

Tous les « Français » sont devenus des « méchants », des « grosses merdes » qu'il déteste si bien qu'il ne parvient plus à se dire « Français ». Au terme de trois générations en France, les frontières érigées par le racisme lui interdisent de se dire « Français ». Cette situation extrêmement douloureuse génère une « rage » violente : en effet, à cet instant de l'entretien, en raison du haut niveau sonore de la musique qui me faisait craindre un mauvais enregistrement, je suis allée demander au responsable de la cafétéria où nous nous trouvions de bien vouloir réduire le son ; Haffif en profita pour saisir le dictaphone et dire, en mon absence, sur un ton salace : « Suce-moi la queue, s'il te plaît. Ecoutez-moi bien, les gens, vous allez tous me sucer la queue ! » Il faut voir dans cette déclaration, que je ne découvris qu'à la transcription, le sentiment de haine que ces garçons ont fini par développer envers les Français dits « de souche », à force de discriminations, d'exclusion et de silence sur l'histoire coloniale. C'est cette même haine qui produit les slogans « Nique la France », « Nique la police », « Nique la justice », qui couvrent les murs — la police et la justice étant perçues comme les instruments du « pouvoir des Blancs ». Le sifflement, qui fit scandale en 2003, de l'hymne national français lors de matchs de football s'inscrit dans le même processus. On assiste là au « retour du pendule » dont parlait Memmi et c'est en raison de cette haine qu'ils revendiquent une autre identité que l'identité française. Ainsi, le processus de ségrégation réciproque et le contre-racisme inhérents aux rapports sociaux de « race » induisent-ils un repli identitaire sur la nationalité du père, voire du grand-père, alors que ces garçons ignorent souvent presque tout du pays de leurs parents : il m'est arrivé de leur demander s'ils savaient comment était organisée une « tribu », mais je n'obtins que des regards interrogatifs, voire haineux, semblant considérer que je les avais traités de « primitifs », alors qu'au Maghreb cette question aurait immédiatement déclenché du discours. Cette affirmation identitaire est donc bien un choix par défaut : ils ne souhaitent d'ailleurs pas vivre dans le pays de leurs parents en raison précisément de leur « culture française ». Alors que j'expliquais à Hassan et Abderrahmane (les deux coursiers), que le terme « maghrébin » ne voulait à mon sens pas dire grand chose, ils me répondirent :

H : Les jeunes Maghrébins si vous voulez... Quand il naît, il naît en France, dans une cité. Pour lui-même, il est Français.

A : Maghrébin, c'est un repère pour les Français, en fait, parce que nous...

H : Au fond de lui-même, il est Français. D'accord, il se dit : « J'suis un Rebeu ! », mais au fond de lui-même, il est Français, parce que quand il va dans son pays d'origine, il est considéré exactement comme un Français. Il a pas de pays en vérité. Le seul pays qu'il a c'est le pays qui le transporte. On n'a pas de pays en vérité, on n'a plus de pays.

Le sentiment de ne pas avoir de pays est le résultat du rejet qu'ils subissent de part et d'autre de la Méditerranée, d'où le désir fréquent d'aller vivre à l'étranger, pour « être vraiment un étranger », non plus « un étranger chez soi », dit Haffif. L'identité revendiquée, qu'elle se réfère à l'islam, à l'arabité ou à la nationalité des parents, n'est donc pas fondée sur un ensemble de pratiques correspondant véritablement à ces catégories, puisqu'ils se sentent de « culture française », mais à l'impossibilité dans laquelle ils se trouvent de se dire Français. Ainsi, ce sont des identités forgées en réaction au racisme, non des identités résultant d'un désir préalable de se distinguer, comme Kkhosrokhavar le constate particulièrement à propos de l'identité musulmane (Khoskhokavar, F. ; 1997 : 41). C'est aussi pour cette raison qu'ils confondent les identités sociales, nationales, « raciales » et religieuses : toutes ces identités ayant pour source la réaction au racisme, un « Arabe » devient forcément un « Musulman » ; un « Blanc » forcément un « Chrétien » ; un « Tunisien », un « Algérien » ou un « Marocain » forcément un « Arabe » ; un « Français » forcément un « Bourgeois », c'est-à-dire un « Blanc »⁹³ et lorsqu'il faut bien constater qu'il ne l'est pas, c'est un « alcoolique » à la différence des Musulmans qui, eux, ne boivent pas d'alcool, etc. Ces associations rigides sont le produits de la dualisation de la société française par les rapports sociaux de « race » , qui prolongent la dualisation coloniale.

Ce processus les conduit à adopter un système de représentation de soi et des autres basé sur la « race » sociale à laquelle chacun est assignée. Je n'ai d'ailleurs

⁹³ Séguin et Teillard constatèrent les mêmes associations chez des élèves de sixième d'un collège de Pantin, ce qui montre la profondeur sociologique de ce phénomène (1996 : 127).

jamais aussi souvent entendu le mot « race » qu'en leur compagnie. Il est notamment très utilisé dans les insultes : « Nique ta race ! », « Sale race ! », « Ta mère, sa race ! », ou la menace, « Il va flipper sa race ! » (Il va avoir très peur)⁹⁴. Ils distinguent sans gêne aucune, les « Noirs » ou « Reunois », les « Arabes » ou « Reubeux » et les « Babtous » (« Blancs ») ou « Céfrans » (« Français de souche ») qui ont le privilège en tant que dominants d'être le plus souvent désignés par leur appartenance nationale. Cette pensée évolue même en contre-racisme envers les Français dits « de souche », mais aussi en racisme envers les descendants de migrants d'Afrique subsaharienne : « Les Noirs, c'est les lèche-culs des Blancs parce qu'ils se taisent, ils se révoltent pas ! Ils ont le cœur Blanc ! Ils se taisent parce qu'ils ont peur d'être renvoyés en Afrique ! C'est encore des esclaves ! Les seuls Noirs que j' respecte, c'est les Noirs américains, parce que eux, ils se sont révoltés ! Martin Luther King ! C'est des Musulmans, en plus ! », lance Selim. Cependant, la précarité partagée avec les descendants Français de migrants d'Afrique subsaharienne peut engendrer une solidarité et une communauté de valeurs entre « Reubeu » et « Reunois », et éventuellement avec les « Français » si ces derniers se montrent intransigeants sur la question du racisme, s'ils font preuve de solidarité, en se convertissant à l'islam par exemple.

Le repli identitaire, induit par la ségrégation réciproque, se traduit encore par le repli sur le groupe d'amis. Il génère la valorisation du groupe de pairs, l'« in-group », pour reprendre les termes de Robert et Lascoumes à propos des adolescents des années 1960 (1966/1974), et la dévalorisation de la société dans son ensemble, l'« out-group ». L'« in-group » est strictement monosexué, ce qui ne distingue pas significativement la sociabilité de ces garçons de celle des autres jeunes, puisque la tendance à la non-mixité du réseau amical caractérise la sociabilité juvénile des garçons dans leur ensemble (Lagrange H., Lhomond B. *et al.*, 1997 : 82-116). Mais cette non-mixité prend dans leur cas un caractère rigide et le cloisonnement qui caractérise le groupe différencie les garçons en difficulté des autres. Toute personne extérieure au groupe est effectivement réifiée et soupçonnée de cautionner l'injustice sociale. Parallèlement, les valeurs du groupe sont édifiées en une sorte de « justice

⁹⁴ Le mot « race » a aussi un sens généalogique qui renvoie à la filiation : deux « Reubeux » peuvent se dirent mutuellement : « Sale race ! », ce qui signifie alors : « Tu es quelqu'un d'une mauvaise famille ! » En cela, on voit la marque de l'organisation lignagère perdurer. Mais ce sens est

justicière ». Cette opposition entre le groupe de pairs et la société se révèle dans les représentations de l'espace : le quartier est le support d'identification du groupe et plus il a une réputation de « zone de non-droit », plus ils en éprouvent de la fierté, car cette réputation est le fait du groupe. En outre, l'espace public du quartier est approprié comme un espace privé, afin de dénier le pouvoir de l'Etat sur l'espace dit public : la présence de la police ou des pompiers y est dès lors considérée comme une intrusion qu'on se plaira à considérer comme une offense ; puisque la France ne leur a « rien donné » et les a parqués dans des quartiers, ils ont décrété que ces quartiers étaient à eux ; dès lors il faut en interdire l'entrée aux agents de l'Etat, ce qui vise aussi à protéger le « business » des regards de la police.

Ensuite, la ségrégation réciproque confère aux « teupo » (« potes » en verlan) une importance considérable dans la vie de chacun, dans la mesure où la place de l'individu dans le groupe devient l'unique préoccupation. Dépourvus de métier, de revenu, de logement indépendant, incapables de construire une famille, ces garçons ne bénéficient d'aucune reconnaissance sociale. Le seul lieu d'existence sociale, voire de socialisation, se résume aux amis, considérés comme « des vrais frères », « des mecs sur qui on peut compter », auxquels on est lié par la « rage » commune contre le « système », par la pratique de la délinquance et par des expériences multiples, vécues ensemble depuis le plus jeune âge dans un espace résidentiel commun et stigmatisé. Dès lors, la fidélité en amitié fait l'honneur, la valeur, d'un garçon : les « poucaves » (« balances ») sont fortement décriées ; ce sont, d'après Ahmed, des « mecs qu'ont pas d'honneur ». Chafik, qui a été accusé d'avoir frappé un professeur sans toutefois être condamné faute de preuve, prétend avoir préféré se laisser accuser plutôt que de dénoncer le véritable agresseur, par crainte de perdre sa réputation dans le quartier. Il arrive néanmoins que la perspective d'une peine de prison brise cette solidarité un peu mythique ou que « les embrouilles » créent des dissensions aboutissant à la mise au ban de celui qui a « trahi ses potes ». Aussi, un garçon doit-il, malgré tout, savoir toujours rester méfiant et ne compter que sur lui-même : « Quand j'suis allé en prison, j'ai compris qu'mes vrais potes, c'était mes poings et mes couilles ! », dit Ahmed. Pourtant, le seul le regard qui ait une importance est bien celui des « paincos » (« copains »). Affirmer sa masculinité au

indéniablement doublé d'une dimension raciale dès lors que les deux interlocuteurs sont un « Reubeu » et un « Reunoi » ou un « Reubeu » et un « Céfran ».

sein du groupe constitue un enjeu d'autant plus important que le statut d'homme adulte, responsable et autonome, paraît inaccessible. Rester entre pairs procure aussi une sécurité : face au risque éventuel de se faire agresser, de se faire « serrer par les keufs », le groupe rassure ces garçons qui passent la majorité de leur temps dehors la nuit. Les amis permettent également d'oublier la « galère » et de passer l'ennui. Alors que l'absence d'emploi ôte toute valeur sociale et interdit l'accès au statut d'adulte, le vol, comme la vente de haschich, offrent à chacun l'occasion de démontrer sa valeur dans les moments où l'on raconte ses exploits aux « copains », car ces pratiques nécessitent d'être rusé, de savoir maîtriser sa peur, d'anticiper les risques, d'évaluer les peines encourues — autant de qualités qui procurent une certaine fierté et concourent à l'affirmation de sa masculinité. Abderrahmane, qui est devenu coursier, rend compte du processus de construction de la masculinité dans la délinquance et au regard du groupe, ce dont il se sent maintenant fort éloigné, même si, plus jeune, il a lui aussi commis des vols :

Le mec, il dit : « Ouais, j'ai été en garde-à-vue, j'ai fait d'la prison. » Il frime, quoi ! C'est comme avant dans les années 70 : t'as fait l'amour, tu deviens quelqu'un, ou tu fumes ta première cigarette, tu commences à devenir un homme. Ben, le raisonnement, maintenant, c'est : « La loi du méchant est toujours la meilleure. » C'est la loi du voyou. Alors, après, la prison, c'est : « J'suis un homme maintenant, j'suis respecté, j'suis un bonhomme ! » Ou il va t'dire : « J'travaille pas moi ! J'ai pas besoin d'travailler, j'suis un homme ! » C'est un rigolo, en fait. Mais c'est de l'estime qu'il veut se donner à soi-même, alors qu'il est rien du tout !

La peine de prison se transforme aux yeux des amis en mode de passage à l'âge adulte et en moyen d'affirmer sa masculinité, quant tout le reste est hors de portée. Dans la logique de l'économie illégale et du rejet des institutions, la peine de prison n'est plus une honte, mais une preuve de la valeur de l'individu et même de la confiance qu'on peut lui accorder.

Cette spirale ségrégationniste induite par les rapports sociaux de classe et de « race » est difficile à enrayer et constitue un obstacle important à la recherche d'un emploi. Il est même difficile de ne pas s'y laisser prendre, comme l'explique

Hassan : « Il ne faut pas galérer trop longtemps, sinon, on te fait des propositions et tu finis par dealer. Après, c'est les embrouilles et tu peux plus t'en sortir, t'es fini ! » La croyance religieuse peut s'avérer un puissant élément de résistance à l'engrenage de la délinquance, en déplaçant la peur de la prison vers la peur du jugement divin et de la sanction que sera l'enfer ; ce déplacement permet de s'inscrire non plus dans un rapport de peur avec la société française, mais dans une relation avec Dieu et de se revendiquer d'une identité musulmane, ce qui évite la « trahison » identitaire que serait la reconnaissance de la justice française et des sanctions qu'elle inflige. Marwane se distingue ainsi des autres en ce qu'il juge en permanence les activités délictueuses de ses amis, non au regard de la loi, mais au regard de Dieu : il condamne par exemple leur cupidité, en disant que Dieu n'aime pas ceux qui ne pensent qu'à l'argent, et leur consommation d'alcool ou de haschich. Mais il représente une exception, qui montre toutefois comment le recours à l'islam permet d'adopter des valeurs vis-à-vis de la délinquance relativement identiques à celles de l'Etat, sans reconnaître les instances répressives de cet Etat⁹⁵.

Quelles sont donc les conditions qui permettent de sortir de cette spirale ? Les garçons qui se sont éloignés de ce mode de vie ont suivi des parcours divers, qui chacun fournissent un éclairage sur ce processus. Malgré la vantardise, la peur de la prison reste en fait très active : Khaled, Faouzi, Ahmed, Hassan ont soit un frère en prison, soit l'expérience personnelle de la détention. La perte de la liberté fait alors prendre conscience qu'ils se sont engagés dans une voie sans issue qui tout d'un coup devient effrayante et peut les faire réagir, mais certains comme Ahmed ont connu plusieurs incarcérations avant de se décider d'inverser la spirale. La peur de la mort agit également, car Ahmed, qui est encore très imprégné de l'esprit de la délinquance et de la ségrégation réciproque, malgré son stage à l'Association des Tunisiens de France, dit s'être rendu compte en prison que non seulement il avait failli tuer un homme (un soldat qui l'avait traité de « sale Arabe » et qu'il a frappé à coups de poings et de pieds au visage) — ce pourquoi il a été condamné — mais que ce mode de vie mettait aussi sa vie en danger. Ensuite, l'humiliation infligée aux parents et la culpabilité que cela engendre, lorsque les relations sont faites

⁹⁵ Poussée à son terme, on voit que cette logique peut aller jusqu'à prôner l'instauration des lois divines au détriment des lois civiles, mais Marwane ne se positionnait que dans une condamnation morale du vol, du deal de cannabis, etc., aucunement dans le désir de voir un Etat musulman se créer en France.

d'affection, peuvent déclencher une réaction face à la peur de perdre leur amour. Tous ceux qui ont décidé de sortir de la spirale ont pris conscience qu'ils devaient changer de fréquentations, car la force du groupe pousse à commettre des délits. En outre, parce que le travail s'obtient aussi par relations, il importe d'opérer une rupture avec les amis délinquants au profit d'amis salariés, et avec les valeurs qu'ils véhiculent. En somme, il faut se mettre plus ou moins dans la posture du traître, ce qui est un passage extrêmement difficile. Pour y parvenir, Faouzi a choisi de s'exiler en Angleterre pendant deux ans avant de reprendre une formation de concepteur réalisateur dans le multimédia en France. De manière plus radicale, il arrive que les parents préparent un mariage arrangé avec une jeune femme résidant au Maghreb dans l'objectif de mettre un terme aux « bêtises » de leur fils : Chafik et Saïd se trouvent dans cette configuration qu'ils ont acceptée, espérant eux aussi que cela les forcera à « rentrer dans le droit chemin ». De son côté, Khaled ne parvenait pas à prendre ses distances, jusqu'à ce que son père décide de l'envoyer chez sa sœur au Portugal pendant deux ans, ce qu'il accepta avec enthousiasme. Faouzi déclare que ce changement lui est encore difficile : il dit fréquenter plus souvent des « Français », mais reconnaît ne pas toujours se sentir à l'aise, ne pouvant « oublier le racisme » ; il faut préciser que son père fut résistant pendant la guerre de libération nationale de l'Algérie contre la France, période dont il a gardé des traumatismes telle la peur panique des policiers, ce qui ne fut certainement pas sans conséquence sur son fils. Hassan et Abderrahmane sont devenus coursiers en suivant l'exemple d'un ami Marocain qui les a guidés dans leur projet. De son côté, Khaled a fait la rencontre d'une jeune femme dont il est tombé amoureux ; celle-ci ne s'étant pas arrêtée à son parcours de délinquant et ayant accepté de prendre un appartement avec lui, il décida de cesser de fréquenter ses amis « de galère » pour « passer du temps avec elle » : il dit avoir « tout arrêté » par « respect » pour elle. Enfin, il faut ajouter que l'adoption d'une identité musulmane positive, ostensible, permettant de sortir de la honte de soi, avec port de la barbe, pratique de la prière et la tendance, agaçante pour les anciens compagnons de délinquance, à vouloir les ramener vers la foi eux aussi, est une voie adoptée par certains, comme j'ai pu le constater d'un garçon non interrogé mais que je voyais souvent qui avait gardé son style vestimentaire habituel avec jogging, casquette, baskets, mais arborait une barbe musulmane lui donnant une allure

étonnante. Khoskhavar rend compte de cette forme de sortie de la ségrégation réciproque et de la délinquance par l'islam en en précisant les mécanismes :

Ce faisant, se substitue à l'identité indigne du chômeur celle, plus digne, du Musulman que le chômage ne réduit pas à l'insignifiance existentielle : socialement improductif, il est religieusement nécessaire, se mettant au service Dieu et donnant un sens à sa vie qui dépasse celle des hommes. [...] Par cette forme particulière d'islam, ils bricolent une identité qui leur permet d'aller au-delà de la haine contre la société, s'assignant pour vocation d'adorer Allah plutôt que de détester des hommes. Ceux-ci deviennent au pire, des non-Musulmans, cantonnés dans leur différence, leur existence n'inspirant plus d'animosité, mais le simple constat d'une altérité. Ils sont dorénavant des personnes dissemblables, pas des être antagoniques qui se définiraient dans un face à face hostile. [...] pour les jeunes qui se sentent non intégrables (il n'y a ni travail ni sympathie pour eux), c'est la seule solution pour conquérir une identité sans avoir à combattre les autres qui leur ont dénié, pendant longtemps, l'accès à l'identité légitime. (Khosrokhavar, F. ; 1997 : 54-55)

L'adoption de cette identité musulmane induit une rupture avec le groupe de pairs car la pratique de la prière oblige à se lever avant le jour, ce qui modifie le rapport au temps, permettant même de se caler à nouveau sur le rythme des salariés et la reprise d'une recherche d'emploi. Mais lorsque cette identité induit le port de la barbe, ces garçons se heurtent à nouveau au regard inquiet et hostile de la société française, au moment même où ils cessent de se montrer violent et désireux de retrouver un travail.

L'expérience de la galère et la ségrégation réciproque constituent donc un univers qu'ils souhaitent quitter : les mêmes individus peuvent clamer ne pas vouloir travailler et dévoiler ensuite que leur rêve serait d'avoir un travail, une maison et une voiture, car leur mode de vie est un mode de vie par défaut, d'où les multiples aspects contradictoires de leurs discours.

1. 3. La sexualité, les relations avec l'autre sexe et l'affirmation virile

L'exclusion et la ségrégation réciproque génèrent un mode vie et un système de représentations forgés sur le rejet de toute forme de sujétion, qui valorise la marginalité, à défaut de pouvoir se conformer aux normes qui associent la masculinité et le statut d'adulte au travail rémunéré. Quelles sont donc leurs implications au niveau de la sexualité et des relations avec les filles ?

1.3.1. Le mariage inaccessible

Pour ces garçons, comme pour beaucoup d'autres, le mariage et la paternité représentent un idéal à atteindre : « Ca s'rait bien si j'avais des sego ! (gosses) » (Zitouni) ; « Tu t'rends compte ! Avoir un p'tit ! C'est quelque chose, hein ! » Pour eux s'ajoute la volonté de s'inscrire dans la lignée de leurs parents : « Moi, j'veux suivre le chemin d'mes parents. J'veux avoir une famille avec des gosses ! » (Saïd) ; « Nous, on veut des mouflets ! Ben ouais ! Faut garder le nom aussi ! » (Kamel). On retrouve là la marque laissée par la structure lignagère, alors même que ces garçons en ignorent l'existence. Le désir d'une famille nombreuse sert d'ailleurs de critère de distinction vis-à-vis des « Français » accusés d'être « égoïstes » puisqu'ils recherchent l'enfant unique. Le célibat est ainsi considéré comme un échec : « Il a rien fait d'sa vie ! » me dit Haffif à propos d'un de ses oncles venus en France et demeuré seul. L'une des filles interrogées m'affirma que l'on doit se méfier des vieux célibataires car ils peuvent porter « le mauvais œil » : la jalousie qu'ils éprouvent à l'égard de ceux qui ont « réussi leur vie » porte malheur. Le mariage a enfin suffisamment d'importance pour que le concubinage paraisse relativement absurde.

Mais, plus ils s'enlisent dans la précarité et le processus de ségrégation réciproque, plus cette perspective s'éloigne, accentuant la mésestime de soi : « Nous, l'mariage, on en est loin, hein ! » (Norredine). Ces garçons se trouvent effectivement déclassés sur le marché matrimonial, car leur inactivité professionnelle et plus encore leurs activités illégales, surtout lorsqu'elles ont été sanctionnées par la loi, leur confère une réputation de mauvais garçons. Dans les faits, ils ne peuvent donc se montrer très exigeants quant aux choix de leur future conjointe. Certains d'entre eux

resteront d'ailleurs très certainement célibataires toute leur vie. Anticipant cette possibilité, certains parents ont alors recours aux tractations traditionnelles avec d'autres familles pour tenter de trouver une épouse à leurs fils, ce à quoi ces derniers ne s'opposent pas lorsqu'ils prennent conscience, les années passants, qu'ils ne parviennent pas à établir une relation durable avec une fille. Il s'agit là d'une acceptation par défaut, car dans l'idéal tous envisageaient de rencontrer leur épouse par eux-mêmes.

Mais pour l'instant le mariage est encore loin de leurs préoccupations, si bien que leurs discours traduisent uniquement leurs espoirs. La majorité déclarent, comme Mohammed, attacher beaucoup d'importance à la virginité de leur future épouse :

Ça s'est fait rare déjà, une meuf vierge à 100 %⁹⁶ ! Moi, la meuf de ma vie, j'sais pas quand est-ce que j'vais la connaître, mais j'espère qu'elle s'ra vierge. C'est mieux ! Même une meuf qu'est pas vierge, faudra qu'j'vois ses ex. Soit tu t'maries jeune avec une meuf jeune, t'es sûr d'elle, c'est la confiance en toi, que ça soit réciproque. Mais y'en n'a plus trop hein ! Ça s'est bien rare ! [Ton de désolation]. Ça commence tôt tout ça, hein ! Chez nous les Reubeus, c'est la richesse de leur femmes, la virginité, c'est sa seule richesse, donc ils essayent de préserver cette richesse, quoi ! D'jà, soit tu te respectes et tu veux vraiment donner un beau cadeau à ton homme en lui donnant cette richesse, tu vois : ta virginité à ton mari, c'est-à-dire que tu vas tout lui accorder, après c'est ton prince charmant. (Mohammed)

La virginité est considérée comme l'unique richesse d'une femme, mais aussi comme la richesse de son mari. Plus encore, elle est le signe d'une obéissance totale envers ce dernier. Voilà qui montre combien l'exigence de virginité s'inscrit dans le cadre plus large de la hiérarchisation des sexes et du contrôle des femmes. Malgré cela, une sorte de pragmatisme, mêlé de misogynie, fait dire à ces garçons qu'il est quasiment impossible d'épouser une fille vierge. Il est vrai qu'à l'âge de 18 ans, ce sont 45,8 % des descendantes de migrants du Maghreb qui ont expérimenté de coït et 54,8 % qui ont eu rapports génitaux (caresses du sexe) (Bajos, N. et Spira, A. ;

⁹⁶ Les « meufs » qui ne sont pas « vierges à 100 % » sont celles qui refusent la pénétration vaginale mais acceptent la sodomie.

1997 : 41), ce qui est à leurs yeux particulièrement désolant et symbolise la décadence des mœurs en France. Ils envisagent alors diverses stratégies pour maintenir un contrôle sur la sexualité de leur future épouse, comme exiger de rencontrer tous ses anciens partenaires, ce qui s'inscrit dans une logique où ils accordent plus de confiance à un homme, quel qu'il soit, qu'à une femme. D'autres, comme Kemal, préfèrent ne rien savoir du passé de leur compagne pour échapper au déshonneur qui pourrait les obliger à la quitter après l'avoir épousée. De son côté, Ahmed, très ancré dans la conception de l'honneur véhiculée par le modèle mafieux, n'accorde pas une importance première à la virginité, même s'il préférerait que tel soit le cas ; en revanche, la loyauté dont a fait preuve son actuelle petite amie en restant avec lui pendant son incarcération, tandis que ses « potes » le « lâchaient », fait qu'il la perçoit comme une éventuelle future épouse. Sa fidélité, au sens large, a acquis à ses yeux plus de valeur que sa virginité, ce qui montre que la logique de l'honneur induite par l'économie illégale a pour Ahmed plus de sens que la logique de l'honneur telle que le conçoivent ses parents qui n'apprécient guère son amie, justement parce qu'elle ne respecte pas le principe de virginité : lorsqu'elle téléphone chez lui, il arrive que son père prenne le combiné et la traite de « pute » ou d'autres quolibets de cet acabit. Les filles qui font fi des pratiques délictueuses passées ou présentes de ces garçons en difficulté suscitent donc le respect, surtout lorsqu'elles ont un travail et pourraient trouver un autre partenaire ; la virginité n'est alors plus qu'un élément secondaire à leurs yeux. Seul Faouzi n'accorde aucune importance à la virginité, ce qu'il explique par son « origine berbère », mais cette explication n'est pas recevable car la virginité a tout autant d'importance chez les berbérophones que chez les arabophones ; sa culture française est sans aucun doute plus centrale dans ce positionnement, mais le recours à son « origine berbère » lui permet de ne pas se revendiquer « Français », d'autant qu'il ne parvient pas à « oublier le racisme », tout en se distinguant des « Arabes » jugés tatillons sur la virginité et stigmatisés pour cette raison.

Tous considèrent enfin qu'être « amoureux » et « heureux avec elle » est la condition première pour envisager un mariage. Pourtant, lorsqu'ils se situent dans la perspective du retournement du stigmaté et de la ségrégation réciproque, les mêmes personnes peuvent en venir à affirmer que « l'amour est un truc inventé par les Occidentaux pour passer le temps », que « chez les Arabes on se marie sans se

connaître » et que cette formule est « la meilleure » puisque les mariages dureraient plus longtemps que chez les « Occidentaux »⁹⁷. La force de persuasion avec laquelle ils affirment cela est tout à fait troublante et il faut souligner qu'ils ne peuvent indéfiniment balancer d'un point de vue à un autre, sans éprouver de contradictions destructrices ; c'est pourquoi certains finissent par adhérer véritablement au raisonnement découlant du retournement du stigmat⁹⁸ : alors que le discours raciste fait de tout mariage chez les Musulmans un mariage forcé, ce qui sert à les définir comme des « barbares », ces garçons en viennent à revendiquer l'absence de sentiment amoureux et à en faire le signe de la supériorité de leur « culture », pour se reconstruire une identité positive.

La relation de couple dans le mariage est associée à une relation de « respect », ce qui se traduit par le respect de la virginité de la future épouse durant la période des fiançailles, comme en témoigne Chafik qui déclare être « grave amoureux » de sa fiancée :

Ouais, mais, j'le f'rai pas moi. Parce que y'a Dieu, tu vois ! J'ai une promise. Cette meuf-là, j'la connais bien, ça fait longtemps. J'peux pas m'permettre de... Mais quand j'vais la voir, parce que des fois, ça m'arrive d'aller la voir, j'vais chez elle, vu que j'ai d'la famille, là-bas [au Portugal], beaucoup d'famille et tout. Pendant un mois, j'baise pas, rien ! Parce que c'est moi qui veux, c'est moi qui veux [que ce soit comme ça] ! J'vois si la meuf elle veut baiser, parce que des fois, j'vois : elle veut un peu, tu vois ! Elle veut, quand j'vais l'embrasser ou la lécher, des fois elle chauffe, tu vois ! Moi, j'veux m'marier, tu vois ! J'm'arrête parce que je sais qu'j'vais faire des conneries, j'm'arrête, direct ! J'me calme parce que ça monte direct... je sais, parce quand j'lui mets... J'dis pas qu'j'lui mets pas des mains, des doigts, tu vois. D'abord, j'mets pas d'doigt, tu vois, juste, j'touche comme ça. J'fais : « C'est bon, stop, on arrête là parce que sinon, on va faire des conneries. »

⁹⁷ Il faut rappeler que la facilité de la procédure de répudiation au Maghreb fait du mariage un lien très fragile et que le taux de couples séparés est nettement supérieur à ce qu'on connaît en France.

⁹⁸ En effet, l'amour est loin d'être absent de l'aire musulmane et de l'idéologie de l'islam. Cf. Malek Chebel, *Encyclopédie de l'amour en Islam* (1995).

La plupart disent qu'ils s'abstiendraient de demander une fellation à leur future épouse ou de la sodomiser, les autres affirment qu'ils ne le demanderont pas tout de suite et n'insisteront pas en cas de refus. En revanche, il en est quelques uns qui partagent une conception tellement hiérarchisée des relations entre les conjoints qu'ils considèrent qu'une femme doit répondre sans exception à tous les désirs sexuels de son mari : tel est le cas d'Adnane qui affirme qu'il se montrerait « agressif » si son épouse refusait la fellation. Mais globalement, le mariage est pour eux une relation de couple « à part », chargée d'une valeur symbolique, sans comparaison avec les relations qu'ils connaissent actuellement : il est le symbole de la réussite sociale. En cela, ils partagent les valeurs d'honneur de leurs parents.

1.3.2. Les représentations des rôles de sexe⁹⁹

Au Maghreb comme en France, les rôles de sexe sont construits sur le fondement de la hiérarchisation des sexes. Il a été montré que cette hiérarchisation reposait sur la division socio-sexuée du travail et sur l'accès différencié des hommes et des femmes aux ressources économiques, ainsi que sur le contrôle de la sexualité des femmes. Or la situation de ces garçons quant à l'emploi les met dans l'incapacité d'incarner le modèle de l'homme pourvoyeur de ressources et donc de l'homme ayant un statut dominant, ce qui les fragilise dans leur identité de genre. Cette fragilité s'est traduite au cours des entretiens par des lapsus qui consistent à désigner des personnes de sexe féminin par le pronom « il » au lieu du prénom « elle » : ces jeunes filles et ces femmes ont pour caractéristiques communes de transgresser les rôles de sexes. Que le même type de lapsus survienne chez plusieurs de ces garçons donne une idée de la profondeur sociologique des réactions psychologiques engendrée par la précarité. Je tiens ici à souligner que ces inversions ne sont pas le produit d'une mauvaise maîtrise du langage. Dans certains entretiens, les interlocuteurs parlant rapidement et de façon un peu argotique utilisaient constamment le « i » et non le « il », y compris pour désigner des sujets féminins. Il n'a bien sûr pas été tenu compte de cette forme approximative de prononciation dont

⁹⁹ En 1999, cette partie a fait l'objet, sous une forme sensiblement différente, d'une publication intitulée « Le mélange des genre, une question d'honneur. Etude des rapports sociaux de sexe chez de jeunes Maghrébins de France » (Hamel, Ch. ; 1999).

la récurrence sur tout un entretien ne permet pas de tenir l'analyse que je développe ici. Les inversions dont il est question présentement ne concernent que des individus qui distinguaient bien le « il » et le « elle » dans le reste de l'entretien, voire le « i » et le « è » lorsque leurs paroles se faisaient plus rapide. Les passages où j'avais un doute entre le « i » et le « è » n'ont pas été retenus.

S'ils masculinisent certaines femmes, c'est que le mode de vie de ces dernières met au jour leur incapacité à se conformer aux rôles de sexes associés à la masculinité et à incarner le principe de la hiérarchisation des sexes.

Ainsi, Chafik, qui est sans emploi, a inversé les pronoms à propos du travail de ses sœurs :

*J'ai quatre sœurs qui sont mariées. Bon, elles ont des gosses, un appartement, **ils travaillent**, quoi.*

Puis, au sujet de celles qui ont cessé leur activité professionnelle, il a ajouté :

*Elles s'occupent de leurs enfants quoi, c'est des bébés, elles vont pas les laisser. Parce qu'avant qu'**ils** s'marient, **ils travaillaient tous**, quoi ! Des ménages, des boulots de chiens, quoi ! Mais des trucs qui rapportent un peu d'fric pour être bien dans la vie plus tard, quoi.*

Chafik reconnaît tout à fait la nécessité pour ses sœurs de travailler, mais leur travail met en relief son inactivité professionnelle alors qu'il devrait être dans la position du pourvoyeur de ressources. Cette situation constitue une inversion des rôles de sexe, d'où l'inversion pronominale. Le problème n'est pas tant que ses sœurs travaillent : il ne s'agit pas pour lui de le leur interdire. Mais leur travail met au jour son incapacité à se conformer au modèle de la masculinité. Cette inversion ébranle la hiérarchisation des sexes, car elle donne du pouvoir à ses sœurs dans leur famille, alors qu'il ne peut arguer de son rôle financier pour revendiquer un droit à la parole ou pour être écouté. Leur travail, uni à son inactivité, modifie le rapport de dépendance économique des femmes envers les hommes dans la famille, si bien que ses sœurs se masculinisent. Cette inversion pronominale rappelle qu'une femme n'est pas censée vivre seule, ni subvenir seule à ses besoins. Son autonomie économique

pose problème. C'est pour cette raison que Kemal, 26 ans, arrivé en France à l'âge de 14 ans, sans qualification, qui n'a jamais été fortement inscrit dans des logiques délictueuses et attend aujourd'hui la licence pour devenir taxi, a mis fin à sa relation de couple avec la mère de ses deux enfants, une jeune femme « Française » rencontrée dans une manifestation anti-raciste, avec qui il a vécu en concubinage pendant quatre ans : alors qu'il était sans emploi, celle-ci travaillait et pourvoyait à leurs besoins communs ; comme il ne supportait plus cette situation, il a décidé de la quitter et d'épouser une jeune femme du village de ses parents (situé entre Rachidia et Ouarzazate au Maroc, zone où l'organisation tribale subsiste) précisément parce qu'il voulait une épouse qui ne chercherait pas à avoir un travail salarié en France :

- C'était un couple tout ce qu'il y a de plus ordinaire. C'est celui qui a le temps qui va faire les courses. La fin de sa première grossesse et toute la première année de la petite, j'ai pas travaillé, j'ai pas cherché à travailler parce que j'ai gardé la petite. Donc les courses, la petite, c'était moi. Et elle, c'était faire à manger et la vaisselle, parce que ça, j'aime pas du tout. Justement, le problème de la séparation... [Rire gêné]. Au début, on fait des concessions et après, on n'en fait plus ! C'est-à-dire que pour moi, dans mon subconscient, la femme... C'est malgré moi, tu vois... N'importe quel type maghrébin qui a vu comment ça se passe là-bas, qui est né là-bas et qui a grandi un petit peu là-bas, juste un petit peu... Le rôle de la femme, c'est la maison, de tenir la maison, le rôle du papa c'est d'aller chercher à manger. Ca, ça reste dans le subconscient, donc MALGRE la personne ! Donc malgré lui, même s'il fait des concessions, même s'il fait tous les efforts du monde, arrivé à un moment donné, ça, ça revient. La femme, elle doit faire à manger, elle doit faire la vaisselle et le papa il va chercher à manger. Et quand ça, ça revient... Et comme c'était une Française, ça lui plaisait pas et ça fait partie de ce qui a déclenché un peu la guerre de la fin. [...] Pour une Française, que ton mari te dise : « Non ! tu restes à la maison ! », pour toi, c'est pas quelque chose de logique, c'est pas quelque chose de normal dans ta tête. Même si au départ tu... par exemple, là, tu rencontres un Maghrébin ou un Africain et c'est le coup de foudre, ça marche super bien ! Et il te dit de rester à la maison. Au départ, tu vas y rester parce que, au départ, c'est bien, c'est le grand amour, on

découvre plein de choses. Mais arrivé à un moment donné, lui, il va continuer à sortir avec ses copains, et toi tu vas aller en boîte, lui, il acceptera pas ! Donc pour toi, avoir envie de sortir, malgré toi, tu vas avoir envie d'y aller ! Parce que depuis toute petite, les copines sortent, tu y vas. T'as envie d'aller en boîte, tu y vas. Et d'un coup, on t'en empêche, pour toi, c'est pas normal ! Donc voilà ! Le problème en sens inverse, en fait, c'est ça. C'est-à-dire que moi, je veux pas que ma femme aille en boîte alors que je veux pas qu'elle y aille. [Il ne veut pas qu'elle lui désobéisse.] Donc je suis obligé de prendre quelqu'un qui raisonne comme moi et non quelqu'un de différent. Donc voilà, j'ai pas envie de reprendre quelqu'un soit qui a grandi ici, soit qui est né ici, qui est européen en tout cas. Donc vraiment prendre quelqu'un de chez moi, qui me comprend, qui pense comme moi, qui est sur la même longueur d'onde. En fait, j'veux pas vivre avec une Européenne. Et j'trouve rien d'bien dans le modèle de couple à l'europpéenne.

D'autres femmes se montrent plus dérangeantes encore, si ce n'est plus dangereuses, car non contentes de leur autonomie financière, elles vivent leur sexualité indépendamment des contraintes du mariage. Les femmes riches et célibataires sont par voie de conséquence l'archétype de la femme masculine. Parmi les femmes qui gagnent de l'argent se trouvent les prostituées, qui restent considérées comme féminines mais sont assimilées aux délinquants¹⁰⁰, et les femmes ayant une profession très lucrative, pouvant payer de jeunes gens pour se faire accompagner et bénéficier de leurs services sexuels. Mais si pour eux la prostituée reste soumise aux hommes, la femme aisée qui paie les services sexuels des jeunes gens est une femme de pouvoir. Ainsi, lorsque Hedi discutait des prostituées, il employa le pronom « elles », mais quand il fit état de ces femmes aisées, célibataires et libertines, il utilisa le pronom « ils ». Sans travail, sans qualification, presque constamment en fugue durant son adolescence, ayant été incarcéré à plusieurs reprises pour vol de voitures, Hedi a accepté de proposer ses services à ces femmes :

C'est des meufs, ils t'payent pour sortir avec eux. [...] Tu geman [manges]

¹⁰⁰ Chafik qui dit ne voler que les « riches » précise qu'il vole aussi les « putes » car elles seraient aussi « crapuleuses » que les délinquants, c'est-à-dire capables de se défendre comme les délinquants et mues par le même esprit d'appât du gain.

avec elles, tu sedan [dances] avec elles, ils t'payent ta soirée. Et ils t'payent un p'tit bonus si tu couches avec elles. Les deux trois fois où ça m'est arrivé, c'était des trucs de ouf. C'est des infomanes [nymphomanes], quoi ! En fait, tu fais l'garde du corps, quoi ! Tu joues l'garde du corps pour la soirée. Tu la sors et tout. Ils t'payent 2 500, 3 000 [francs] dans la soirée, quand tu la sors bien, tu vois. C'est déjà : « Où tu vas aller ? », tu vois ! C'est toi qui décides où tu vas aller, c'est pas la meuf qui dit : « Ouais, tiens, on va là. » Et quand t'arrives, c'est elle qui paye tout. C'est des boites, des clubs, des trucs de fous ! Tout seul, tu rentres pas. Avec elle, tu passes les doigts dans l'nez, tu r'gardes les videurs, comme ça [en les narguant].

Bien qu'il s'agisse là d'une relation prostitutionnelle, celle-ci n'est pas pensée comme telle : Hedi y voyait bien plutôt la marque de sa ruse : il était capable de sortir et de coucher avec des femmes très riches, de leur soutirer de l'argent et d'aller dans des endroits huppés, habituellement inaccessibles. Telle était l'image qu'il cherchait à donner. Mais dans le même temps, il ne souhaitait pas que ses amis en soient informés, car cette inversion des rôles de sexe mettait tout de même à mal sa masculinité. Les autres garçons auraient à coup sûr réagi de façon virulente : j'assistai un jour à une scène stupéfiante où Saïd insultait une fille au téléphone de manière très violente parce qu'elle l'avait invité aux sports d'hivers en l'assurant qu'elle réglerait tous les frais : « Elle m'prend pour qui c'te pute ! Elle croit qu'c'est elle qui va tout payer et tout ! Ça va pas ! J'me fais pas entretenir, moi ! » D'ailleurs, ces garçons considèrent que « l'homme donne [de l'argent] et la femme reçoit » (Ahmed), autrement dit l'homme achète les services sexuels de la femme dans le couple, comme dans la prostitution. Le lapsus d'Hedi désignant les femmes riches et libertines montre, au delà des questions financières, que l'attrance féminine pour les plaisirs sexuels, la recherche de ces plaisirs dans une sexualité active et variée et l'achat de services sexuels plus encore ne sont pas censés exister au féminin. La sexualité féminine suscite finalement une certaine peur chez ces garçons : la peur de perdre leur statut. Aussi, les femmes et les filles qui ont une sexualité libre sont-elles taxées de nymphomanies, ce qui renvoie leur sexualité à une pathologie, quand par ailleurs les désirs sexuels masculins ne sont jamais associés à une quelconque anormalité mais au contraire à la virilité et à la puissance sexuelle. De là découle la

valorisation de la virginité qui, à l'inverse, les rassure, dans la mesure où elle préserve leur autorité et leur contrôle sur l'autre sexe. Ahmed déclare ainsi à propos de femmes adultères, qui échappent donc au contrôle de leur mari :

Pour moi, c'est pas des vraies femmes. Elles font pitié. Elles se font tirer par là, par là... Des mères de famille, des fois ! Mais, moi, je sais, amdullah [grâce à Dieu], ma mère, elle est propre.

Ahmed considère aussi qu'il y a deux possibilités dans la vie pour les femmes : « être une femme », c'est-à-dire respecter le principe de virginité, ou « être une pute », comme si les prostituées n'étaient plus tout à fait des femmes. Si le sérieux sexuel de sa mère le rassure dans son identité de genre, à l'inverse, les femmes adultères et les prostituées l'inquiètent. De son côté, Faouzi se plaint du caractère trop « masculin » des « Maghrébines de cité » et refuse donc d'envisager de faire sa vie avec l'une d'elles :

I'sont pas féminins, i'sont plus féminins, les meufs. Maintenant, i'sont plus féminins, on dirait des garçons. Une femme ça doit quand même être féminin ! Sinon c'est pas ... Après t'es avec un mec ! Je sais pas ! I'sont habillées, coiffées bien, mais quand i'parlent, i'sont pas féminins ! I'sont vulgaires ... I's'prennent pour des mecs !

Même si elles ont des allures féminines du point de vue de l'habillement et de la coiffure, ces filles sont masculines parce qu'elles parlent comme les garçons, c'est-à-dire qu'elles leur tiennent tête.

En somme, ces garçons sont dans une situation économique qui les empêche d'incarner le modèle de l'homme dominant, ce dont ils font porter la responsabilité aux femmes ou aux filles qui par leur mode de vie accentuent le malaise qu'ils ressentent. Ces lapsus ne sont pas sans rappeler l'expression « Aïcha ragel » (« Aïcha l'homme ») dont j'ai indiqué plus haut qu'elle était employée au Maghreb pour désigner dans un sens péjoratif les femmes qui transgressent elles aussi les frontières de genre.

1.3.3. La sexualité prémaritale et la masculinité

La plupart de ces garçons affirment avoir connu leur première expérience sexuelle très précocement, comme Chafik qui prétend avoir été âgé de dix ans. Bien sûr, une telle précocité suscite l'incrédulité, mais elle ne signifie pas pour autant que ces garçons mentent effrontément : ils considèrent comme un rapport sexuel des expériences que d'autres ne comptabiliseraient pas comme tel, car ils ne veulent rien omettre de leur passé sexuel, afin de gagner en prestige au regard des amis. Au-delà de cet esprit, il faut rappeler qu'ils cumulent tous les facteurs de précocité sexuelle :

Chez les jeunes qui fument et écoutent des musiques contestataires [dont le rap], pratiques symbolisant l'autonomie par rapport aux parents et aux interdits, les pratiques sexuelles sont plus importantes et plus précoces. Le fait de voir un jeune qui a fumé et surtout qui a fumé des joints est un indice plus prédictif de la pratique sexuelle génitale que la filière scolaire, le niveau social des parents ou la confession. (Lagrange, H. et Lhomond, Br. ; 1997 : 57)

Or, en plus d'être tous des consommateurs de haschich, depuis l'âge de douze ans pour certains, ces garçons sont issus de filières scolaires techniques courtes et être sorti précocement du système scolaire est certainement un indicateur supplémentaire de précocité sexuelle. Il faut dire que si pour eux, comme pour les autres jeunes, l'entrée dans la sexualité est un élément important du passage à l'âge adulte, l'absence d'un avenir professionnel prometteur hypothèque leur « chance » de se marier, si bien que la sexualité et le rapport à l'autre sexe prennent une place plus importante dans ce passage. Les plus précarisés estiment avec amertume que les filles ne pensent qu'au « gen-ar » (l'argent) et en tiennent pour preuve qu'il faut les « sortir » au cinéma, au restaurant, en discothèque pour les séduire, ce qui leur vaut d'être haineusement traitées de « putes » par certains, tandis que ceux qui sont sortis honorablement de la précarité, comme Hassan et Abderrahmane, se réjouissent maintenant de pouvoir sortir dignement avec les filles : « Ben maintenant, le week-end, on fait la fête. On peut inviter les copines à aller boire un verre, par exemple. On n'est plus obligés de dire : “Ben non, on peut pas parce que...” », d'inventer des trucs,

quoi. » Finalement, la vente de haschisch et les vols sont aussi commis dans le but d'obtenir l'argent apparenté au pouvoir de séduction afin de sortir de la position humiliante qui consiste à être invité par une fille. Mais au bout du compte, les garçons des filières scolaires courtes ont plus de partenaires que ceux des filières scolaires longues et se déclarent plus satisfaits que les autres de leur sexualité (Bozon, M. ; 1993 : 1346).

J'ai déjà indiqué combien ils se montraient attachés à la virginité de leur future épouse : dans l'attente du mariage, ce critère leur sert de repère pour évaluer et classer leurs partenaires sexuelles. Ils distinguent les filles « qui se respectent » et qui se préservent pour leur mari, qui *a priori* sont des descendantes de migrants du Maghreb — les filles voilées sont considérées comme des « saintes » — des « tasepé » (pétasses) ou « lopsa » (salopes) « qui vont à droite à gauche ». Le contre-racisme envers les « Français », généré par les rapports sociaux de « race », les conduit à considérer que toutes les « Françaises » sont des « putes », puisqu'elles ne respectent pas le principe de virginité. Ce contre-racisme peut aussi les conduire à rejeter dans leurs discours toute idée de relations amoureuses et sexuelles avec elles. Kamel m'affirma ainsi : « Une Française, j'l'emballe [embrasser] pas, moi, parce qu'elle mange du porc ! », puis il me demanda : « Tu manges du porc ? », à ma réponse affirmative il lança avec un regard haineux : « T'es une Française pur porc ! » avant de s'en aller aussitôt. Le même comportement de mépris se développe à l'égard des « Maghrébines » qui ne respectent pas le principe de virginité. Quant à la pensée raciale et raciste qui se développe dans ce contexte, elle mène certains à affirmer : « Moi, pour qu'j'accepte de coucher avec une Négrresse, faudrait qu'elle soit comme Whitney Huston. Sinon, elle va pas avec moi, la meuf ! » Seules les copines « sérieuses », souvent des « Françaises », faisant fi de leurs pratiques délictueuses ou étant particulièrement engagées dans la lutte contre le racisme, échappent à ce classement manichéen : sans respecter le principe de virginité, elles bénéficient néanmoins d'une certaine respectabilité.

Globalement, leurs relations avec les filles paraissent envahies par la volonté quasi obsessionnelle d'affirmer leur masculinité au regard du groupe de pairs d'abord et de la société ensuite, ce qui revient à tenter de compenser l'atteinte portée par l'exclusion du travail à leur identité de genre. Le regard des copains prend une importance telle que, les années passant, ces garçons oscillent entre la fierté de

multiplier les exploits sexuels et le désir de connaître une relation durable avec une fille « sérieuse » pour se conformer au modèle social, comme en témoigne Khaled qui travaille désormais en se tenant à distance de ses anciens amis délinquants :

Avant, quand j'allais en boîte, c'était à celui qui s'faisait l'plus de meuf dans la soirée ! Après, quand j'suis allé à l'armée, j'ai compris que si j'avais eu une vraie copine, elle serait venue m'voir. La fille avec qui j'ai habité ensuite, déjà, c'était pas la fille : "Viens, on va fumer un joint, viens on va boire d'alcool, viens..." C'est la fille sérieuse. Ça, ça m'arrangeait, parce que j'en avais marre d'être avec des filles qui fument le joint, qui boivent d'alcool plus que moi. Ça m'dégoutait, ça ! Y'a toujours des disputes, des bagarres... J'en avais marre ! Les fins d'soirées, ça finit mal, hein !

La fille « sérieuse » est nettement distinguée de celles que l'on rencontre en discothèque qu'on cherche à humilier en tentant de multiplier les partenaires dans une même soirée. Cette pratique s'inscrit parfois aussi dans le cadre du contre-racisme envers les « Français », comme l'expliqua Sélim à Marwane, croyant-pratiquant, qui lui reprochait en période de ramadan d'« aller en boîte pour draguer » :

- C'est le Reubeu, ça ! C'est le Reubeu ! Parce que j'veis t'dire la vérité sur les boîtes : le Français, quand il va en boîte, c'est pour s'éclater ; nous, quand on va en boîte, c'est pour les meufs, la meuf ! On n'en a rien à foutre de la musique, j'en n'ai rien à foutre du reste ! Quand j'veis en boîte, c'est pour draguer, c'est pour les meufs !

- L'animateur (Blanc) du Point Accueil Jeunes : C'est aussi un endroit où tu peux rencontrer des gens !

- Toi, oui ! Mais pour nous, c'est pas vrai ! Si on y va à plus de deux, on rentre pas dans une boîte ! Donc, si on y va, c'est tout seul, pour tirer une meuf ! Tes potes, ils sont pas là ! Si on y va à quatre, les rares fois où ils nous laissent entrer — pendant les vacances, ça arrive — les videurs, ils viennent nous voir et ils disent : « Hé, hé ! Faut vous calmer, là ! » Parce qu'ils veulent qu'on s'assoie dans un coin et qu'on bouge pas, pour pas qu'les clients nous voient.

Parce que les clients, ils aiment pas s'éclater avec des Reubeus ! Moi, j'veux bien aller m'éclater avec Zitouni, Miloud, Selim, on y va tous, on rigole tous... Mais on sait très bien qu'on n'a pas l'droit d's'éclater ! C'est pour ça : on y va seul, on drague toutes les meufs qu'on peut ! Les Français, ils sont verts, parce qu'on leur prend toutes leurs meufs ! [S'adressant à moi :] Hé ! Les Français, ils aiment le bronzage et tout... Et nous, on a la peau comme le miel, tu vois ! Les Françaises, elles aiment bien ça ! Hé, t'as déjà couché avec un Reubeu ? [Comme je refusais de répondre à cette question, Sélim tenta de me convaincre que les « Reubeus » étaient de bien meilleurs partenaires sexuels que les « Français »]

Les rapports sociaux de « race » envahissent ainsi la sexualité des individus, dans la mesure où cette recherche de la multiplication des partenaires dans la même soirée vise à humilier les hommes « Français » en leur prenant toutes « leurs » femmes, et à humilier les « Françaises » en réduisant publiquement chacune d'elle à un objet sexuel. Par nécessité de cohérence, il faut alors contraindre les descendantes de migrants du Maghreb à se conformer aux principes de virginité, si bien que le sexisme s'étend. L'on peut dire ici que les rapports sociaux de « race » et de sexe se croisent et se confortent mutuellement dans un cercle sans fin : ces garçons répondent au racisme des « Français » par un sexisme accentué envers les « Françaises » d'abord et envers les « Maghrébines » ensuite, ce qui à nouveau donne du grain à moudre au racisme des « Français », etc.

Pour autant, établir une relation durable (six mois et plus) avec une fille « sérieuse » procure une certaine fierté. Cela montre qu'ils disposent des moyens suffisants pour séduire, qu'ils n'ont pas à s'abaisser à aller voir les « putes », qu'ils sont aimés pour ce qu'ils sont, malgré les déboires de la « galère » et le manque d'argent. Seulement, la précarité limite non seulement l'éventail des partenaires accessibles, mais elle empêche aussi les relations de s'établir dans la durée. Les relations avec une fille « sérieuse » sont l'apanage de ceux qui sont en voie de sortir de la spirale de la « galère » : Ahmed (21 ans), qui suit un stage à l'Association des Tunisiens de France depuis sa sortie de prison et veut « arrêter les conneries » parce qu'il a eu peur de mourir dans des altercations avec d'autres « lascars », a depuis un an et demi une petite amie descendant de migrants italiens, dont il connaît même les

parents ; après s'être éloigné des « embrouilles » en partant en Angleterre, Faouzi (25 ans) a vécu une relation de deux ans avec une jeune femme « Française », parallèlement à l'obtention d'un emploi de trieur à la poste, ce qui a précédé son actuelle formation de concepteur réalisateur dans le multimédia, mais leur relation prit fin car elle décida d'aller vivre aux Etats-Unis. La concrétisation de ces relations en vie commune est le privilège de ceux qui ont fini par obtenir un emploi, c'est-à-dire des plus âgés : Khaled (24 ans), après avoir passé deux ans au Portugal chez sa sœur pour s'éloigner de ses « copains » et cesser ses « bêtises », a vécu à son retour en France deux ans en concubinage avec une jeune femme « Française », ce qui lui a été rendu possible par l'obtention d'un travail dans l'entreprise de son beau-frère et le soutien financier de ses parents pour l'achat du mobilier ; Kemal (26 ans), qui s'apprête à devenir taxi après avoir travaillé comme agent de tri à la poste, a vécu en concubinage avec une « Française » dont il a eu deux enfants ; il est maintenant séparé et envisage désormais de se marier avec une jeune femme du village de ses parents. D'autres sont ou vont se marier sous la pression de leurs parents, ce qui exerce sur eux une pression les contraignant à cesser les « combines » : Kamel (22 ans), qui volait les cartes bancaires pour rembourser la voiture cassée de sa sœur, s'est marié durant l'enquête et entend devenir « sérieux » même s'il reste très proche de ses amis de « galère », c'est pourquoi il a accepté un emploi de vigile à la RATP, ce qui correspond à une rupture vis-à-vis de son ancien mode de vie qu'il justifie en expliquant qu'il aura une famille à nourrir ; Chafik (20 ans) est fiancé et tente maintenant de trouver un emploi, mais en attendant, il continue de côtoyer ses amis, en s'abstenant toutefois de participer à leurs « business ». Marwane (21 ans), marié, est le seul à n'avoir jamais été délinquant, ce qu'il explique par la force de ses convictions religieuses : tous les jours il compte ses « bonnes et mauvaises actions » pour « plaire à Dieu » dans l'espoir d'atteindre le paradis quand il mourra. Lorsque la partenaire est une « Française », les relations « sérieuses » ont tendance à recueillir l'opposition des parents, car un tel choix est perçu comme un déni culturel et identitaire d'une part, comme un déshonneur d'autre part ; c'est pourquoi elles ne donnent pas lieu à un mariage mais seulement à une vie en concubinage. Quant aux relations avec des descendantes de migrants du Maghreb, elles donnent systématiquement lieu à un mariage — le concubinage paraissant alors absurde et honteux aux familles —, et elles symbolisent le début d'une vie « dans le droit

chemin » ; il s'ensuit qu'il n'y a généralement pas de relation sexuelle avec pénétration avant les noces. Mais ces relations « sérieuses » n'empêchent pas certains, y compris ceux qui sont mariés ou vont le devenir, d'avoir dans le même temps, à l'instar de leurs copains de « galère », des relations occasionnelles de courte durée, voire d'une soirée. Tel est le cas de ceux qui ont de réelles difficultés à se détacher du groupe de pairs (Ahmed, Kamel et Chafik). C'est pourquoi, ils continuent d'en partager les pratiques. Or, la multiplicité des partenaires sexuelles y est une sorte d'impératif pour celui qui entend être perçu comme un homme digne de ce nom. Dans cette logique, le multipartenariat simultané est une performance qui atteste plus que toute autre de la virilité de celui qui s'y livre. Khaled qui travaille maintenant dans l'entreprise de son beau-frère déclare à propos du temps où il cherchait à avoir le plus possible de partenaires dans une même soirée :

On frimait entre potes, quoi ! C'était : « Ouais, il est même pas capable de baratiner une meuf ! » C'était comme ça entre nous, celui qu'arrivait à se faire le plus de meuf, celui qu'était... pas bon, mais le plus malin, quoi, le plus baratineur ! C'était des délires entre nous.

Mises à part celles avec lesquelles ils entendent se marier, les partenaires sexuelles sont plutôt rencontrées en dehors du quartier en raison du contrôle social qui y est exercé sur les filles : il empêche les couples de s'y former car les filles craignent de perdre leur réputation et refusent toute avance. De plus, aucun de ces garçons n'accepterait de voir sa sœur « sortir » avec l'un de ses copains, de peur de se voir déshonoré. Avoir une copine dans l'espace du quartier s'avère donc difficile et risqué, surtout avec une « Maghrébine ». Enfin, il est plus facile de séduire une fille extérieure au quartier car celle-ci ignore leur réputation de mauvais garçon, si bien qu'ils peuvent la « baratiner » en s'inventant par exemple des professions valorisantes tel qu'animateur sportif ou éducateur. Pour ceux qui ont suivi un enseignement professionnel, l'établissement scolaire ne fut pas non plus un lieu de flirt puisque le sex-ratio y est très déséquilibré. C'est pourquoi les relations sexuelles se concrétisent le plus souvent avec des filles « Françaises » ou « Maghrébines » généralement rencontrées en discothèque. L'objectif de ces rencontres est présenté comme purement sexuel : ils se désignent d'ailleurs comme des chasseurs ; le

vocabulaire est celui du loup qui dévore ou du pit-bull : on « a les crocs », on a « envie de chair fraîche », on « fait du carnage » quand on est parvenu à sortir avec plusieurs filles dans la soirée, on « piste une meuf » pour dire qu'on la drague, on est « des vrais pits », ce qui signifie qu'on se montre obstiné, qu'« on ne lâche pas l'affaire ». La discothèque symbolise la débauche et les filles qui s'y rendent sont considérées comme des filles « faciles » qui ne se « respectent pas », et si la partenaire accepte de « coucher », elle fait partie des « lopsa », des « chiennes qui n'attendent que ça ». Il est alors normal et donc permis de l'humilier : elle est incitée à pratiquer fellation et sodomie, activités jugées dégradantes pour une femme, qu'ils s'interdisent généralement de demander à une copine « sérieuse » ou, ultérieurement, à leur épouse, « par respect ». Ils disent alors « tenter » systématiquement ces pratiques avec ces « meufs toutes simples », par opposition à l'état d'exception dans lequel ils placent l'épouse. L'enquête sur l'entrée dans la sexualité montre qu'à l'âge de 15 ans, la pratique de la sodomie insertive est le fait de 13 % des apprentis, alors qu'elle ne concerne que de 1 % des garçons de l'enseignement général ; à 18 ans, cet écart s'estompe, mais la fréquence de cette pratique reste plus élevée dans l'enseignement professionnel (Lagrange, H. et Lhomond, B. ; 1997 : 48), ce qui confirme les dires de ces garçons. Ils s'abstiennent parallèlement de les embrasser ou de pratiquer le cunnilingus avec elles : « Une fille qui suce, j'l'emballe pas, moi ! Parce que c'est une meuf crade ! » (Chafik) ; « Les meufs comme ça, que j'rencontre en boîte, j'les lèche pas ! » (Ahmed). Globalement, le mépris envers les filles se traduit par la distinction opérée entre « niquer une meuf » et « faire l'amour » à sa conjointe ou à sa copine sérieuse. Dans le premier cas, la fille n'est pas franchement une partenaire, mais bien plutôt un objet : on « nique une meuf », on la « tape », on la « défonce », on la « baise », on la « serre », mais on ne fait rien « avec » elle. Ces expressions ôtent toute notion de réciprocité dans la sexualité, les filles sont qualifiées de « chair fraîche », de « gigot » : ce vocabulaire traduit la volonté de se forger une image hypervirile, afin de restaurer leur image d'homme si fortement mise à mal par l'exclusion du travail.

Il s'agit aussi d'une recherche de distinction de classe, comme on le voit dans le discours d'Hedi :

Dans tous les contextes des meufs, que ça soit n'importe lesquelles, que ça soit

des meufs de cité ou que des meufs de dehors, elles, comment elles pensent, c'est : « faire l'amour avec le mec ». Les mecs de Paris, quand ils ken [graphie de quennent, verlan de niquent] avec des meufs, pour eux, ils partent dans l'contexte : « J'fais l'amour avec des meufs. » J'te parle des groupes réservés, quoi ! Après, on passe au contexte des lascars des quartiers, tout ça, des debans [bandes], tu vois. Et eux, ils partent dans l'contexte : « J'ken la meuf. »

Hedi prétend s'être détaché de cette perspective qui implique qu'on méprise la partenaire et qu'on n'éprouve aucun sentiment pour elle, mais il raconte dans le même temps comment il fait du « carnage » dans les discothèques. C'est qu'un garçon ne doit pas éprouver de sentiments à l'égard d'une fille sous peine de passer pour un faible : être amoureux, c'est s'être « fait retourner l'cerveau par une meuf ». La tendresse est également un signe de faiblesse : Saïd a ainsi expliqué à ses amis qu'il allait quitter sa copine du moment car elle voulait toujours qu'ils restent dans les bras l'un de l'autre après l'amour, ce qu'il ne « supportait » pas. L'enquête sur l'entrée dans la sexualité confirme cette observation à un niveau statistique en révélant que plus les individus ont été précoces sexuellement, plus ils dissocient la sexualité des sentiments amoureux (Bozon, M. ; 1993 : 1346).

Faire preuve d'un peu de rudesse est même indiqué si l'on ne veut pas passer pour un tendre ou un faible comme les « Bourgeois ». Plus encore, l'usage de la violence est revendiqué comme un signe d'appartenance de classe. En constatant ma stupéfaction alors qu'il racontait frapper régulièrement sa petite amie, Hedi me lança fièrement : « Parce qu'avec moi, ça s'passe pas à la bourgeoisie, hein ! » On pourra d'ailleurs noter que le vocabulaire désignant les rapports sexuels — « déchirer », « défoncer », « niquer », baiser », « taper » —, désigne aussi le fait de violenter quelqu'un. Dans les discours, la surenchère virile et l'affirmation de la rudesse, voire de l'usage de la violence envers la partenaire visent à compenser leur infériorité statutaire. En somme, quand un « lascar de T6 [« Téci », « cité »] » dit qu'il « tape [baise] les meufs », il dit dans le même temps qu'il « nique les bourgeois ». Le problème est que les individus ne peuvent indéfiniment retourner le stigmate de manière provocatrice sans finir par s'y conformer, sans quoi les contradictions deviennent trop fortes. Ce processus est visible au niveau statistique : l'enquête

Enveff montre que la fréquence des violences conjugales¹⁰¹ augmente avec la précarité professionnelle : l'ouvrier comme le cadre qui perd son emploi a plus de chance de devenir violent envers sa partenaire (Jaspard, M. et al. ; 2003 : 71). Or, pour ces garçons, la précarité n'est pas temporaire mais constante et ils n'ont presque jamais rien connu d'autre, ce qui laisse supposer que les comportements violents envers les femmes sont certainement encore plus fréquents chez eux.

En somme, les relations envers les femmes et la sexualité sont conditionnées par la mise en cause de leur masculinité et par la précarité. Les plus jeunes et les plus précarisés tentent plutôt de multiplier les exploits sexuels et se donnent le groupe de pairs comme public de leurs prouesses, tandis que les plus âgés et les plus distants des logiques délictueuses font preuve d'une plus grande distance à l'égard de ces valeurs qui classent les filles en deux catégories manichéennes en tentant de se rapprocher de la norme du couple amoureux.

1.3.4. Le groupe de pairs, la violence virile et le viol collectif

Dans ce contexte où la norme adoptée veut que la sexualité masculine soit impérativement abondante, alors que de nombreux obstacles s'y opposent (obligation d'avoir une voiture pour se rendre en dehors du quartier, nécessité de disposer d'un minimum d'argent, parvenir à « baratiner » pour masquer la précarité et la délinquance, trouver un lieu où faire l'amour, etc.), ces garçons sont particulièrement soucieux de prouver la véracité de leurs discours, de peur de passer pour des « mytho » (mythomanes) quand ils racontent leurs exploits. L'importance du regard des copains et les relations « fraternelles » qui les unissent les conduisent vers des formes de sexualité collective.

En dehors de toute pratique sexuelle, le partage d'une fille par le groupe se traduit déjà par le visionnage collectif de cassettes pornographiques et lorsqu'un membre du groupe a une relation, ses amis le sollicitent afin d'obtenir des détails sur sa partenaire, les positions, les pratiques, les lieux de leurs rencontres sexuelles. Ahmed, qui prétend faire tout ce qu'il voit dans les films pornographiques qu'il

¹⁰¹ Le terme « conjugal » renvoie dans l'enquête à toute relation de couple stable, que les individus soient mariés ou pas, qu'ils cohabitent ou pas.

visionnait en prison pour « passer le temps », déclare filmer ses ébats avec une partenaire régulière afin de pouvoir les visionner avec ses amis ; il souhaitait d'ailleurs que je m'associe à ces séances de visionnage pour me prouver qu'il disait vrai, ce que je refusai. L'important n'est donc pas la relation de couple, mais ce qui peut en être dit ou montré aux « potes ». Hassan, désormais coursier, se montre très critique envers les garçons le plus profondément inscrits dans la « galère » car il en veut à son frère en raison de la honte que son incarcération a fait peser sur sa famille ; il villipende donc leurs comportements envers les filles : « Ils respectent même plus les femmes, maintenant. Dès qu'un mec sort avec une meuf, son copain, il faut qu'il soit au courant de tout ! ». Aberhamane, son collègue, ajoute :

C'que j'ai r'marqué aussi, c'est que maintenant, les filles, elles ont peur. Tu vas les draguer gentiment, elles ont peur, parce que y'a des mecs, ils font n'importe quoi ! Ils délirent, ils les insultent, ils draguent à la barbare !

Au Maghreb, un homme ne doit pas parler de son épouse à d'autres hommes, car cela est honteux, impudique, vulgaire et équivaut à lui manquer de respect. C'est ce que Hassan et Abderrahmane, qui n'ont jamais été très durement ni très longuement inscrits dans la logique ségrégationniste et dans des pratiques délictueuses, soulignent ici pour déplorer la perte du sens de la pudeur et du respect. Si un garçon éprouve des sentiments pour une fille, il devra donc protéger sa relation du groupe en se gardant d'en raconter les évolutions, voire en dissimulant son existence.

La logique de partage se traduit aussi dans la sexualité : comme on fait « tourner un joint », on fait « tourner la meuf » avec laquelle l'un des membres du groupe est parvenu à sortir. Ce comportement correspond à un effet de structure car dans la tranche d'âge 15-18 ans, les filles choisissent des partenaires un peu plus âgés, si bien que l'éventail des partenaires disponibles pour les garçons du même âge est réduit (Lagrange, H. et Lhomond, B. ; 1997 : 182), ce qui peut expliquer la tendance à s'intéresser à la petite amie des « copains ». De plus, le fait d'avoir eu au moins une fois des rapports sexuels avec plus de deux partenaires en même temps concerne 10 % des hommes et 2 % des femmes, mais chez les hommes le plus précoces, dans la tranche d'âge 35-49 ans, 24 % ont connu cette pratique contre 5 % des hommes dits tardifs (Bozon, M. ; 1993 : 1346). Or, ces garçons font partis des individus

sexuellement précoces, ce qui indique que la tendance à la sexualité collective est statistiquement plus fréquente chez eux que chez les autres garçons et que cette pratique s'explique d'abord par leurs conditions sociales d'existence.

Chafik rend parfaitement compte de cette logique de partage qui prime sur la relation instaurée avec la partenaire :

Faut voir les vices qu'on avait avant quand on était p'tit. J'disais à des potes, j'disais à mon copain, à la récréation : « Tu vois, c'est une nouvelle, là-celle [celle-là]. Dès qu'c'est une nouvelle bien et tout, dès qu'c'est la récréation, tu la fais flipper, tu vois, et moi, j viens, j'fais style le sauveur, tu vois. » Mon tepo, il m'disait : « Oh, mytho ! » Il m'traitait [m'insultait], tu vois ! Il m'disait : « T'est un chacal, toi ! » J'disais : « T'inquiète pas ! Vous inquiétez pas, les gars ! Si j'arrive à... tu vois ! J'vous la fait quécro [croquer], j'vous la fais tourner ! » [Les copains] : « Ouais, ouais, t'inquiète pas ! » Et ils f'saient ça, tu vois. Il l'embêtaient tous les jours, tous les jours, tous les jours, jusqu'à qu'ça marche. Moi, j'arrivais, comme ça, j'dis : « Hé ! » Mais pas au début, hein ! Au début, j'ai laissé, tu vois. L'premier jour, ils l'embêtaient, j'disais rien, j'regardais. Tous les jours, ils l'embêtaient, à la récréation, elle s'énervait la meuf, elle en pleurait et tout. J'allais la voir, j'lui f'sais : « Qu'est-ce qu'il t'arrive ? » [La fille] : « Putain, personne veut m'aider et tout... Bouh... [il imite la fille qui pleure] Eux, à chaque fois, ils m'embêtent et tout, ils m'mettent des mains, et ça, et ça, et ça. » [Chafik] : « Pourquoi t'es pas v'nue m'voir et tout. Moi, j'les connais. Il faut m'le dire, hein ! C'est eux là-bas ? » J'vais les voir direct, j'fais : « Hé, les gars, arrêtez d'la frapper ! » C'était un complot en vérité, tu vois. Les quemés [mecs], ils font un complot, toujours, hein ! [Les copains] : « Hé, qu'est-ce t'as, toi ? », style, ils font leur durs, « D'abord, pourquoi tu m'parles, toi ? » ; « Comment ça ? » Na, na, na. Tu discutes et tout ça, tout le temps sérieux, tu vois. Tah ! On l'endort, la meuf. Tac, « La prochaine fois qu'tu la touches, tu vas voir ! » Na, na, na, boum ! À c'moment là, la meuf, elle arrive, les quemés sont dans leur coin et tout. Moi, j'suis dans mon coin avec des autres quemés. Elle est tranquille, et elle vient m'voir et on discute et tout. Elle était toujours avec moi en train dire : « Hé, tu m'accompagnes, na, na, na ? » ; « Ouais, y'a pas d 'problème, vas-y, viens. »

Un jour, la vie d'ma mère, elle est v'nue, tu sais quoi ? Elle était en classe avec moi, elle est v'nue s'asseoir à côté d'moi dans la salle. Elle m'aidait pour les d'voirs, parce qu'en plus, c'était une teuté [tête], tu vois, elle était portugaise. Elle m'donnait des réponses et tout, j'trichais. Et j'l'accompagnais toujours à Stain, elle habitait à Stain. Un jour, ça m'a pris. J'lui dis : « T'as un quemé ? » Elle m'fait : « Ouais, j'ai un mec, il est dans l'école. » J'lui fais : « Arrête, un mec, il est dans l'école ? » J'fais : « Comment il s'appelle ? Ah, ouais ! » Attends ! Bon, j'dis pas, j'ai fait un peu l'con, là ! J'ai été voir le mec, j'l'ai amené dans un coin, j'lui dis : « Sarah, c'est ta meuf ? » ; « Ben oui, c'est ma meuf. » ; « Ça fait combien d'temps qu'tu sors avec elle ? » ; « Ça fait 3 mois, 4 mois. » ; « Elle baise et tout ? » ; « Ouais, elle baise bien, et tout, bien. » ; « C'est ta meuf et tu parles comme ça ! » J'lui fais : « A partir d'maintenant, tu vas la voir t'à l'heure, tu lui dis : “ je casse ” » ; « Non, non. » ; « Ah, tu veux pas ? D'accord ! » Le mec, j'voulais lui faire sa teuté, tu vois. Le mec, il rentre dans les cabinets, tu vois, on l'attache pendant au moins 3 heures. On allait dans les cabinets, il gueulait : « Ah, les gars, aidez moi ! » Vu qu'les chiottes, c'est pendant la récréation, c'est en bas, on l'entend pas, tu vois. On a été l'voir, on ouvre la porte : « Alors, c'est bon ou c'est pas bon ? » ; « Vous êtes fous, vous voulez m'tuer, vous êtes guedins [dingues], j'vais porter plainte ! » ; « Ah ouais ? » On l'détache : « Bon, j'ai pas envie d'te frapper, tu vois. Mais maintenant, tu vas voir la meuf ou j'te casse les couilles. Sinon, j'te jure, à la sortie, on t'attrape, on t'éventre ! On t'ramène à la cité, on t'défonce, on t'ramène, on t'défonce ! » En plus, il connaissait la cité des Francs-Moisins et tout. « Allez, c'est bon, et tout. J'vais aller la voir, j'te jure, j'en n'ai rien à foutre. J'vais la ken [niquer], tu la ken et tout. » Ah, il a été la voir, il lui a dit : « Salut et tout. » Qu'est-ce que j'ai fait ? J'ai attendu. Le mec, il est parti, j'ai vu la meuf, j'fais : « Hé, Sarah, Sarah ! Qu'est-ce qu'i t'arrive ? » ; « Putain ! Mon quemé, il a cassé, tout ça. » ; « Arrête ! En vrai, c'est des pédés, les mecs. » C'est le vice, tu vois, des vices de chien ! Mais j'ai réussi à la ken. J'l'ai emmenée dans un champ et j'lai ken. Tu vois, j'pouvais pas ken heu...

- Chez toi.

- Ben oui ! Parce que j'avais, j'sais pas c'que j'faisais, 15, 16 ans. Bah, si y'avait moyen d'baiser avec une meuf, j'baisais quoi !

On ne sait pas si Chafik a finalement « fait tourner » cette fille et l'on ne peut parler de viol collectif dans ce récit, mais il est clair que le consentement de la partenaire à une relation avec Chafik a été obtenu à la suite de violences physiques infligées par les amis (bousculades, mains aux fesses, pelotage, etc.) et que ce harcèlement qui la plongeait dans un climat de peur et d'insécurité fut organisé par Chafik. Quant à la promesse de la « faire tourner », elle s'apparente véritablement à l'intention d'organiser le viol de cette fille par les copains, après avoir eu une relation sexuelle avec elle, avec son consentement, certes, mais un consentement obtenu par la ruse. Ce récit indique que le groupe de pairs est un appui pour « séduire » les filles, Chafik préférant provoquer la peur pour se forger une image de sauveur que de tenter de séduire la demoiselle par ses propres moyens. C'est que la séduction requiert un investissement affectif dans lequel il ne souhaitait pas du tout s'engager et que le groupe apporte une assurance. Enfin, la solidarité des amis est étonnante puisque le partage de la fille précède même la formation de la relation individuelle.

L'accord de la partenaire n'étant pas acquis d'avance, il est évident que cette logique de partage d'une partenaire se transforme rapidement en viol¹⁰². Faouzi, qui est désormais en formation et éloigné des délinquants, en témoigne lorsque je lui demande de m'éclairer sur les circonstances qui conduisent des filles à se retrouver seules avec plusieurs garçons :

- Ben, à partir du moment où tu préfères tes potes à une meuf ! C'est normal ! En fait, c'est pas normal ! [Rire gêné] Mais pour toi c'est pas normal parce que t'es une meuf ! Mais si tu préfères tes potes, tu peux...[...] C'est comme des frères, quoi ! Tu te dis que t'as un frère, quoi ! Mais en vérité, il y a pas ... C'est pas vrai mais quand t'es jeune, t'y crois ! Alors tu vas là d'dans, hein ! Tu fais tourner tout c'que t'as, hein ! Ouais, ça arrive. Ça arrive qu'il y en a qui le prennent mal, et puis les parents savent et ils portent plainte. Ils portent plainte pour viol. [...] Ouais mais quand t'es petit, tu te dis que c'est normal ! [...] Je sais que moi, ça m'est arrivé, mais dans ma tête c'était normal ! C'est après quand tu grandis que tu comprends. Tu te dis : « Ah ouais ! C'est vrai, si

¹⁰² L'article 222-23 du nouveau code pénal, en vigueur depuis 1993, définit le viol comme suit : « tout acte de pénétration sexuelle, de quelque nature qu'il soit, commis sur la personne d'autrui, par violence, contrainte, menace ou surprise est un viol »

elle avait porté plainte, j'rempilais ! » C'est pas la même... C'est la jeunesse, hein !

- La fille était d'accord ?

- Au début, non ! Mais après... Elle accepte parce que tu fais d'la pression, d'la pression, d'la pression ! Sans la taper, hein ! Mais tu fais d'la pression mentalement. [...] Et puis t'as son copain qui lui dit : « Vas-y, assure ! C'est mon pote ! » Après la meuf, elle rentre dans l'délire. Ça se fait tout le temps à mon avis, je vois pas pourquoi ça s'arrêterait ! Peut-être que ça se fait plus tôt qu'avant, même ! C'est sûr ! Ils sont de plus en plus jeunes dans les trucs comme ça ! Tu sais, dans les cités, on parle de quoi ? De sexe, d'argent... Sexe, argent et les conneries, hein ! Peut-être pas tout le monde ! Mais... Ceux que tu vois en bas des escaliers, ils parlent que de ça, hein ! Ils sont là à se vanter : « J'ai fait ça ! j'ai fait ça ! » L'autre il veut faire pareil et... voilà ! C'est des histoires qu'ils se racontent. Il y en a qui sont mythomanes et il y en a qui sont pas mytho ! C'est comme ça que ça se passe !

Hedi se vante de son côté d'avoir fait beaucoup de « touzes » (« partouzes ») :

- J'en ai fait des touzes, chez mon pote, là, mais laisse tomber ! C'est des fous ! On était à sept, huit, sur deux meufs, trois meufs ! [...] Sur deux, trois meufs ! On s'en battait les couilles ! Des trucs de fou ! Moi, j'étais toujours là : « Vas-y ! Viens ! Na ! » [La fille réplique :] « Arrête Hedi ! » Moi, j'étais l'plus ouf, hein ! « Ça va, j'te dis ! » [La fille :] « Arrête, arrête ! Non ! Non ! » Moi, c'était pas l'genre, j'la prenais, j'la t'nais, tout ça ! J'disais : « Viens là ! ». Elle v'nait. « Allez, déshabille-toi ! » Moi, j'lui f'sais des trucs de ouf, hein ! J'lui disais : « Vas-y, vas-y ! »

- Même si elle avait pas envie ?

- Hmm ! [rire gêné] C'était genre : j'fermais la porte à clef, c'est moi qu'avait les clefs. « Vas-y viens ! » C'était genre, quand elles arrivaient, elles d'mandaient : « Hedi, il est là ? » ; « Non. » Elles rentraient. Elles arrivaient, elles r'gardaient. Moi, j'arrivais, j'fermais la porte à clef : « Ouais, tu d'mandes si j'suis là, en plus ! » Des fois, les mecs, ils juraient qu'j'étais pas là et c'était vrai. J'arrivais, j'les trouvaient d'avant la porte. « Allez, rentre, j'te

dis ! » J'disais à mon pote : « Tes parents, ils sont là ? » « Non. » ; « Allez, rentrez ! Ferme la porte à clef ! » Et après : « Bah ! Bah ! », dans la chambre. Dès l'matin, moi, j'arrivais avec tout l'monde, hein ! C'est moi qui f'sais genre, style, l'appel ! [Rire]

- Et elles ont jamais rien dit les filles ?

- Non, c'était des cegar. C'était des garces. Ah, elles aimaient ça, j'te dis franchement, elles aimaient les trucs de fou.

- Mais si elles te disaient « non », c'est qu'elles voulaient pas !

- Tu disais « non », tu disais « non », mais tu disais : « Vas-y, vas-y, vas-y ! » Après, elles v'naient direct. C'était un « Non », heu... « Non, vas-y, force-moi ! ».

- T'es sûr ?

- Ben oui !

- T'es vraiment sûr ?

- Ben oui, jamais, ils ont portés plainte. (Rire)

A ce moment de l'entretien, je compris que j'étais en train d'interroger un violeur dans une chambre de cité universitaire et qu'il n'exprimait aucune distance vis-à-vis de ses actes, c'est pourquoi je me suis sentie obligée de rappeler à Hedi, pour calmer son enthousiasme et me rassurer, que le viol pouvait lui valoir plusieurs années de prison. Deux jours après, comme pour redorer son image, Hedi vint me dire qu'il avait « arrêté ça avec les filles » après que ses amis lui eurent expliqué qu'il risquait jusqu'à dix ans de « zonzon » (prison). En apprenant que j'avais fait un entretien avec lui, Chafik, qui dans sa jeunesse organisait des « complots », m'a lancé : « T'es folle ! C'est un éventreur c'mec-là ! » Je tentai alors d'en savoir plus mais il refusa de fournir la moindre explication à sa mise en garde, maintenant le silence sur les viols commis par Hedi : la règle qui interdit de « balancer ses potes » conduit à couvrir les viols. De son côté, Ahmed raconte être « toujours celui qui ramène les meufs » :

- J'tombe que sur des meufs chelous. Avant j'tombais que sur des meufs, jamais fait, le mariage, sérieuses et tout. C'était bien et j'avais l'choix. Mais là, c'est bizarre. J'suis un gros sadique ! J'ai jamais vu une meuf qu'aime pas ça !

Même pour la faire tourner, j'la force pas la meuf ! Rien que je lui parle, mais bien.

- Tu lui dis quoi ?

- Ben ça dépend pour qui. Mais genre : « C'est un gossebo [beau gosse], bien, il a d'argent et tout... T'inquiète pas, il est bien. Pourquoi tu l'as fait avec les autres et pas avec lui ? Vas-y, assure ! » Ca dépend. Mais c'est chelou [louche] quand même. Des fois, j'me dis : « Quand est-ce que j'vais trouver ? » Mais c'est ça, tu peux pas... Là, les gens ils deviennent oufs [fous] dans ma cité : j'suis toujours avec une autre meuf ! Y'en a une, elle est maquée [elle a un petit ami]. J'vais l'emmener au parc. J'nique devant tout le monde ! J'm'en fous ! Ca m'dérange pas quand y'a du monde. Mais si y'en n'a pas, y'en n'a pas. Une fois, j'l'ai niquée, celle-là... il y avait trois copains avec moi et elle a pas voulu avec les deux. Elle s'est mise à poil et j'l'ai tirée devant eux. Mais elle a pas voulu. On était au parc. Ils ont commencé à s'énerver, ils voulaient la violer. J'ai dit : « Ecoutez, elle veut pas, elle veut pas ! Basta ! C'est comme ça ! » Ils ont pété les plombs : « Comment ça ? Toi tu la prends et tu veux pas qu'on le fasse ! »

- Ce genre de truc, ça dégénère vite.

- Ah non, mais moi, y'a un problème, j'enchaîne direct ! J'enchaîne, grand ou pas grand ! J'lui casse les dents ! « Comment ça ? Tu veux violer ? Bâtard ! Enculé ! »

- C'est des trucs à prendre dix ans de tôle, tu sais.

- Ben ouais ! C'est moi qui va prendre aussi. Parce que c'est moi qui l'a amenée. Mais le mec il essaye de force, sur la tête de oim [moi], j'lui casse la bouche ! Que ça soit n'importe qui. Mais j'amène jamais les mecs qui boivent, qui tisent [fument des joints] et tout.

Avec un total d'un an et demi de prison en raison de l'incendie de son centre d'apprentissage et le passage à tabac d'un militaire, Ahmed se montre relativement méfiant envers ses amis : il sait que face au système judiciaire la solidarité des « potes » se réduit souvent à néant, c'est pourquoi il affirme s'interposer lorsque la fille refuse de « tourner ». Cela dit, Ahmed n'est pas un « tendre » et l'on peut douter de sa capacité à percevoir ou à entendre le refus d'une fille : il dit faire tout ce qu'il

voit dans les films pornographiques, mimer des « petits étranglements », insulter les filles pendant les rapports... Sachant que « faire tourner les meufs » à des « mecs de cité » pose problème, il cherche désormais à prolonger sa pratique dans des clubs échangistes, ce qui correspond à une distanciation vis-à-vis du groupe de pairs, sans pour autant constituer un abandon de l'idée de « faire tourner les meufs ». Or, on sait que ces lieux sont des espaces de très fortes domination masculine, où les femmes n'ont généralement pas choisi de se rendre, ce qui montre que la dimension collective du viol est un fait qui ne se limite aucunement aux quartiers pauvres et ségrégués¹⁰³. Son sens du partage est tel qu'il prétend avoir « ramené une meuf » à son frère en guise de « cadeau d'anniversaire ». Son récit montre l'importance de la dimension exhibitionniste de la sexualité dans le contexte de la « galère », puisqu'il recherche les lieux où il peut être vu (comme les parcs) et qu'il fait visionner ses ébats filmés à ses amis. D'autres garçons comme Karim et Kamel ont déclaré que le lieu le plus excitant pour faire l'amour était une cage d'escalier, en raison du risque d'être surpris, et ils faisaient référence à « l'escalier love-love » de leur cité. C'est la volonté de ne pas passer pour un « mytho » qui produit cet exhibitionnisme dont on doit souligner qu'il n'a franchement rien de commun avec le sens de la pudeur qui entoure la sexualité au Maghreb y compris chez les hommes, mais beaucoup à voir avec l'imaginaire sexuel forgé par la pornographie en France. Enfin, il faut noter que pour Ahmed, toute femme est pensée comme une prostituée puisque pour convaincre la fille de « tourner », il lui indique que ses amis ont de l'argent.

Kemal raconte qu'une de ses amies s'est fait violer par six garçons avec qui elle avait passé un après-midi : comme le soir venu elle se trouvait loin de chez elle et que la voiture appartenait à l'un de ses « camarades », elle ne pouvait rentrer seule et s'est trouvée contrainte de céder à leurs « avances », mais comme elle avait passé la journée avec eux, elle n'a pas osé porter plainte.

Il ressort de ces récits que les filles qui pensaient passer un moment d'intimité avec un nouveau compagnon ou un après-midi avec des amis sont niées dans leur personne et réduites à un *objet de structuration du groupe de pairs*. Elles sont considérées comme la *propriété indivise* du groupe et violées au nom de la *fraternité* qui unit les garçons, car « faire tourner les meufs » consiste d'abord et avant tout à

¹⁰³ Intervention de Natacha Chetcuti lors du colloque « Représentations et pratiques des sexualités », tenu à l'hôpital Maison Blanche (Paris) le 28 novembre 2003.

« faire croquer à ses potes », ce qui constitue un code tacitement partagé, qui donne même lieu à des « complots ». Le viol collectif révèle combien leur sexualité est structurée par la solidarité masculine et par la hiérarchisation des sexes.

Ils montrent encore que la sexualité est pensée comme un moyen de se mesurer les uns aux autres et de distinguer les plus performants : celui qui « ramène la meuf », puis la « fait tourner », après l'avoir « ken », acquiert prestige et supériorité sur les autres qui lui deviennent redevables d'avoir bénéficié de sa performance.

« Faire tourner les meufs » est considéré comme un fait normal dans le parcours de jeunesse d'un garçon, mais devient une déviance au delà d'un certain âge, car c'est alors le temps de la raison et du mariage qui doit advenir, ce qui requiert de prendre de la distance à l'égard du groupe de pairs. Avec le temps, le mythe des « copains » qui seraient de « vrais frères » s'étiole, même si la ségrégation réciproque induite par les rapports sociaux de classe et de « race » maintient ce mythe durablement. « Faire tourner les meufs » devient alors un signe d'immatunité, voire d'incapacité à avoir sa propre compagne. De la même façon, ceux qui usent trop ostensiblement de la violence physique sont traités par les autres de « chacal » ou d'« éventreur », car l'honneur d'un homme interdit, normalement, de porter des coups à une femme si elle n'a pas commis de faute, et même de se battre avec un autre homme devant une femme. On se souvient qu'au Maghreb le chacal symbolise le vieux célibataire dont il faut se méfier en raison du danger qu'il fait courir aux jeunes filles, et qu'en cas de danger de mort, un homme peut trouver refuge dans la maison d'une femme, car la règle qui interdit la violence devant les femmes le protège. Il y a là une certaine continuité culturelle dans les formes de régulation de la violence et l'emploi du terme « chacal » montre bien que ceux qui continuent de violer les filles collectivement au delà d'un certain âge sont clairement placés du côté de la déviance par les plus âgés et par ceux qui s'éloignent de la logique de la « galère ». Mais force est de constater que cette représentation de l'honneur masculin ne trouve pas franchement son efficacité et que seule la perspective d'une longue peine de prison pour viol a convaincu Ahmed, Hedi et Chafik de cesser ces pratiques, ce qui montre combien le rappel de la loi peut être un mode de prévention efficace.

Enfin, il faut dire que cette pratique du viol collectif n'est pas dominante dans leur sexualité, car ces garçons ont surtout des relations individuelles successives, de courte durée. Elle n'est pas non plus le fait de tous les garçons, mais elle est très

révélatrice du processus de ségrégation dans lequel ils sont ou ont été inscrits, et de la volonté qui se développe dans ce contexte de réaffirmer la hiérarchisation des sexes et d'assurer la solidarité entre pairs. Certains garçons comme Hassan et Abderrahmane n'ont jamais adhéré à cette logique de partage d'une fille avec le groupe, ce qui est révélateur de la distance qu'ils ont toujours tenté de maintenir avec les garçons les plus délinquants de leur quartier. D'autres, comme Chafik, Faouzi et Khaled, qui ont eu des ennuis avec la justice, déclarent s'être distanciés de cette logique en même temps qu'ils se sont éloignés de leurs anciens amis. Pour ma part, je dois dire que j'ai été bien surprise par le récit de « complot » de Chafik, car dans la résidence, il tentait de limiter les attitudes les plus sexistes de ses amis et de faire accroire qu'il s'était toujours montré correct. Il faut aussi noter qu'aucun des garçons tourangeaux n'a fait état de ces pratiques, ce qui ne signifie pas qu'elles n'avaient pas cours, car le processus de ségrégation et la mise en cause de leur masculinité étaient tout aussi observables, mais n'ayant alors pas encore eu vent de ces viols, je n'avais pas cherché à obtenir d'informations sur le sujet.

1.3.5. Les discours médiatiques sur les viols collectifs¹⁰⁴

Les récits de viols collectifs présentés ci-dessus ont été recueillis en 1998, c'est-à-dire avant la vague d'émissions télévisées et d'articles de presse qui leur a été consacrée en 2001 et 2002. Les discours médiatiques méritent d'être présentés et analysés, car ils sont révélateurs des rapports sociaux de classe, de « race » et de sexe dans la société française ; il convient aussi de les confronter aux données ethnographiques que j'ai recueillies et aux données statistiques de l'Enquête nationale sur les violences envers les femmes, afin de resituer ces viols dans un cadre sociologique plus large que celui des garçons pauvres et racisés.

C'est le film *La Squale*, diffusé en octobre 2000, consacré aux relations entre garçons et filles dans les quartiers paupérisés des grandes agglomérations urbaines

¹⁰⁴ Cette partie a fait l'objet sous une forme légèrement différente d'un article publié sous le titre : « "Faire tourner les meufs : les viols collectifs dans le discours des médias et des agresseurs » (Hamel, Ch. ; 2003c).

qui a provoqué cette déferlante médiatique. Ce film débute par un viol collectif, une « tournante » selon le langage d'agresseurs rencontrés par le réalisateur du film, Fabrice G nestal, dans le cadre de son ancien métier de professeur de français en banlieue parisienne¹⁰⁵. Le scénario du film a été élaboré sur la base de petites fictions produites par des collégiens sur le thème des relations entre garçons et filles, ce qui confère à ce film une valeur ethnographique indéniable. Soucieux de la dureté de ces relations, le réalisateur a conçu le film dans « un esprit f ministe¹⁰⁶ », avec la volonté de briser le silence qui entoure les violences masculines envers les filles dans les quartiers pauvres.

En revanche, les émissions télévisées ont laissé paraître des préoccupations tout autres, inhérentes à la conjoncture politique de « retour à l'ordre sécuritaire » qui a marqué la campagne précédant l'élection présidentielle de 2002. Il faut rappeler qu'elle a abouti lors du premier tour (le 21 avril)   l'éviction du candidat socialiste, Lionel Jospin, au profit du candidat frontiste, Jean-Marie Le Pen, ce qui cr a une situation politique sans pr c dent. Au second tour (le 5 mai), le candidat de la droite classique, Jacques Chirac, fut élu avec 82 % des voix, suite à la mobilisation des partis de gauche qui avaient appelé à voter non pas « pour » lui mais « contre » le candidat frontiste. La question des viols collectifs s' st donc trouvée insérée dans les débats marquants de la campagne présidentielle : « l'insécurité » et « l'immigration ».

La focalisation médiatique sur les viols collectifs a incontestablement eu pour effet de présenter les quartiers pauvres des grandes zones urbaines comme des lieux de grande insécurité, voire comme les lieux de l'insécurité en France, ce qui a réactivé et accentué le processus de stigmatisation des « jeunes de banlieue ». En effet, ces viols ont été présentés comme la manifestation paroxystique de la violence juvénile : les propos affirmant qu'il s'agissait d'un phénomène nouveau ont laissé entendre qu'un seuil venait d'être franchi dans l'accroissement supposé de cette violence, et le postulat de l'âge de plus en plus précoce des agresseurs a nourri la croyance en son augmentation exponentielle. Les reportages sur les viols sont venus

¹⁰⁵ Les garçons que j'ai interrogés ont souvent employé l'expression « faire tourner les meufs », mais pas le terme « tournante » pour désigner les viols collectifs. En revanche, j'avais entendu ce mot pour désigner une partie de ping-pong que l'on joue à huit ou dix personnes, qui tournent autour de la table et frappent la balle chacun à son tour. Celui qui ne parvient pas à rattraper la balle au bond est éliminé du jeu et le gagnant est le dernier joueur restant.

¹⁰⁶ Intervention de Fabrice G nestal lors de la sortie du film en avant première à Paris.

couronner la panoplie des images de rodéos urbains, de voitures brûlées, de violences scolaires et d'agressions physiques et verbales envers les policiers, les pompiers ou les chauffeurs de bus, et ont été institués en nouveau symbole de la violence des jeunes défavorisés. Déjà perçus comme dangereux pour l'ordre social, ceux-ci sont ainsi devenus « sexuellement dangereux ». Ils constituèrent le nouveau support du discours sur l'insécurité, laissant entendre que le niveau du tolérable avait été dépassé et qu'il fallait réagir promptement.

Ne visant pas des représentants d'institutions, mais des filles souvent issues du même milieu social, cette violence ne pouvait être interprétée comme l'expression d'une révolte face à la pauvreté et à l'oppression. En cela, elle dépassait l'entendement. C'est pourquoi elle a tant suscité l'effroi. Pour tenter de « comprendre l'incompréhensible », les journalistes cherchèrent donc des éléments d'explication.

Il a d'abord été souligné que les agresseurs semblaient ne pas être conscients de commettre un crime, ce qui fut interprété comme la manifestation d'une dérégulation de la société et d'une anomie croissante touchant notamment sa frange la plus défavorisée. Cette idée s'exprimait déjà dans l'affirmation de l'existence de zones de non-droit et de l'incapacité de certains parents ou de l'école à jouer leurs rôles de transmetteurs des règles du savoir-vivre en société, mais les viols collectifs, perçus comme le résultat d'une absence de socialisation, ont renforcé l'image d'une jeunesse composée de « sauvageons » ayant grandi en dehors des règles de la société tout en créant les leurs : les viols collectifs ont donc été présentés comme des « rituels » inhérents aux « bandes de jeunes des cités ». Le terme « rituel » évoque l'image d'un monde « primitif » : l'état de jeunesse a été associé à l'aube de l'humanité ou plutôt à l'image qu'on s'en est forgée, un monde ayant des règles, certes, mais des règles « barbares » fondées sur « la loi du plus fort ».

Ensuite, la répétition et la juxtaposition des reportages consacrés alternativement à la violence des jeunes et à l'immigration a fait émerger un système de représentations qui assimile la jeunesse à la délinquance, les « jeunes délinquants » aux « jeunes issus de l'immigration » et enfin les « jeunes délinquants issus de l'immigration » à des violeurs. On a ainsi pu entendre que ces viols étaient le produit du « choc des

cultures »¹⁰⁷, ce qui renvoyait cette violence à la culture des migrants et de leurs enfants. Des mouvements d'extrême droite ont exprimé ce point de vue de façon encore plus explicite : s'appuyant sur le contre-racisme des garçons les plus pauvres et les plus racisés, et l'appliquant aux viols collectifs, ils affirment sur leurs sites internet qu'il s'agirait de « viols racistes anti-Blancs » perpétrés par des enfants d'immigrés sur des « jeunes femmes Françaises », et appellent à « la lutte anti-racaille ». Dernièrement, le Front National a édité le slogan suivant, à l'adresse des descendants de migrants des quartiers pauvres : « Si tu niques la France, alors dégages ! », qui s'inscrit dans cette lutte « anti-racaille ». Cette rhétorique n'est pas nouvelle : le Front National assimile depuis longtemps les migrants et leurs enfants à des violeurs : Fiametta Venner note qu'en 1989, à la suite du viol d'une femme à Avignon, Jean-Marie Le Pen a organisé une manifestation où la victime fut présentée comme une « victime de l'immigration sauvage, tombée face à l'occupant » (Venner, F. ; 1995 : 145).

Certes, les journalistes n'ont jamais dit explicitement qu'il fallait mener une politique de contrôle de l'immigration plus ferme ou accroître la répression envers les délinquants, c'est-à-dire envers les jeunes, mais la présentation de la jeunesse, et particulièrement des descendants de migrants, sous l'angle unique de la violence appelait à une restauration de l'autorité de l'Etat dans les quartiers pauvres, via un renforcement de la présence policière et une répression judiciaire plus ferme. Tel était d'ailleurs le programme de la droite classique et de l'extrême droite. A aucun moment, on ne s'est interrogé sur les fameux chiffres de la délinquance : aucun journaliste n'a su dire qu'ils mesuraient l'activité de la police plus que la délinquance, aucun ne s'est demandé si cette augmentation ne correspondait pas à l'augmentation numérique de la population française, etc.¹⁰⁸ A aucun moment non plus, on ne s'est demandé si les viols existaient dans d'autres milieux sociaux et personne ne s'est étonné que seuls des « jeunes de banlieue » en soient les auteurs. Les discours médiatiques ont incontestablement réduit les jeunes pauvres et racisés à la pratique du viol et « le jeune Arabe » est devenu la figure du violeur, ce qui reproduisait le cliché ayant déjà cours durant la période coloniale (Zehraoui, A. ; 1997 : 13). Ce processus de réduction d'un groupe social à quelques-uns de ses

¹⁰⁷ Paul Amar dans l'émission, *On aura tout lu !* sur le thème « L'islam est-il soluble dans la République ? », diffusée le 16 novembre 2002 et le 19 novembre 2002, sur France 5.

¹⁰⁸ Pour une critique du discours sur l'insécurité, voir Laurent Muchielli (2001).

membres relève précisément du processus de racisation.

Enfin, une perspective souhaitant contrecarrer cette tendance s'est attachée à la situation sociale des agresseurs : elle a interprété les viols collectifs comme la conséquence d'une situation de « misère sexuelle et affective » découlant du chômage, de l'exclusion et des frustrations qu'ils engendrent, si bien que la figure du violeur s'est trouvée réduite aux individus pauvres. Le viol étant devenu le fâcheux résultat de la pauvreté et du racisme, les responsabilités relatives à ces agressions devaient alors être recherchées à un niveau économique plus global. Dans cette perspective, les agresseurs accédèrent au statut de victime quasiment au même titre que les jeunes filles violées.

Ces discours sont révélateurs des rapports sociaux d'âge, de « race », de classe et de sexe en jeu dans la société française, car avec cette médiatisation, on a assisté, d'abord et avant tout, à la stigmatisation des jeunes, des pauvres et des individus racisés, à savoir les enfants d'immigrés Africains ou Maghrébins, non à une réflexion sur les violences envers les femmes. La nécessaire condamnation des viols collectifs s'est trouvée insérée dans des rhétoriques racistes, anti-pauvres et anti-jeunes, tandis que la résistance à ces logiques impliquait une minimisation de la responsabilité des agresseurs en accusant simplement la pauvreté. L'opposition à la discrimination a incité à minimiser ou à nier ces violences : estimant qu'il s'agissait de faits « exceptionnels » ou « non représentatifs », exagérément mis en exergue, certains chercheurs m'ont conseillé de ne pas mentionner les récits que j'avais recueillis, d'autres prétendirent purement et simplement que je m'étais fait « baratiner »¹⁰⁹.

Pourtant, tout indique que les femmes et les filles des quartiers pauvres des grandes agglomérations urbaines subissent plus de violences que les autres, ce qui ne signifie nullement que la violence envers les femmes n'existerait que dans ces quartiers. L'exemple des violences conjugales, décrites par l'enquête Enveff,

¹⁰⁹ Le sexisme et l'antiféminisme s'alliant à l'anti-racisme, j'ai été accusée par un psychanalyste, directeur d'une école de formation pour travailleurs sociaux à Strasbourg, dans laquelle j'ai fait une intervention, d'avoir eu une posture « non scientifique » au cours de ma recherche, parce que j'avais suscité le discours des interrogés sur les viols collectifs par mes questions, puis il a avancé que j'avais « symboliquement été tournée », étant donné qu'Hedi m'avait impliquée dans ses réponses en me répondant « Tu disais non, tu disais non, mais c'était un non, heu... Vas-y, vas-y, force-moi ! » au moment où j'affirmais que les filles n'étaient pas consentantes, et pour finir il m'a accusée d'avoir « cherché à être tournée », considérant que dans le cas contraire je n'aurais pas posé de questions nouvelles après le recueil du premier récit de viol. En somme, j'avais collecté des récits de viols collectifs parce que j'espérais me faire violer en provoquant du discours sur ce sujet, et en conséquence tous ces viols étaient le fruit de mes fantasmes sexuels. A la suite de mon intervention, la charge de cours du sociologue qui m'avait invitée dans son séminaire n'a pas été renouvelée.

(entendues ici dans le sens de « relation affective et sexuelle suivie » avec le petit ami, le fiancé, l'amant, le concubin, le mari, qu'il y ait cohabitation ou non), illustre ce propos. L'enquête montre en effet que leur fréquence ne varie pas selon l'origine sociale, la profession ou le statut d'activité des victimes au moment de l'enquête (Jaspard, M. *et al.* ; 2003 : 70), ce qui signifie que toutes les catégories socio-professionnelles sont concernées par ces violences de la même façon, mais elle montre aussi que l'inactivité professionnelle de l'un ou l'autre des conjoints augmente leur fréquence, surtout quand c'est l'homme, cadre ou ouvrier, qui perd son travail et plus encore lorsqu'il est dépourvu d'indemnités de chômage (*ibid.* : 71). Or, comme il a été dit plus haut, les jeunes que j'ai rencontrés comme la plupart de ceux qui ont grandi dans ces quartiers soit n'ont jamais eu d'emploi, soit n'ont connu que des emplois précaires, en raison principalement du racisme — il n'est pas inutile de rappeler que les garçons Français descendant de migrants Algériens, âgé de 20 à 29 ans, titulaires d'un CAP ou d'un BEP, sont quatre fois plus nombreux que les Français dits « de souche » à être au chômage (Tribalat, M. ; 1995 : 116). La fréquence de la précarité professionnelle et de l'exclusion du travail étant plus élevée dans ces quartiers de ségrégation, la fréquence des violences doit en toute logique y être plus importante. L'enquête montre encore que la fréquence des violences conjugales augmente lorsque les femmes évoluent dans un environnement où la religion a beaucoup d'importance (14, 4 % contre 8, 3 % chez celles pour qui la religion n'a aucune importance), et que les Musulmanes, comme les Juives, sont proportionnellement plus nombreuses que les Catholiques à déclarer que la religion a beaucoup d'importance (respectivement 86 % et 72 % contre 40 %) et donc qu'elles sont proportionnellement plus nombreuses à déclarer des violences (17 % des Musulmanes et des Juives contre 9 % des Catholiques) (Jaspard, M. *et al.* ; 2003 : 76). J'ai déjà indiqué que le racisme induisait un repli identitaire sur l'islam et une crispation sur les relations entre les sexes, processus qui datent de la période coloniale et qui se poursuivent indéniablement aujourd'hui, comme le note aussi Khosrokhavar (1997 : 120-121). La plus grande possibilité de voir surgir des violences conjugales dans les familles Musulmanes doit donc être analysée comme une conséquence des rapports sociaux de « race »¹¹⁰. Or, comme je l'ai déjà indiqué,

¹¹⁰ Le judaïsme étant également une religion identitaire, il n'est pas étonnant qu'il soit lui aussi plus souvent corrélé à une fréquence plus importante des violences conjugales.

ces familles se trouvent concentrées, du fait même des discriminations racistes, dans les quartiers pauvres d'habitats à loyers modérés. L'enquête révèle aussi que les femmes « non européennes » sont deux fois plus souvent victimes d'atteintes sexuelles (être suivie, être victime d'exhibitionnisme, de « pelotage ») dans l'espace public, ce qui s'explique sans aucun doute par le racisme. Ainsi, l'exclusion du travail et le racisme produisent un cumul de facteurs qui induisent une fréquence de violences envers les femmes à mon sens nettement supérieure dans les quartiers pauvres des grandes agglomérations urbaines qu'ailleurs, en particuliers dans les familles de migrants.

Au lieu d'occulter l'ampleur de ces violences, il m'a semblé plus pertinent de rechercher les processus qui permettent l'instrumentalisation de la condamnation des viols à des fins de stigmatisation. Or, c'est justement la résistance au dévoilement de l'existence des violences envers les femmes dans l'ensemble de la société française qui autorise la focalisation sur les jeunes pauvres et racisés. L'absence de mise en perspective des viols collectifs dans le cadre plus vaste des violences faites aux femmes en France a permis de continuer d'occulter les violences faites aux femmes dans les groupes sociaux dominants : les adultes, les bourgeois, les Français dits « de souche ».

Ce processus n'est pas nouveau : dans les années 1960 puis au début des années 1970, les « Blousons noirs » furent la cible d'une campagne médiatique similaire et présentés comme les auteurs fréquents de viols collectifs — à cette époque, on ne faisait pas « tourner les meufs », on les « passait en complot » (Faugeron, C., Lambert, Th. et Robert, Ph. ; 1976). Avant eux, au début du XX^e siècle, les « Apaches » (les sauvageons de l'époque) avaient eux aussi acquis la réputation de violeurs (Muchielli, L. ; 2002). Des travaux comme ceux de Ph. Parrot et R. Guitton (1963) ou de M. Collin et G. Bourgade (1961) analysent « les complots » en des termes psychanalytiques assez peu convaincants, mais il ressort de leurs descriptions que les procédés mis en œuvre par les agresseurs sont les mêmes que ceux d'aujourd'hui : déplacement de la victime loin de chez elle, organisation du viol par concertation préalable, l'initiateur du « complot » passe en premier, etc. La dénonciation du phénomène du viol par les mouvements féministes en 1976 fut donc instrumentalisée dès son émergence à des fins de stigmatisation d'un groupe spécifique, la jeunesse populaire, qui n'était alors pas encore associée aux enfants

d'immigrés.

Or, cette focalisation n'est pas sans effets sur les pratiques policières et judiciaires : on peut noter qu'en 1987, sur seulement 574 condamnations pour viols, 285 (soit 49,6 %) concernaient des agresseurs mineurs de 25 ans (Ministère de la Justice, 1994 : 127) alors que les mineurs de 20 ans représentaient que 26,5 % de la population en 1990 (Courson, J.-P. et Madinier, Ch. ; 2000 : 2). Les jeunes agresseurs étaient donc plus facilement condamnés par la justice que les agresseurs adultes. En 2000, avec l'augmentation des dépôts de plainte et du nombre des condamnations pour viol, la proportion des agresseurs de moins de 25 ans a logiquement diminué mais elle représente encore plus du tiers des condamnés, soit 35,8 % (Ministère de la Justice, 2001 : 151) alors que les mineurs de 20 représentaient 24,6 % de la population en 1999 (Courson, J.-P. et Madinier, Ch. ; 2000 : 2). Cela montre combien les rapports sociaux d'âge continuent de se traduire dans les pratiques policières et judiciaires. Il en est de même des rapports sociaux de « race » : en 1988, sur les 624 condamnations pour viols, 107 concernent des agresseurs de nationalité étrangère, soit 21,2 % des condamnés (Ministère de la Justice, 1994 : 127), alors qu'en 1999, les personnes de nationalité étrangère ne représentaient que 5,6 % de la population résidant sur le territoire français et que cette proportion est stable depuis 25 ans (Boëldieu, J. et Borel, C., 2000 : 3). En 2000, avec l'augmentation des dépôts de plainte, la proportion d'agresseurs condamnés de nationalité étrangère est tombée à 9,4 %, mais reste presque deux fois supérieure à la proportion d'étrangers résidant en France. Les rapports sociaux de « race » continuent d'influencer les pratiques judiciaires, conduisant à une condamnation plus facile des agresseurs de nationalité étrangère. On peut en déduire que les agresseurs adultes de nationalité française sont sous-représentés dans les condamnations pour viol, même si les déséquilibres tendent à se réduire. Ces statistiques montrent que la figure imaginaire du violeur (plutôt un jeune et plutôt un immigré) a pour effet de protéger les agresseurs adultes de nationalité française. Les statistiques du Ministère de la Justice ne tiennent pas compte de la « race » sociale à laquelle les individus sont assignés, mais les agresseurs Français descendant de migrants sont à n'en pas douter plus facilement condamnés que les Français dits « de souche ».

Pourtant, les premiers résultats de l'Enveff, qui révèlent non seulement l'étendue

du phénomène du viol — environ 48 000 viols commis en France dans les douze derniers mois précédant l'enquête, c'est-à-dire en 1999 — mais aussi son caractère transversal aux catégories socio-professionnelles et aux âges, furent rendus publics dès 2001 (Jaspard, M. *et al.* ; 2001). Leur occultation résulte du fait que les violences envers les femmes ne sont pas pensées comme des violences sexistes, c'est-à-dire comme des violences inhérentes aux rapports sociaux de sexe. Or, c'est bien de violences masculines envers les femmes qu'il faut parler car les auteurs des violences qu'elles subissent sont des hommes dans 98 % des cas de violence sexuelle (attouchements forcés, tentatives de rapports forcés, rapports forcés) (Jaspard, M. *et al.*, 2003 : 216), dans 84 % des cas d'agression physique (gifle, coup, jet d'objet, empoignade brutale, menace avec une arme, tentatives de meurtre, enfermement, séquestration, mise à la porte) et dans 93 % des cas de tentative de meurtre, le conjoint ou ex-conjoint étant l'agresseur le plus fréquent (*ibid.* p.238).

Par conséquent, les violences perpétrées par les garçons défavorisés envers les filles relèvent du sexisme et ne peuvent être considérées de la même façon que les violences qu'ils commettent envers les policiers ou les pompiers, comme les journalistes l'ont pensé. Dans le premier cas, il s'agit de la violence exercée par des membres d'un groupe dominant (la classe des hommes) sur des individus d'un groupe dominé (la classe des femmes), alors que dans le second, il s'agit de la révolte d'un groupe dominé (les jeunes pauvres et racisés) face aux multiples formes d'oppression (économique, juridique...) exercées par le groupe dominant. Dans le premier cas, la violence découle des rapports sociaux de sexe, dans le second, elle résulte des rapports sociaux liés à la classe sociale, à l'âge social et à la « race » sociale. Les viols collectifs ne s'inscrivent donc pas dans une continuité avec les autres violences urbaines, et les discours médiatiques ont participé à élaborer un ensemble de contre-vérités qu'il convient de réfuter.

Les viols collectifs furent perçus comme le signe de l'augmentation de la délinquance en générale et des violences envers les filles en particulier. Les résultats de l'Enveff apportent une réponse mitigée : il n'y aurait pas eu d'augmentation au cours des 50 dernières années de la fréquence des attouchements forcés et des viols perpétrés sur des mineures ; en revanche, les tentatives de viols sur mineures auraient augmenté (*ibid.* p. 215). Cela contredit l'idée d'une augmentation exponentielle des violences sexuelles commises sur les jeunes, mais il faut souligner combien

l'ampleur de ces violences est depuis longtemps sous-estimée : sur les 6 970 femmes âgées de 20 à 59 ans interrogées, 11 % ont subi une agression sexuelle au cours de leur vie (attouchements forcés 5, 4 %, tentatives de rapports forcés 5, 7 % et rapports forcés 2, 7 %) (*ibid.* p. 209).

Le viol collectif perpétré par de jeunes agresseurs est apparu dans les médias comme la forme dominante du viol dans la société française. Or, la présence simultanée de plusieurs agresseurs concerne seulement 6 % de femmes ayant subi des rapports forcés (*ibid.* : 220). Le viol collectif est donc un fait statistiquement minoritaire par rapport au viol dans son ensemble. Sa médiatisation a eu pour effet de participer à masquer la fréquence du viol conjugal qui, lui, concerne 47, 4 % des femmes violées (*ibid.* : 217). De plus, les jeunes filles ne sont pas plus souvent victimes d'attouchements et de viols collectifs que les femmes plus âgées, mais elles sont plus souvent l'objet de tentatives de viols collectifs, notamment les moins de 15 ans (*ibid.* p. 220). La jeunesse est un facteur de vulnérabilité : 32, 8 % des femmes violées ont été agressées avant leurs 18 ans, 42, 8 % entre 18 et 25 ans, et seulement 24, 5 % après 25 ans (*ibid.* : 214), mais les agresseurs ne se répartissent pas selon des âges similaires : les agresseurs des victimes les plus jeunes (moins de 15 ans) sont souvent beaucoup plus âgés qu'elles (plus de dix ans), car il s'agit surtout d'hommes de leur famille (*ibid.* : 219). Les écarts d'âge entre les victimes et les agresseurs mettent donc en question l'idée de l'âge de plus en plus précoce des auteurs de viols collectifs : statistiquement, cela n'a pas de fondement, mais il s'agit là de moyennes d'écarts d'âge qui n'excluent pas que certains agresseurs statistiquement peu nombreux soient assez jeunes.

Les médias ont affirmé que les agresseurs n'avaient pas « conscience » de transgresser un interdit. Les récits recueillis montrent qu'ils ont parfaitement conscience d'outrepasser la volonté des filles et qu'ils perçoivent le caractère déviant de leurs pratiques puisqu'ils les qualifient de « trucs de ouf » ou se désignent par le terme « diksa » (verlan de « sadique »). Dans le dictionnaire « franco-céfran » élaboré par deux professeurs de français d'un collège de Pantin et leurs élèves de sixième, « diquesa » est traduit par « violeur », « agresseur sexuel » et désigne par extension, un « tueur », un « fou », qui « boit trop et prend de la drogue, un psychopathe » (Seguin, B. et Teillard, F. ; 1996 : 127). Mais si outrepasser leur volonté est normal dans la période de jeunesse puisque c'est le temps où les « tepo »

comptent plus que tout, cela devient un signe d'immatunité au delà d'un certain âge. Leurs propos révèlent aussi le refus de se considérer comme un violeur. C'est pourquoi, tout en reconnaissant faire usage de « pressions » physiques et psychiques (incitation à aller avec le copain, ordre de se déshabiller, séquestration, harcèlement sexuel organisé par le groupe), ils affirment que les filles « aiment ça », ce qui sous-entend que leur accord est acquis. Mais si elles étaient véritablement consentantes et s'ils n'avaient pas eu conscience de forcer leur volonté, ils ne dépenseraient pas autant d'énergie à élaborer des « complots » destinés à anéantir leur résistance. En outre, ils savent qu'ils transgressent la loi, de la même façon qu'ils savent que la vente de haschich et le vol sont illicites. Cependant, la plupart semblaient ignorer, au moment des faits, que la législation punissait aussi durement le viol (dix ans de prison). Certains l'ont appris par des amis, d'autres au cours de séjour en prison ou lors des entretiens de cette enquête. C'est la connaissance des sanctions pénales qui les pousse à mettre en avant leur capacité à « convaincre » les filles et donc à nier l'usage de la force physique, alors même que leurs récits montrent qu'ils y ont recours : ils préfèrent raconter qu'ils font « d'la pression mentalement » ou se vanter de ce que les filles leur obéiraient naturellement. L'accord de ces dernières n'est donc pas acquis, néanmoins, elles seraient consentantes : elles disent « non » mais penseraient « oui », il n'en existerait pas qui « n'aiment pas ça, même pour tourner », elles seraient des « garces », des « filles eurotunnel », « des meufs qu'ont des vices chelou (louches) ». Les manifestations de leur résistance sont transformées en l'expression de désirs pervers : « C'est un "non", heu... Vas-y, vas-y, force-moi ! ». Pourtant, les témoignages des victimes de viols collectifs que l'on peut lire sur le site internet de la Marche des femmes des quartiers (collectif « Ni putes, ni soumises ») tout comme celui de Samira Bellil (2002), racontent d'abord et avant tout le déséquilibre des forces et les coups reçus — une fille face à plusieurs garçons — et les représailles en cas de dépôt de plainte. Les contradictions des discours des garçons agresseurs résultent de la volonté de se prémunir de toute accusation de viol : la peur de la prison agit clairement dans ce sens. En somme, ils reconnaissent forcer les filles, mais contestent que cela soit pénalement condamnable. Leur discours, loin d'être le produit de la dérégulation sociale, est une stratégie de défense face à la justice. Enfin, si l'on tient, malgré l'évidence, à voir dans leurs propos une absence de conscience de commettre un forfait, il faut noter parallèlement le nombre

infime de condamnations pour viols en 1999 (1 917) au regard des 48 000 femmes qui en ont été victimes : cette situation d'impunité entretient indéniablement la perpétuation de ce crime et révèle combien il est accepté par l'ensemble de la société en dépit d'une législation très dure.

Les viols collectifs ont été perçus comme des rituels. Mais l'examen des données ethnographiques exclut toute analyse en terme de rite de passage ou de rite d'initiation, car ces viols ne marquent aucun changement d'état ou de statut. Ils ne constituent pas non plus une initiation à la sexualité : ces garçons ont d'abord eu des relations sexuelles individuelles et il n'y a pas d'organisation de l'initiation sexuelle des plus jeunes par les plus âgés. Ces viols ne signifient pas non plus l'entrée dans le groupe : c'est au contraire l'appartenance préalable à un groupe très soudé qui préside à l'émergence de la logique de partage et à la survenue des viols. Le terme « rituel » ne renvoie donc à aucune réalité sociologique autre que l'imaginaire fantasmatique qui s'est créé à propos des « bandes de jeunes » et des « banlieues ». Pourtant, un anthropologue comme Phillippe Bourgois, qui observa des faits de viols collectifs similaires chez les dealers de crack à East Harlem, les analyse lui aussi en terme de « rituels » (Bourgois, Ph. ; 2002). Il est vrai que le caractère préétabli, normal et codifié de la pratique qui consiste à « faire tourner les meufs » oriente l'analyse dans ce sens, d'autant plus qu'elle a indéniablement un effet de renforcement et de structuration du groupe de pairs, mais ce constat ne doit pas faire oublier que bien d'autres faits sociaux, qui mériteraient alors d'être eux aussi désignés ainsi, ne le sont pas, ce qui indique combien l'imaginaire barbaresque et primitif associé à ce terme a présidé au choix de son utilisation par les médias. Enfin, il faut dire combien l'emploi de ce terme tend à nier qu'il s'agit d'abord et avant tout de viols : un étudiant en doctorat d'anthropologie m'affirma qu'il valait mieux parler de « rituel » plutôt que de « viols » car la première formulation donnait un ton « féministe », c'est-à-dire « non scientifique », à mon analyse.

Les viols collectifs résulteraient d'une situation de misère sexuelle. On peut émettre d'un point de vue extérieur un jugement sur la sexualité de ces garçons et considérer qu'elle est insatisfaisante. Mais eux-mêmes ne s'en plaignent pas. Ils se perçoivent plutôt comme des hommes ayant des besoins sexuels particulièrement développés, ce qui aurait entraîné chez eux une recherche précoce et constante de partenaires qui aurait fait d'eux des experts du sexe. Le discours de la misère

sexuelle est donc inapproprié. Son emploi révèle surtout que l'abondance de la sexualité masculine est une norme largement partagée. En outre, il permet de justifier ou tout au moins d'excuser le viol en le présentant comme le résultat de l'insatisfaction des besoins sexuels masculins.

Enfin, un lien de causalité a été établi entre la pauvreté et les viols collectifs. Cela est à la fois juste et erroné. L'Enveff montre que l'exclusion masculine du marché du travail et plus exactement le manque d'argent augmente la fréquence des violences conjugales (*ibid.* p. 74), ce qui apparaît clairement dans le vécu de l'inactivité professionnelle et du manque d'argent comme atteinte à la masculinité. Mais il s'avère surtout que c'est une conception hiérarchisée des rapports entre les sexes, associée à une forte solidarité masculine, qui préside à ces viols. La comparaison avec la perpétration de viols collectifs par des étudiants américains appartenant à des confréries estudiantines le démontre. Dans les deux cas, les agresseurs font partie de groupes de pairs non mixtes, fortement cloisonnés, homogènes quant à la situation économique et sociale, qui se sentent unis par des liens de fraternité et partagent une image particulièrement dévalorisante des femmes (Rhoads, R.A. ; 1995). Concernant les garçons Français l'exclusion du marché du travail et le racisme produisent une ségrégation réciproque, dont émerge un groupe de pairs fortement cloisonné, alors que dans le cas des étudiants américains le cloisonnement résulte de l'appartenance à une confrérie. Dans les deux contextes, c'est la force de la solidarité masculine qui confère au viol sa dimension collective et c'est la réduction de la partenaire à un *objet appropriable* individuellement et collectivement qui induit le viol : « Tu fais tourner tout c'que t'as », dit Faouzi. C'est donc bien d'abord dans le système social de hiérarchisation des sexes qu'il faut chercher une explication aux viols collectifs, non dans la misère économique.

1.4. Une gestion aléatoire des risques d'infection par le VIH

On a pu constater dans la partie précédente combien l'impact des rapports sociaux de « race » et de classe sur les rapports sociaux de sexe et sur la sexualité est important. Il s'agit désormais d'examiner quels sont ses effets sur la perception et la gestion des risques d'infection par le VIH.

1.4.1. Les rapports sociaux de « race » et de classe et la perception des risques d'infection

Tous ces garçons se caractérisent par une connaissance incertaine des modes de transmission du VIH. La plupart ont une très mauvaise maîtrise du français et éprouvent des difficultés à s'exprimer autrement qu'en argot des cités : ils ignorent le sens des termes « séropositif », « contraception », « se masturber » ou « éjaculer », dont les équivalents, pour ces deux derniers, sont « se lébran » (« se branler ») et « spermer » ou « cracher ». Pour désigner le sida ils emploient le mot « dass », pour le préservatif « poteca » (verlan de « capote »), « pauch » (troncature du verlan de chapeau, « paucha ») ou « Kawai ». Lors de l'entretien, Khaled, qui ignorait le terme « séropositif », le réemploya après moi mais en le déformant : « les europositifs, ils doivent être malheureux ». Les messages de prévention utilisant un vocabulaire médical ou courant ne sont donc pas compris avec exactitude : tous savent que le sida s'attrape par les relations sexuelles et l'on dit qu'il faut « sortir couvert », mais la différence entre la séropositivité et le sida déclaré n'est pas perçue, ni celle entre sida et VIH ; certains pensent que les personnes infectées par le virus sont très visiblement malades et qu'on ne peut les rencontrer que dans les hôpitaux, car le sida affaiblirait trop pour qu'il soit possible de vivre chez soi. La connaissance de la gravité de la maladie associée à l'ignorance de la distinction entre séropositivité et sida déclaré induit ainsi une sous-estimation des risques d'infection.

De plus, les vecteurs de la prévention, l'école et la télévision, suscitent méfiance et rejet : l'une et l'autre sont à l'origine de leur marginalisation et de leur stigmatisation, ce qui empêche la réception des messages. La télévision étant perçue comme le relais du discours des « puissants », la prévention qu'elle véhicule leur paraît être une manipulation organisée à leur encontre, c'est pourquoi certains mettent en doute la véracité de ces messages et affirment ne pas en tenir compte, ce qu'il faut interpréter, là encore, comme un des effets de la résistance aux rapports sociaux de classe et de « race » : selon Ahmed, qui pourtant est en passe de sortir de la précarité mais affirme ne pas pouvoir « oublier le racisme », ces messages viseraient à « faire peur aux gens pour qu'ils se révoltent pas, pour qu'ils se disent

qu'il y a plus malheureux qu'eux et qu'ils restent tranquilles » ; tenir compte de ces messages reviendrait donc à se soumettre aux rapports de domination entre les classes sociales, c'est pourquoi il dit ne pas y prêter attention. Il ajoute à propos des campagnes de prévention :

Les pubs qu'ils font ! Ah non ! C'est bidon ! Ça peut pas toucher les... Moi je te dis franchement, moi avant, même le cinéma français ... Les films qu'ils font, c'est des analyses ! Des analyses psychologiques ! Les mecs des cités, ils ont la haine, ils ont la rage ! Ça, ça les touche plus ! Les pubs qu'ils font, c'est pareil ! Ils font pas de pubs où tu te sens... où tu te sens concerné ! Le cinéma français, ça marche par piston, c'est une famille ! La télé, c'est pareil. Alors, quoiqu'il arrive, tu te sens pas Français, parce que des Maghrébins, à la télé, au cinéma, t'en vois pas ! Les jeunes, ils ont la rage contre le cinéma français ! Les pubs pour le sida, c'est pareil ! Ça te fait rigoler ! C'est pas crédible !

Suivant cette même logique de résistance et cherchant dans le même temps à se distinguer des « Français », d'autres affirment être « intouchables » et n'avoir « pas peur ». Mesurer la part de provocation dans ces propos reste difficile, mais ils sont l'expression d'une logique de défiance vis-à-vis de tout ce qui vient de l'Etat et des médias, ainsi que le produit de la norme voulant qu'un garçon ne doit pas avoir peur de mettre en jeu son intégrité corporelle. Dans le même état d'esprit, Marwane qui est croyant-pratiquant et non inscrit dans des pratiques délictueuses m'a lancé sur un ton à la fois défensif et de fier que les « Musulmans [avaient] tout prévu pour le sida » et qu'il ne courrait aucun risque, à la différence des « Français », car une prise de sang avant le mariage était obligatoire chez les Musulmans pour dépister le VIH. Renseignement pris, cette prise de sang est en fait celle que les services municipaux demandent avant chaque union afin de dépister les cas de syphilis, mais il ne s'agit aucunement d'un test de dépistage du sida, ni d'une particularité musulmane. Pourtant, je pus constater que l'association établie entre cette prise de sang, le dépistage du sida et son caractère d'obligation chez les Musulmans était une croyance générale chez les jeunes rencontrés à Tours, alors qu'aucun parent ne demande ces tests avant le mariage de leurs enfants — cette croyance était en revanche absente chez les Parisiens. Certains affirment que les Musulmans ne

craignent rien, la circoncision les protégeant du sida¹¹¹. Devant mes objections (« Si c'était le cas, il y a longtemps qu'on aurait arrêté de chercher un vaccin ! »), ils se rétractèrent affirmant que cela « réduisait » les risques de contamination. Il faut souligner combien la réaction aux rapports sociaux de « race » conduit ici à nier l'existence des risques d'infection et génère de fausses croyances qui ne peuvent qu'être préjudiciables à une évaluation objective des risques.

La perception de l'origine de l'épidémie de sida est elle aussi conditionnée par les rapports sociaux de classe et de « race ». Hedi déclare ainsi :

Tu sais le sida, ça a été exporté d'Afrique, d'Afrique en Orient, au Moyen Orient, en Thaïlande, tout ça. On sait très bien que les Français, les riches vont là-bas, parce que pour trouver une meuf pour ken, c'est comme tu veux. À quinze ans, elles se font bourriner pour dix balles, et les mecs, elles leur font des trucs de fou. Y'en a, ils vont là-bas, ils choppent des saloperies et ils le savent même pas. Ils le r'filent à une meuf ici. La nana à un autre mec et c'est comme ça, qu'ça a tourné en fin d'compte. Tous les milieux d'Afrique, ils sont pauvres et les gens ils sont pas soignés quoi. Une maladie engendre l'autre et deux maladies qui s'croisent ça en donne une autre et ainsi de suite. Tu t'imagines, quinze maladies réunies ensemble, tu t'imagines toutes les blessures qu'ça doit être !

Les Français « de souche » qui sont « riches » exploitent la misère des pays pauvres et propagent ainsi le sida. Quant à l'Afrique, elle est la terre imaginaire de la naissance de l'épidémie. Il y a dans le discours d'Hedi des éléments d'information sur la prostitution en Asie et le tourisme sexuel qu'il interprète en termes de classe, car lui-même nourrit de la rancœur envers les « riches ». Mais ce n'est pas tant le fait pour un homme d'aller voir des prostituées qu'il condamne, car lui-même a déjà fait cette expérience et fait partie des violeurs, mais le fait que des « Français », autrement dit des « Blancs » forcément « riches », profitent de la misère de pays pauvres et anciennement colonisés. Pour Adnane, les « riches » sont eux aussi la cause de l'épidémie de sida :

¹¹¹ Il faut dire qu'au delà de son sens religieux, la circoncision est perçue comme une nécessité d'hygiène, c'est pourquoi elle est parfois aussi associée à une protection face au VIH.

Quelqu'un qu'a le sida c'est pas de sa faute, c'est malgré lui. C'est une maladie qui a été donné par des gens qui ont été encore plus crapuleux que lui. C'est pour l'argent, pour le business. C'est des crapuleux qui ont utilisé ces gens-là pour gagner de l'argent. Et aujourd'hui le sida, c'est un super business ! Parce qu'une maladie ça épargne personne ! Ça rentre dans l'organisme et ça se propage. Mais c'est pas de leur faute. Y'a le sang contaminé déjà, on leur prend leur sang, on doit le nettoyer, le faire chauffer, tuer les microbes et après on peut le donner à un gars. Mais ils prennent le sang et ils le revendent. Parce que y'a des riches, ils veulent qu'on leur mette du sang plus jeune, des vieux, du sang plus jeune qu'est moins sale. Il le vide pour lui donner un sang tout neuf. Des gens comme ça, y'en a des milliers qui changent leur sang tous les j'sais pas combien. C'qui fait que maintenant, y'a 40 millions de personnes qui sont dans la merde à cause de ces gens-là ! C'est qui qui gagne de l'argent avec ça ? C'est les riches, parce qu'ils se font jamais attraper. Des gens de la haute ! Les gens qui sont malades y sont pour rien du tout, sauf les homosexuels, les travestis, les putes. Tous ces gens-là qui vendent leur corps, eux, c'est normal, parce qu'ils l'ont cherché, ils l'ont fait exprès. Ils l'auront d'un moyen ou d'un autre. Mais les autres, non, ils se sont fait avoir et ils pleurent maintenant.

Adnane interprète lui aussi l'ampleur de l'épidémie en termes de classe, en prenant appui sur des informations comme l'affaire du sang contaminé, mais en la déformant en affaire lucrative organisée par « les riches ». « Les gens de la haute » sont aussi accusés de « changer leur sang » et d'avoir ainsi contaminé les pauvres. Le sang des « riches » serait « sale » et contaminant. En somme, le sida viendrait des dominants.

Outre ces explications en terme de classe sur l'origine du sida, la précarité et la délinquance impliquent un mode de vie où les risques sont omniprésents : passer des nuits d'hiver dehors, être arrêté par la police, être blessé dans des altercations, être victimes d'accidents à force de conduire vite des voitures volées et sans permis, etc. (Esterle-Hedibel, M. ; 1997). Le risque sida devient alors secondaire et lointain. Il faut ajouter que la précarité, les fugues, la vie nocturne altèrent leur santé, l'attention qu'ils portent à leur corps, et réduisent les possibilités de maintenir une hygiène

régulière ; plusieurs d'entre eux ont une dentition très abîmée, mais ne se soignent pas, même lorsqu'ils connaissent des centres de soins gratuits ; certains comme Kamel ont gardé des balafres de rixes sur leur visage et sont « tout abîmés », comme disent leurs amis.

Enfin, la précarité et l'absence de projection dans l'avenir induisent un mode de vie au jour le jour. Tout est vécu dans l'instant présent. Il me fut par exemple impossible de fixer le moindre rendez-vous avec eux, car ils ont perdu la notion du temps : ils ne savent généralement pas quel jour on est puisque rien ne rythme leur semaine ; leur montre est rarement à l'heure car elle ne sert pas à la donner mais bien plutôt à briller, à montrer qu'ils « pèsent ». Le moment présent compte bien plus que l'avenir : chacun a envie de « bouffer la vie » et chaque moment de plaisir est consommé avec avidité, tant les frustrations sont nombreuses. Adnane déclare :

Le préservatif, ouais, ça change quelque chose, c'est pas la même façon de concevoir les choses. Moi quand j'me branle c'est pas avec une capote. Avec une femme, c'est pareil, faut que ce soit naturellement. En fait, c'est pareil avec une capote, mais dans ma tête, c'est pas pareil parce que sans capote, je me dis que je suis libre. C'est une question de bien-être. Déjà, même le mot sida, j'l'oublie, j'l'enlève de ma tête. Capote, j'l'enlève de ma tête. C'est moi et la femme, comment j'm'y prends pour faire l'amour quoi. Non, j' imagine pas. J'l'ai pas.

Or, sans projection dans l'avenir, préserver sa santé devient presque saugrenu et le sida une chose improbable à laquelle ils se montrent indifférents. De plus, la « galère » génère chez certains des comportements dépressifs, parfois suicidaires, qui favorisent les prises de risque. C'est dans ce cadre qu'il faut analyser la fréquence des accidents automobiles et peut-être aussi cette négligence à l'égard des risques d'infection par le VIH. Tous connaissent ou ont connu ces moments d'apathie où plus rien n'a d'importance — Adnane étant sans aucun doute le plus exemplaire d'entre eux de ce point de vue, mais Karim pouvait par exemple passer de longues heures allongé sur son lit, sans rien faire, si ce n'est attendre que ses amis lui rendent visite.

A l'inverse de cette inertie et de cette attitude d'indifférence voire de négation des

risques, l'entretien a fourni l'occasion aux deux coursiers qui étaient sortis de la précarité, non plus d'affirmer la supériorité des Musulmans, des « Arabes » ou des « Maghrébins » sur les « Français », ni de dénoncer le pouvoir des « riches », mais de s'informer en me posant des questions : « Est-ce qu'on peut avoir le sida en embrassant une fille ? » ; « Est-ce qu'on peut être contaminé lorsqu'une fille fait une fellation à un mec ? » ; « Si on a des rapports sans préservatif, est-ce qu'on peut attraper le sida ? » ; « Si on a le sida, c'est quoi les symptômes ? » ; « Est-ce que si on couche avec quelqu'un qui a le sida, on l'attrape systématiquement ? ». Les connaissances, sans être inexistantes, sont incertaines et floues. A la suite de l'entretien, inquiétés par mes réponses et soudain saisis d'une prise de conscience, ils décidèrent de faire un test de dépistage. Je leur appris encore qu'il existait des centres de dépistage anonymes et gratuits. Ainsi, la réception des messages de prévention, la recherche d'informations et enfin l'adoption d'une véritable logique de protection requièrent de ne plus se situer dans une logique de ségrégation.

1.4.2. Identité de genre, rapports sociaux de sexe et gestion des risques d'infection

Le sida questionne chacun dans son identité de genre, sa sexualité et ses relations envers l'autre sexe, ce qui se révèle à travers les modes de perception et de gestion des risques d'infection.

En effet, l'ensemble de ces garçons associent le sida à des catégories de personnes particulières. Compte tenu de leur souci d'affirmer leur masculinité, il n'est pas surprenant qu'il s'agisse d'individus qui, de leur point de vue, ne se conforment pas aux normes de genre. Ainsi, pour Mohammed :

La France, c'est le pays d'Europe où ça se développe le plus [le sida]. Tant qu'il y aura des pédés et des toxicos qui s'piquent, ben ça sera la galère totale ! Faut qu'il reste encore des hommes, y'en n'a plus trop, hein !

Les toxicomanes et les homosexuels ne seraient donc pas des hommes accomplis, et leur existence menacerait même les « vrais hommes » voués à disparaître. Plus

encore, ces hommes incomplets déstabiliseraient la société toute entière qui se transformerait en « galère totale », sombrerait dans le chaos. L'épidémie de sida sert de preuve à cette assertion, qui traduit sa volonté d'affirmer qu'il est « un vrai bonhomme ».

Les hommes défaillants ne sont pas les seuls responsables désignés de l'épidémie de sida : la « femme fatale » et « libertine » est accusée d'être à l'origine de la propagation de la maladie. Kemal qui va se remarier avec une fille du village de ses parents après l'échec de sa vie conjugale avec une « Française » à qui il reprochait de « travailler », et Adnane, devenu apathique à force d'inactivité, dont la sexualité est peu fréquente comparativement aux autres garçons, dressent le portrait de ces femmes fatales :

Il y a eu une histoire, il y a pas longtemps, une fille qui couchait et qui se barrant le matin très tôt, et qui écrivait au rouge à lèvres sur le miroir : « Bienvenue au club du sida ! » C'est une bonne femme qui traînait sur la région parisienne. Elle traînait dans les boîtes, partout, donc elle se laissait draguer facilement, elle couchait facilement. J'imagine, j'me réveille le matin : « AAAH !!! » Et c'est arrivé aussi aux Etats-Unis, il y a deux ou trois ans, la même chose. Une femme qui couchait avec le premier venu... n'importe qui, elle allait chercher : « Viens, on va là-bas... » Et au bout de 365 – elle les a comptés, j'crois – elle a été dans un confessionnal, elle a parlé avec un prêtre, elle lui a tout raconté et le prêtre, en fait, il a prévenu les flics. (Kemal)

Parce que le sida, c'est une arme. On peut tuer des gens avec ça ! Une femme qu'est belle, elle se sape bien, elle fait des dégâts ! T'envoies dix femmes dans un pays, c'est bon, le pays est mort ! Regarde en Algérie, en Yougoslavie ! Une femme qu'est belle, qu'a un bon milieu social, aisée et tout, elle est un peu discrète, elle sait qu'elle a le sida, elle utilise ça comme une arme, elle est redoutable. Elle finira par se faire prendre parce que partout où elle passe, les mecs... Mais si elle est intelligente, elle fait d'elle une arme ! (Adnane)

Ces femmes, belles, riches, intelligentes, séduisantes et séductrices, mais aussi et surtout libertines, sont perçues comme des tueuses : libres de tout contrôle masculin,

elles contaminent volontairement le plus d'hommes possible. Dans la première histoire, 365 hommes, autant que de jours dans une année, sont censés avoir été contaminés, dans la seconde, des pays entiers sont exterminés. Néanmoins, leur dangerosité vient à être stoppée grâce à une solidarité masculine, spontanée et salutaire, qui rétablit l'ordre social : le prêtre va voir la police en dépit du secret de la confession ; les hommes des pays en danger découvrent la femme-arme malgré l'habileté de celle-ci. Les sociologues appellent ces récits des légendes urbaines. La première porte le nom de « AIDS Mary », elle est apparue aux Etats-Unis à la fin de l'année 1986 et a toujours la même trame : un homme a une relation d'un soir avec une femme se laissant facilement séduire et quand il se réveille le lendemain, il découvre sur son miroir, écrit au rouge à lèvres, « Welcome to the world of AIDS » (Burnvand, J. H. ; 1994). En 1991, Peter H. Stephenson signale que « ce mythe urbain est très populaire parmi les étudiants pré-gradués de Victoria » (Stephenson, P. H. ; 1991). Il est ici agrémenté d'une autre légende, dépourvue de nom, qui s'est développée en 1995 à partir des déclarations d'un prêtre irlandais affirmant avoir confessé une femme ayant volontairement tenté d'infecter quatre-vingt hommes, mais d'après John Harrold Brunvand aucune preuve n'est jamais venue confirmer les dires de ce prêtre — de toute façon, qui oserait insinuer qu'un prêtre puisse fabuler ou mentir pour prôner le retour à la chasteté ? La seconde histoire, racontée par Adnane, semble être un produit nouveau, issu de sa propre imagination. Elle n'est pas sans rappeler les personnages féminins des films d'agents secrets comme *James Bond*, mais elle se situe dans un contexte politique international renouvelé qui n'est plus celui de la guerre froide mais de la tentative d'extermination des Bosniaques et des massacres qui traumatisèrent l'Algérie à partir de 1991 — drames auxquels Adnane fut visiblement très sensible d'une part parce qu'il est Musulman et d'autre part parce qu'il descendant de migrants Kabyles. Ainsi, les malheurs des Bosniaques et des Algériens, auxquels ils s'est certainement identifié, seraient la conséquence de femmes séropositives, sorte d'agents secrets, téléguidés par on ne sait qui. Plus que la réalité ou non de ces faits, l'important est que Kemal et Adnane croient à la véracité de ces histoires. Pour Brunvand, les légendes urbaines sont des histoires « trop belles pour être vraies », qui expriment nos peurs en prenant appui sur des faits qu'elles déforment en les vidant de leur complexité, ce qui produit finalement une version caricaturale et simplificatrice dévoilant autre chose que les faits qu'elles sont

censées rapporter. On peut, à mon sens, les comparer aux mythes des sociétés lointaines, car elles livrent ce que doit être l'ordre des rapports entre hommes et femmes. En l'occurrence, elles disent combien la sexualité féminine, laissée au libre-arbitre des femmes, représente un danger pour la société, entièrement assimilée aux hommes, danger incarné par l'épidémie de sida que seuls la solidarité masculine et un contrôle collectif masculin de la sexualité des femmes peuvent enrayer. Le fait que ces garçons racontent ces histoires en y croyant véritablement traduit leurs angoisses devant la sexualité féminine et les femmes en général, rendues responsables de l'atteinte que la précarité porte à leur masculinité.

Au delà de ces femmes mythiques, ce sont les filles ne préservant pas leur virginité qui sont portées responsables de la propagation du VIH. Le sida et les risques d'infection, parce qu'ils font entrer la peur de la mort dans la sexualité, cristallisent les peurs préexistantes, si bien que les risques d'infection ne sont pas associés au fait de ne pas se protéger, mais aux filles qui se soustraient au contrôle masculin de leur sexualité en transgressant le principe de virginité et en recherchant les plaisirs sexuels. L'épidémie de sida fournit alors l'occasion de légitimer et de réaffirmer la nécessité de normes strictes régissant la sexualité des femmes et les rapports entre les sexes. Presque tous en appellent à la restauration du principe de virginité pour les femmes et accusent les filles d'être à l'origine de l'épidémie. La plupart accusent aussi l'homosexualité masculine, déplorant qu'elle soit désormais admise, et considèrent que le sida est la conséquence de cette trop grande permissivité. La France — par opposition au « monde arabe » ou « musulman » — est alors accusée d'être devenue une société « amoralisée », dépourvue de tout sens de la « pudeur », d'avoir « banalisé » le sida en en parlant « trop » et de tomber dans la « décadence » (Mehdi). Il est donc fait appel au « respect des principes de l'islam », c'est-à-dire à la virginité (Marwane), pour contrer ce relâchement. Mais aucun d'eux ne met en cause sa sexualité : c'est celle des femmes qui d'après eux pose problème :

Mais j'vois pas c'que j'pourrais t'expliquer parce moi le sida, tu vois moi, j'vois ça d'mon approche, et ben j'me sens pas concerné du tout parce que j'me protège. Soit t'as ta meuf, soit t'en as plusieurs, c'est à toi d'faire attention. C'est plus à des meufs que tu devrais poser la question parce que ce sont elles les plus touchées.

- Pourquoi ?

- Parce que si elles ont pas assez qu'leur mec et qu'elles couchent comme ça sans vouloir mettre de préservatifs, c'est elles qui sont touchées. (Mohammed)

Selim pense que les dépliants d'information apportés par l'association Aides au Point Accueil Jeunes vont « donner de mauvaises pensées aux filles » et qu'il faut les dissimuler à la vue des plus jeunes. Cela révèle combien ils s'opposent à la recherche par les femmes des plaisirs sexuels.

Par suite, les comportements de protection de ces garçons varient selon leur partenaire. Avec leur copine « sérieuse », ils n'utilisent pas de préservatifs parce qu'ils lui font « confiance », parce qu'elle les « aime » et qu'elle ne représente pas cette femme fatale dont il faut se méfier, la « nymphomane » dépravée. De plus, la contraception est pour eux une question strictement féminine dont ils refusent de se soucier. L'absence de vocable argotique équivalent à « contraception » révèle que les risques de grossesse ne s'inscrivent pas dans leur univers de préoccupation. La plupart estime, comme Adnane, qu'une fille qui devient enceinte a volontairement « cherché à les piéger » :

Les meuf qu'ont des gamins jeunes comme ça... Ça c'est des bêtises, ça ! C'est des meufs qui jouent les femmes, en vrai ! Au lieu de prendre des... pour pas avoir d'enfants... des pilules. On fait pas ça sans prendre de pilule ! C'est de l'inconscience ! C'est elle qui le veut, en fait. Pour moi, ces meufs-là, elles ont rien dans la tête, elles ont rien dans le citron ! Elle prend la pilule, elle en prend 2, 3, 4 et après elle fait c'qu'elle veut ! Elle couche avec deux, trois mecs en même temps si elle veut, c'est pas un problème. Mais sinon, elle chope un mec bien et elle lui fait un gosse histoire de le piéger. C'est une abrutie, elle le fait exprès. Moi, j'suis un gars qui bouge beaucoup, j'ai pas l'occasion de choper beaucoup d'gonzesses, mais quand même, j'prendrais mes précautions parce que je sais que j'ai déjà eu plusieurs filles. Elle, elle aime ça les avortements, elle aime les manières des médecins.

- Et le mec dans tout ça ?

- Le mec, il en a rien à foutre, c'est à elle de prendre des responsabilités parce que lui il donne et elle, elle reçoit, c'est à elle de prendre des dispositifs pour

recevoir ça naturellement sans dire après que les mecs, c'est tous des salauds. Si j'vois une fille, j'lui dis : « T'as le sida ? » Elle m'dit : « non ». « J'peux l'faire sans capotes ? » Elle m'dit : « oui ». Si j'lui fais un gosse, c'est de sa faute hein ! Faut pas croire que je l'assume moi l'enfant ! Elle a cherché à me piéger ! Ou alors, si ça fait deux trois ans que je suis avec elle, je le reconnais peut-être, mais sinon, elle se débrouille.

La méconnaissance de la contraception est totale : Adnane ignore les modes d'administration des contraceptifs oraux et en déduit qu'il est simple pour une fille de se procurer la pilule. Hedi me tint à peu près le même raisonnement et m'affirma que s'il venait à l'idée de sa sœur de demander des informations sur la pilule à leur mère, il la « déchirerait » [frapperait], car parler de contraception avec les parents équivaut à « parler de sexe », ce qui serait une offense grave. La responsabilité de la naissance est donc globalement rejetée sur la fille. Ainsi, est-il arrivé quelques mésaventures à six d'entre eux : leur petite amie est devenue enceinte. Chafik et Khaled, à qui cela est arrivé avec une copine « sérieuse », ont fait preuve d'une présence véritable en payant les frais d'avortement et exprimèrent de la culpabilité lors de l'entretien, considérant que la vie d'un enfant est « sacrée » et qu'ils avaient commis un acte condamné par la religion¹¹². Cet avortement mit fin à leur relation. A 18 ans, Hedi a pris la fuite en laissant sa petite amie se débrouiller seule. Celle-ci le harcelant pour qu'il reconnaisse l'enfant alors qu'elle ne pouvait plus avorter, il alla voir les parents de cette dernière et leur affirma que leur fille ne lui avait pas été fidèle et qu'il n'était pas le père. Comme elle réclamait un test de paternité, il falsifia la carte de groupe sanguin de son frère, sur laquelle il inscrivit son prénom, puis l'apporta aux parents en guise de preuve de son infidélité. Hedi refuse de voir et même d'entendre parler de son fils, aujourd'hui âgé d'un an. Saïd a eu un enfant avec une « Française » qu'il « aimait bien » et qui avait aussi l'estime de ses amis, mais l'idée d'un mariage avec elle semblait inacceptable à ses parents si bien qu'il a refusé de leur en parler. Aujourd'hui, il est fiancé avec une fille résidant au Maghreb, tandis que ses amis lui reprochent régulièrement de ne pas rendre visite à son fils, âgé de deux ans, et l'accusent de ne pas être un « bon père ». Ahmed raconte qu'une fille

¹¹² Ils semblaient ignorer que l'islam autorise l'avortement jusqu'au quarantième jour suivant la conception.

répète sans cesse qu'il est le père de son enfant, ce qu'il dément en arguant qu'elle « ne retrouvera jamais le père », car « elle aimait trop tourner ». Faouzi dit être le père de deux enfants, sans fournir plus de détails. Ces « accidents » ont ensuite déclenché une prise de conscience induisant une utilisation systématique du préservatif répondant aux risques de grossesse, non aux risques d'infection par le VIH.

Cette protection systématique peut se transformer en surprotection chez les garçons les plus violents à l'égard des filles dites « faciles ». Ahmed, qui se vante d'être toujours celui qui « ramène les meufs » pour les faire « tourner », et Hedi, qui se glorifie de faire beaucoup de « touzes avec ses potes », partagent une vision particulièrement hiérarchisée des relations entre hommes et femmes et manifestent beaucoup de mépris à l'égard des filles qu'ils passent leur temps à insulter. L'un comme l'autre considèrent qu'on ne peut jamais faire confiance à une fille : « les meufs, elles t'la font toujours à l'envers ! », dit Ahmed. Tous deux déclarent donc mettre « double capote » pour « être plus sûr ». Cette surprotection déclarée relève de la volonté exacerbée d'afficher une virilité sans faille puisqu'un homme doit toujours être sur ses gardes, surtout avec les femmes. Comme je tentais de leur expliquer qu'ils augmentaient les risques de déchirer les préservatifs en raison des frictions des deux parois de latex l'une contre l'autre et qu'il fallait n'en utiliser qu'un avec, dans la mesure du possible, un gel lubrifiant, Ahmed soutint qu'il n'y avait « aucun risque » à en utiliser deux car il lubrifiait avec de l'huile d'olive — ce qui altère le préservatif qui devient poreux —, et Hedi me rétorqua qu'il ne fallait surtout pas utiliser de gel car cela « esquintait » les préservatifs. J'avais beau expliquer qu'il fallait utiliser des gels conçus à cet effet, Hedi comme Ahmed firent la sourde oreille. Ahmed suivant un stage à l'Association des Tunisiens de France (qui réalise un travail de prévention du sida auprès des populations migrantes) et ayant accès à des préservatifs féminins m'affirma, sur le ton de la concession, qu'il valait mieux que la fille mette un fémidon et lui un préservatif masculin, plutôt qu'il utilise deux préservatifs masculins, ce qui malheureusement ne change rien au problème, mais je ne parvins pas à lui faire entendre raison. Comme ils se présentaient tous les deux en experts du sexe connaissant leur affaire, ils refusaient de croire les informations que je leur apportais : il leur était insupportable qu'une fille conteste leur savoir en matière de sexualité, ce qui renversait les rôles de sexe. Pourtant, l'approximation de

leurs connaissances sur l'usage des préservatifs, associée à leur conception très machiste des relations entre hommes et femmes, les poussaient à adopter des conduites inadaptées.

Vis-à-vis des partenaires occasionnelles, la méfiance est plus grande qu'avec les copines sérieuses, car elles sont perçues comme des « filles sales », si bien que l'utilisation du préservatif semble aller de soi. Mais au cours des soirées en discothèque où il importe avant tout de faire preuve de ses capacités viriles, la consommation simultanée d'alcool et de haschich aidant, la mise en œuvre de cette protection se révèle aléatoire. La peur de passer pour un « puceau » auprès des pairs domine : comme le préservatif risque de faire obstacle à la performance, certains préfèrent l'éviter. Le préservatif est aussi ressenti comme une contrainte qui réduit le sentiment « d'être libre », et donc porte atteinte à la masculinité, puisqu'un garçon se doit justement d'être libre et de refuser les contraintes. Autant de facteurs qui font du port du préservatif une préoccupation lointaine, en contradiction avec les exigences du moment, même s'il est toujours de bon ton d'avoir un préservatif dans sa poche : cela permet de faire croire qu'on est toujours prêt pour « ken » et qu'on a des aventures fréquentes.

En ce qui concerne leur sérologie, ils manifestent peu d'attention. Le sida étant associé d'un côté à une maladie « écœurante » et honteuse qu'il serait d'ailleurs impensable de révéler à ses parents, de l'autre aux hommes « défailants », ils préfèrent rester dans l'ignorance, alors qu'ils savent pertinemment qu'ils ont pris des risques. Toutefois, il faut distinguer les plus actifs sexuellement qui sont aussi les plus sexistes : quand le préservatif s'est déchiré ou a « glissé », ils ont pratiqué un test de dépistage ou obligé leur partenaire à en faire un en se montrant furieux à son égard, mus par le sentiment de s'être « fait avoir par une meuf » (Faouzi, Hedi, Ahmed).

En somme, les rapports sociaux de classe et de « race » induisent une sous-estimation, voire une négation, des risques d'infection par le VIH, tandis que les rapports sociaux de sexe les conduisent plutôt vers une surestimation des risques d'infection et des pratiques de surprotection guidées par la méfiance sexiste lorsque la partenaire est occasionnelle et vers une absence de protection lorsque la partenaire est dite « sérieuse ».

2. *Les étudiants*

Les 12 garçons étudiants interrogés ont été contactés en 1998 et 1999, soit dans la nouvelle résidence universitaire où je logeais à Paris, soit à l'Institut national des langues et civilisations orientales (Inalco) où je m'étais inscrite en 1999 en première année de langue arabe. Ces deux espaces me permirent de côtoyer les interrogés régulièrement et de recueillir des informations complémentaires à l'entretien. Ils avaient aussi l'avantage d'être distants de l'habitat de leurs parents, si bien qu'ils ne craignaient aucune diffusion de leurs dires à leurs proches. A la différence des garçons en difficulté, ils acceptèrent rapidement le principe de l'enquête, considérant soit qu'il était « novateur » de mener une recherche sur la sexualité et le sida chez les « Maghrébins » et estimant qu'il était important pour leur « communauté » d'y participer, soit qu'il était nécessaire de témoigner de la vie des « Arabes » en France, qu'il s'agisse de l'histoire de leurs parents ou de celles de leurs amis d'enfance devenus des délinquants, désargentés, sans avenir. Ils voyaient là un moyen de se faire les porte-parole de leurs proches et d'œuvrer à une amélioration, si modeste soit-elle, de la vie de tous. L'un d'eux me dit d'ailleurs : « J'espère que ça deviendra un livre, un jour, ton travail, parce que si c'est juste quelques profs qui le lisent, ça ne servirait à rien ! » Dans le même ordre d'idées, alors que j'étais un peu inquiète de passer encore pour une personne indiscreète et sexuellement intéressée comme l'avait insinué les garçons en difficulté, ce dont je m'enquerais auprès de l'un d'eux, il me répondit : « Non, je savais que ça serait comme ça. J'ai accepté parce qu'il faut parler, alors y'a pas d problème ! Ça m'a pas dérangé que tu poses des questions sur des choses intimes, c'était prévu. »

Ensuite, leur acceptation de l'enquête répondait au désir de rendre visible leur réussite : comme je l'ai déjà indiqué, les médias ont forgé une image des descendants de migrants du Maghreb qui ne rend pas compte de la diversité de leurs situations sociales — les étudiants étant une figure absente de l'image médiatique censée les représenter — si bien qu'ils se sentent assimilés à l'image négative du délinquant, ils étaient donc également heureux de raconter leur histoire et leur réussite. La relation d'entretien n'était marquée ni par la distance sociale, puisqu'ils étaient étudiants comme moi, avaient immédiatement saisi le sens et l'objectif de mon travail et même

trouvé un intérêt à y participer, ni par les rapports sociaux de « race » car notre proximité sociale réduisait aussi cette opposition, si bien que je n'étais plus assimilée au contre-portrait mythique du « Français » forcément raciste, riche et exploiteur, ni classée parmi les « ennemis » potentiels. Quant à la volonté de ceux contactés dans la résidence universitaire de réaliser l'entretien dans un café plutôt que chez eux ou chez moi, à la différence des garçons en difficulté, elle traduisait leur volonté de déssexualiser l'entretien et d'éliminer toute ambiguïté, ce qui facilita grandement l'enquête pour moi. Etant favorable à la recherche, ils n'avaient pas de raisons d'utiliser le domaine de la sexualité pour m'éloigner.

2.1. La masculinité : l'éloge du libre arbitre et du sens des responsabilités

Contrairement aux garçons en situation de précarité, les étudiants disposent d'un statut qui leur confère une reconnaissance sociale et présage d'un avenir prometteur. Quelles valeurs élaborent-ils alors dans ce contexte et quelles représentations se sont-ils forgées de l'honneur et de la masculinité ?

2.1.1. La construction d'un avenir prometteur et la fierté

A la différence des pères des garçons en difficulté, ceux des étudiants ont plus souvent été scolarisés dans leur pays : six d'entre eux ont le certificat d'étude, parmi lesquels trois ont suivi l'enseignement secondaire, l'un étant même devenu instituteur. Ils écrivaient et parlaient donc français à leur arrivée en France. Les mères ont également plus souvent été scolarisées — deux d'entre elles ayant atteint le secondaire et trois ayant suivi des cours d'alphabétisation en France. Pour tous, le projet migratoire s'est inscrit dans la recherche d'un meilleur niveau de vie, mais pour deux pères non scolarisés, orphelins et aînés de leur fratrie, devenus l'un berger et l'autre mineur, il s'agissait de fuir une grande misère matérielle, voire la famine, tandis que pour ceux qui, en tant qu'ouvrier, tailleur ou enseignant, avaient une

qualité de vie correcte, il a été motivé par des raisons de santé — le système de soins de leur pays ne le permettant pas de se soigner — ou par le désir de donner à leurs enfants la possibilité de faire de longues études : l'un d'eux déclare qu'il refusait que ses enfants soient victimes de la corruption du système scolaire marocain qui délivrait alors les diplômes selon le montant des bakchichs. Arrivés en France, ceux qui avaient une qualification ont poursuivi leur apprentissage du français par des cours du soir et ont acquis des compétences professionnelles par des stages. Ceux-ci sont devenus ouvrier qualifié, dans l'électronique ou l'hydraulique par exemple, comptable, artisan-menuisier ou commerçant, tandis que ceux qui n'avaient pas de qualification et étaient analphabètes ont été ouvriers à la chaîne, manutentionnaire ou ouvrier du bâtiment. Certaines mères ont appris à lire et écrire le français en France et sept travaillent ou ont exercé un travail rémunéré en tant qu'aide-soignante, assistante maternelle, cuisinière, couturière, femme de ménage, en raison soit d'une maladie empêchant temporairement leur mari de travailler, soit de l'ennui qu'elles éprouvaient une fois leurs enfants devenus grands ; cette activité rémunérée les distingue particulièrement des mères des garçons en difficulté. Les fratries sont aussi généralement moins nombreuses : dans six familles, les enfants sont au nombre de trois, tandis qu'ils sont quatre dans trois autres et cinq à huit dans les trois dernières. En somme, ces garçons ont plutôt vécu dans des familles dont le niveau de ressources était supérieur à celui des garçons en difficulté, et où la pratique courante du français, notamment par les mères, a induit une relation radicalement différente à la société française, permettant aux parents de garder un rôle d'autorité sur leurs enfants.

Mais surtout, et quel qu'ait été leur niveau de qualification, les parents de ces étudiants se sont montrés d'inconditionnels partisans de l'école, encourageant constamment leurs enfants à réussir leur scolarité, interdisant pour la majorité d'entre eux les sorties le soir jusqu'à l'âge de 18 ans et obligeant leurs jeunes fils à faire leurs devoirs, même lorsque eux-mêmes étaient analphabètes. Par exemple, quand Seif était en classe de sixième et devait effectuer un contrôle en classe qu'il n'avait pas préparé, sa mère vint le réveiller à deux heures du matin pour qu'il apprenne sa leçon, si bien qu'il obtint finalement « une très bonne note » et prit goût à l'école, tant il avait été « content » de ce résultat durement acquis et inattendu. Elle lui faisait aussi croire qu'elle avait obtenu son baccalauréat au Maroc, ce qui suscitait son

admiration et visait à l'inciter à faire mieux encore, alors qu'elle n'avait en fait que le certificat d'étude. Le père de Toumi lui assurait, lorsqu'il était collégien, mettre de l'argent de côté pour lui payer des études supérieures, de sorte qu'il se sentait « fier » et flatté d'avoir un père si préoccupé de son avenir, mettant en lui tant d'espoirs, de confiance et d'ambition. Yasser déclare qu'il devait « ramener des 24/20 » pour satisfaire son père, car « les 17 ou les 19 ne suffisaient pas » et raconte que cet homme plutôt avare de compliments et peu enclin à montrer ses sentiments pleura de joie le jour où il obtint son baccalauréat. Le père de Nadjim venait quant à lui chercher son fils à l'école tous les jours et s'inquiétait de son évolution scolaire auprès des professeurs, alors qu'il était analphabète et ne pouvait « comprendre le bulletin ». Le père d'Abdel, également analphabète, lui disait ne pas vouloir qu'il travaille « avec la pelle et la pioche » comme lui, et l'incitait à « réussir par les études ». Ils indiquent encore que leurs parents ont fait preuve d'une capacité d'anticipation certaine des problèmes générés par la ségrégation spatiale des familles de migrants dans des quartiers dégradés : trois pères voyant que la cité d'habitats à loyers modérés où ils résidaient devenait un lieu de mauvaises fréquentations pour leurs enfants décidèrent, malgré leurs difficultés financières, de déménager et de s'installer « dans un quartier français », si bien que ces derniers échappèrent aux « établissements à problèmes » et ont eu « de très bons professeurs ».

En raison de ce fort investissement parental et de la confiance qu'ils leur accordaient en les considérant « comme des grands » dès le plus jeune âge, il leur est devenu « inimaginable de ne pas être bon à l'école », puis « naturel d'avoir le bac et d'aller à la fac ». Ils estiment que « la moindre défaillance » aurait été une véritable « trahison » ou en tout cas la cause assurée d'une « déception énorme », ce à quoi ils ne pouvaient se résoudre.

Le parcours d'Abdel, 23 ans, inscrit en maîtrise de droit et projetant de faire un doctorat, dénote un peu dans ce tableau, car son père, orphelin et enfant maltraité, analphabète, issu d'un milieu très pauvre en Tunisie, fuyant la faim, la dictature et « la persécution des Musulmans pratiquants », était un homme violent qui le frappait durement à la moindre bêtise ; Abdel est aussi le premier enfant né en France d'une fratrie de huit, dont les aînés arrivés à l'adolescence, dotés d'un CAP ou dépourvus de qualification, sont devenus délinquants et ont eu des ennuis judiciaires. Pourtant, Abdel fait preuve, plus que les autres encore, d'un énorme sentiment de

reconnaissance envers son père, car suite aux errances de ses premiers fils, celui-ci décida de l'inscrire dans une école coranique où, à neuf ans, il apprit à lire et écrire l'arabe classique ainsi que les fondements de l'islam. Il y fut encadré par des professeurs qui lui transmirent le « goût du savoir », l'incitèrent à réussir à l'école laïque et l'aidèrent à gérer les tensions que traversait sa famille en raison des violences paternelles. A force de discussions avec sa mère qui lui raconta l'histoire douloureuse de son père, il découvrit que ce dernier avait reçu « mille fois plus de coups que [lui] » et qu'il avait, en dépit des apparences, tenté de limiter sa violence, ce après quoi il lui accorda son pardon, même s'il éprouve encore parfois de la haine et une forte rancune à son encontre. Il considère malgré cela que c'est à son père qu'il doit d'avoir eu les moyens de s'en sortir, y compris de parvenir à atténuer les tensions familiales par la voie de la discussion plutôt que de répondre par la violence à la violence de son père.

Ainsi, soucieux de leur rendre hommage et de redorer l'image des « parents Arabes », trop souvent accusés selon eux d'être de « mauvais parents », « violents » ou « barbares », ils certifient que les leurs n'auraient en aucun cas accepté d'entendre « parler en mal de leurs enfants », étant des personnes « trop honnêtes et respectueuses de la loi » pour tolérer la moindre bêtise. Ils précisent que leurs parents associent le déshonneur et la honte à la malhonnêteté, au vol, au mensonge, à la mendicité, ce qu'ils résumant en affirmant qu'ils sont « droits », et qu'eux-mêmes ne pouvaient donc s'engager dans une voie déviante sans encore une fois avoir le sentiment de les trahir : se laisser tenter « stupidement » par de mauvaises actions ou devenir délinquant pour « épater bêtement les copains » constituait un risque trop important de perdre leur confiance et leur affection, ainsi qu'une trop grande honte pour s'y laisser aller. « J'avais tellement d'amour pour lui, qu'il était impossible de le décevoir », dit Mounir. C'est pourquoi ils se sont interdit le moindre faux-pas ou ont tout au moins cherché à éviter les ennuis et à surmonter les frustrations, malgré la modestie de leur famille, trop désireux de se montrer dignes des valeurs que leur avaient transmises leurs parents, ce que le langage de l'honneur exprime, sans qu'il s'agisse d'une recherche d'honneur. Il s'agit plutôt de préserver la famille de toute honte par l'évitement des comportements jugés déviants :

L'honneur, c'est... Avant tout, c'est la famille. Faut pas la salir, il faut pas la

salir. Tu retrouves ça dans toutes les familles, dans toutes les cultures. Si la famille est forte, logiquement, y'a ça. Faudra pas salir, donc faudra pas d'histoires, faudra pas de scandales, faudra pas que t'impliques ta famille dans tel truc et tout, et que l'image par rapport aux voisins ou par rapport à la famille, c'est important. Ça, j'le sens fortement moi aussi. Mais bon, ça prend pas plus d'importance que ça non plus. On parle pas d'honneur le soir en rentrant à la maison, quoi. Au contraire, c'est quelque chose d'implicite. C'est une idée que tu gardes en toi de pas salir ta famille. (Nadjim)

Ils font preuve d'une telle admiration pour leurs parents qu'ils les présentent comme des modèles à suivre, ayant su les guider et leur montrer l'importance de l'instruction dans un contexte migratoire évidemment difficile. Le sentiment de devoir être à la hauteur des sacrifices et des efforts qu'ils consentirent pour eux est l'élément qui les a poussés à s'engager dans les études. C'est ainsi qu'ils disent avoir développé très tôt le « sens des responsabilités », s'être imposé des « contraintes », fixé des « priorités » et des « objectifs » pour construire leur avenir, conformément à ce que leurs parents attendaient d'eux, essayant le plus souvent possible de se projeter dans l'avenir plutôt que dans le temps présent. Maamar illustre tout à fait ce processus :

Mon père, il est venu à 32 ans en France, il savait pas parler un mot de français. Au début, il m'a dit : « J'dormais dehors, sur des cartons », et puis voilà, il a fini par trouver du boulot, il a fait un peu de tout, et ensuite, il a travaillé chez Renault pendant 20 ans. Il a habité là, il a fondé une famille, il s'est marié, il a eu des enfants, et j'veux dire... Mon père, il a jamais été riche, ma mère non plus, mais on n'a jamais manqué de rien. Il a toujours été là, il nous a toujours conseillé, il nous a toujours bien élevés, il m'a jamais frappé, ma mère non plus. J' respecte mon père, mais c'est un peu plus que du respect parce que j'avais peur de lui ! Pas dans le sens où il allait me tabasser, mais dans le sens où j'avais peur de l' décevoir. Parce que j'étais tellement conscient qu'il avait fait des efforts pour... pour avoir une famille, pour... Des efforts, mais, je pense, très au-dessus de la moyenne ! Donc j'sais pas, fallait bien lui rendre ça ! C'est pas en lui ramenant des flics à la maison ou en lui ramenant de mauvaises notes que j'allais le récompenser, quoi ! Voilà, ça a

toujours été comme ça ! Si un jour j'deviens riche, c'qui est mon objectif, j'espère bien leur rendre un toooooouuuuut p'tit peu de c'qu'ils ont fait pour moi, parce ce que j'arriverai jamais à faire c'qu'ils ont fait pour moi. Moi, quand j'étais p'tit, quand j'avais des mauvaises notes, j'avais peur de rentrer chez moi ! Pas parce que j'avais peur de m'faire tabasser ! Mais parce que j'avais honte ! J'regardais les personnes qu'i'y'avait au-dessus d'moi, et j'me disais : « Ils ont quoi de plus que moi pour avoir des bonnes notes ? » En fait, ils ont rien. Alors après, c'était même pas une histoire de bosser ou de pas bosser, c'était une histoire d'en vouloir, quoi !

Ces garçons ont donc ressenti le devoir de se montrer à la hauteur du courage de leurs parents, de l'estime que ces derniers avaient d'eux et enfin de leur droiture. Ils sont fiers de leur extraordinaire parcours et se sont interdit d'échouer dans leur scolarité. Ainsi, ils se sont forgé un système de valeurs qui associe l'honneur et la fierté à la recherche de la « connaissance » et de l'« excellence » :

L'honneur pour moi c'est dépendant de l'excellence. L'excellence, c'est pas d'être au top parce que être au top c'est par rapport aux autres, mais c'est arriver à un niveau satisfaisant et d'arriver aussi à emmener les autres en même temps. C'est ça ma logique. [...] J'serais heureux si les gens arrivaient à un niveau de culture, un niveau de vie tel qu'il y n'ait plus de guerre. C'est pour soi-même et pour les autres.

- Cette recherche d'excellence, ça vient de l'éducation que tu as reçue ou tu penses que ça vient d'ailleurs ?

- Dans l'éducation, c'est pas explicite, c'est très implicite. C'est toujours très souvent sous-entendu. Déjà, c'est très fort en soi ! C'est pas une contrainte, c'est un exemple que donnent les autres. [Pour mon père, se former — il a suivi des cours d'apprentissage du français puis de comptabilité —], c'était une volonté d'être installé le mieux possible à l'endroit où il était. Il savait pas combien de temps il allait rester en France, mais le temps qu'il allait rester, il fallait qu'il s'investisse, qu'il évolue, qu'il profite du temps où il était en France pour évoluer, pour prendre des cours, pour... Où que tu sois, c'est un peu de... pas d'être au top, mais... Oui, c'est une course vers l'excellence. [...]

Ben ma mère est venue en France, elle connaissait pas un mot de français et à l'heure actuelle, ça fait 20 ans qu'elle est en France et elle parle couramment le français, sans accent. On le remarque pas, quoi. Voilà, j'sais pas c'est une logique, c'est là où on est, essayer de s'intégrer, c'est essayer de se cultiver, de s'ouvrir, c'est l'ouverture parce que personnellement, je vois pas l'intérêt de venir en France et de garder... De pas s'ouvrir, de rester enfermé dans une logique de culture, de langue, de... A ce moment là autant rester là où on était quoi. Si demain je vais, je sais pas, en Angleterre ou en Allemagne, j'essaierai de m'ouvrir à leur culture, à leur langue. Pour moi, c'est totalement logique.

« S'intégrer », « s'ouvrir », « se cultiver », « profiter de la culture française » jalonne leurs discours : il s'agit non pas d'être le meilleur pour humilier les autres mais de faire le mieux possible pour vivre décemment et se sentir fier de soi. « S'intégrer » est alors entendu dans le sens de « réussir », non dans celui d'oublier ses origines sociales ou l'histoire migratoire de ses parents. Mais ils refusent de se laisser troubler par « le clivage Beur/Français de souche », comme dit Mohand, pour justement « s'intégrer, se cultiver », ce que Nadjim explique aussi :

Le racisme... Y'en a, c'est vrai, mais j'focalise pas là-d'ssus. Question d'intégration, ça m'a jamais posé d problème, ça m'a jamais troublé comme ça peut l'être pour certaines personnes. Moi, j'essaie de toujours me dire qu'on aura jamais à se plaindre, j'me considère comme privilégié, que le monde nous est ouvert. P't'être qu'on rencontrera des p'tits barrages qui nous empêcherons de nous émanciper du fait de ta couleur ou de tes origines, mais toi, tu seras toujours là pour essayer de retourner ces préjugés. T'auras toujours les capacités de te montrer, de dire qui t'es, c'que tu vaux. Quelque part, ceux qui veulent pas le comprendre, c'est qu'ils en valent pas le coup. Enfin de compte, quand tu regardes bien, rien peut t'empêcher de réussir, rien. Si en toi-même, t'as envie d'bouffer la vie, tu la bouffes, hein ! Peu importe ta couleur, c'est pas un problème. J'essaie d'avoir une vision globale des choses... Ça peut être naïf comme démarche, mais bon : on mange à notre faim, on a un toit, on a une possibilité de s'éduquer, une possibilité d'avoir des loisirs, etc., c'est un privilège déjà. Un privilège de savoir écrire, lire,

s'exprimer, s'instruire... J'essaie de voyager, et bon, je vois c'que ça peut être que la misère. Ça te remet en place, tout le temps.

En ce sens, à la différence des garçons en difficulté, ils ne rejettent aucunement les institutions que sont l'école ou le système judiciaire et ne se construisent pas en opposition à elles, car leur objectif est au contraire de profiter des possibilités que le système éducatif leur offre pour accéder à un mode de vie convenable, voire aisé. En somme, ils ne rejettent pas « le système » comme diraient les garçons en difficulté, mais veulent à l'inverse l'intégrer et y gagner leur place, notamment en brigant des carrières prestigieuses d'économistes, de politiciens, de médecins, d'avocats... Ils émettent bien sûr des critiques sur l'éducation nationale, estimant parfois que certains enseignants sont racistes, mais ils n'y voient pas le fait de l'institution dans son ensemble car celle-ci leur a justement offert une possibilité d'ascension sociale. Nadjim déclare que le système scolaire français a ses défauts et que l'égalité des chances est « un leurre », mais il estime dans le même temps qu'en comparaison du système scolaire marocain « n'importe qui peut s'instruire » sans être obligé de « verser des dessous de table ». Dans le même ordre d'idée, Abdel porte un regard critique sur la police française, déplorant les contrôles d'identité au faciès, mais déclare qu'à la différence des douaniers Tunisiens, les douaniers Français n'ont jamais dépouillé ses parents de leur argent lors de leur passage à la frontière. Seif déplore qu'il y ait de la corruption en France, mais il affirme qu'au Maroc, « c'est puissance dix ! » et qu'« ici, on a des droits, on peut voter, il y a une justice », imparfaite, certes, mais à son sens moins imparfaite qu'ailleurs. Dans la continuité logique de ce discours, ils critiquent la tendance au repli sur soi des garçons en difficulté. Maamar déplore par exemple qu'ils tombent dans une logique d'enfermement qui aboutit à du racisme : « Pour eux, quand tu leur parles d'un Français ou d'un Juif, c'est : “Mais laisse tomber ! C'est des enculés ! Ils ont de l'argent ! Ils nous regardent de travers ! ” et quand tu mets un Arabe avec un Noir, eh bien ça pète parce qu'ils peuvent pas s'piffer entre eux. Mais c'est l'exclusion qui fait ça ! ». Et d'expliquer qu'ils sont devenus racistes en raison de la ségrégation spatiale et sociale qui fait qu'ils ne connaissent en fait que très peu de « Français » si ce n'est les professeurs, les policiers et les juges ; tout en comprenant leur révolte, il condamne cet état d'esprit. Comme les autres, il a d'ailleurs un réseau d'amis

beaucoup plus « mixte » que les garçons en difficulté. Certains essaient même de côtoyer presque exclusivement des personnes venant de milieux moins modestes, car ils souhaitent justement sortir de cet univers de misère.

De surcroît, ils espèrent par leur réussite professionnelle pouvoir rendre à leurs parents quelque chose des sacrifices qu'ils ont consentis, c'est-à-dire « leur rendre la donne » et précisément « leur rendre l'honneur », dit Maamar. En attendant, ils s'efforcent, en exerçant des « petits jobs » l'été, de payer une partie des frais engagés pour assurer leurs études ou au moins de ne pas dépendre de leurs parents pour l'habillement et les dépenses telles que les sorties : Toumi note par exemple les sommes que ses parents dépensent pour lui dans l'objectif de les leur « rendre au centuple » ultérieurement.

Par ailleurs, ces garçons ont, comme les autres, acquis l'idée que ce sont les hommes qui doivent assurer la subsistance de leur famille et qu'ils devront par conséquent disposer d'un salaire suffisant pour offrir un niveau de vie confortable à leurs épouse et enfants, pourvoir à leurs désirs et bénéficier d'une certaine marge de liberté dans leur vie. Il en va cette fois-ci de leur honneur personnel et de leur avenir, non plus seulement de rendre grâce à leurs parents : Larbi qui est en DESS de pharmacologie, sachant être appelé à « devenir le pilier de la famille » et désirant pouvoir « être libre d'offrir des cadeaux à [son] épouse », déclare avoir choisi son orientation scolaire en fonction des possibilités d'emploi. Cette logique, présente chez chacun d'eux, les a orientés vers le commerce, la finance, les sciences, le droit, domaines perçus comme rentables.

Enfin, ils considèrent qu'à un certain âge, on ne doit plus dépendre de ses parents, spécialement quand on est un garçon. C'est pourquoi Mohand a déterminé son orientation professionnelle en fonction des potentialités de rémunération et du niveau de rentabilité de son investissement scolaire : il est inscrit en DEUG de sciences économiques et souhaite se spécialiser rapidement dans la finance. Ce choix relève pour lui d'une sorte d'évidence, dans la mesure où il serait inconséquent de s'engager dans une voie aux débouchés incertains. Telle est la logique suivie par tous.

Mais la volonté manifeste d'adapter leur cursus aux possibilités d'emploi relève encore du désir d'acquérir une plus grande indépendance à l'égard de leur père et de ne plus subir ses éventuelles remontrances, car les années passant — ils ont tous plus

de 20 ans et pour la plupart plus de 23 ans —, ils estiment ne plus devoir recevoir d'ordres, ce qu'ils ressentent comme une infantilisation qui les empêche d'accéder pleinement au statut d'adulte autonome et responsable, autrement dit, au statut d'homme. Certains vivent mieux que d'autres le fait de ne pas être complètement indépendant, car ils disposent d'un logement en cité universitaire, ce qui leur confère la liberté recherchée ; les autres expriment plus ouvertement qu'il est honteux à un certain âge de se faire entretenir. Ainsi, en attendant de terminer ses études, Maamar participe au paiement du loyer du domicile familial, par sentiment de devoir d'une part et pour négocier une certaine autonomie d'autre part :

À partir du moment où à 23 ans j'suis encore chez mes parents, quand même ! Soit tu payes le loyer, soit tu payes les factures, hein ! Le père, il a envie d'te mettre dehors parce qu'il s'dit : « Une tête de moins ! » [rire] Puis après quand il voit qu'ça fait un p'tit vide dans l'compte, il s'dit : « Non, il vaut mieux qu'il reste à la maison, il est plus utile. » [rire] Et là, tu fais un pacte. Tu lui dis : « Papa, tu m'casses pas la tête ! C'est un fait, j'suis ici, mais tu m'casses pas la tête ! J'fais c'que j'veux ! En contrepartie, j'te donne x francs », tu vois. Et là, ça va. À partir du moment où tu vis chez tes parents, tu vas pas dire : « Tous les jours j'rentre à six heures du matin, c'est la fête ! ». Y'a des soirs, t'es obligé d'te dire : « Faut qu'j'me calme ». J'sais pas, moi j'trouve que c'est un manque de respect, sinon.

C'est que le respect dû aux parents et leur plus ou moins grande dépendance financière bride un peu leur liberté. Mohand, âgé de 20 ans, qui manifeste un peu moins que les autres son soucis de reconnaissance, affirme en revanche plus ouvertement ce désir d'autonomie, même s'il bénéficie d'une véritable liberté de gérer ses allées et venues ou ses fréquentations :

- J'ai une indépendance, mes parents me demandent pas où je vais tout le temps, j'suis complètement libre, quoi. J'peux partir six jours ici ou là sans donner des nouvelles toutes les trois minutes, c'est vrai. Mais l'indépendance qui me manque, c'est l'indépendance financière.

- Tu as l'idée d'un métier ?

- Mes études, c'est la finance, l'économie, la comptabilité, enfin dans ce milieu là, dans le commerce. Et je veux faire une maîtrise financière, quelque chose qui se termine vite, pour avoir un diplôme qui me garantisse quelque chose quoi, pas traîner, traîner... Avoir un résultat. [...] J'suis quelqu'un qui voit à long terme aussi, donc j'place quoi. Quand j'travaille l'été, j'place, j'ai une vue à long terme, quoi ! Moi, c'est vraiment une indépendance, c'est avoir mon appart, de l'argent... c'est c'qui m'intéresse. [...] En fait, j'veux être libre. J'veux dépendre de personne. C'est surtout ça. Là, j'dépend de mes parents, s'ils me disent un truc de travers, j'peux pas leur répondre, c'est eux qui m'hébergent et qui payent mes études aussi donc j'suis un peu prisonnier. En plus, j'estime qu'à 20 ans, j'devrais être tout seul, j'devrais plus avoir mes parents sur le dos... [...] En fait, ce qui m'intéresse, c'est pas les études en soi, c'est la fin ! J'suis p't'être un arriviste ou un opportuniste, mais c'qui m'intéresse, c'est gagner de l'argent... En fait, c'est même pas l'argent en soi, parce que pour moi, l'argent, c'est pas une fin, c'est un moyen, c'est pour être indépendant, être libre. J'ai pas envie d'dépendre de mes parents, j'ai pas envie d'dépendre d'une bourse. Pour moi, être libre, c'est ça. En plus, chez les Kabyles, tu sais, c'est une confédération de tribus parmi le peuple Berbère et le mot « berbère » qui désigne les Berbères, c'est Imazighen et ça veut dire « les hommes libres ». J'sais pas, mais moi, j'le sens fortement. La liberté ! Ne dépendre de rien !

- Est-ce que ça a à voir avec l'honneur ou ça n'a aucun rapport ?

- Si, en quelque sorte ! Oui. J'ai l'impression que plusieurs choses sont liées : pour moi, la liberté, c'est très dépendant de l'honneur et l'honneur, pour moi, c'est dépendant de l'excellence.

Plus encore, Mohand affirme, sans concession aucune à propos des garçons en difficulté, qu'ils « n'ont pas d'honneur parce qu'ils n'essaient pas de s'en sortir » : c'est en raison de l'abandon de toute recherche d'emploi et du refus de la logique d'instruction qu'il porte ce dur jugement. Le discours de Mohand est assez exemplaire de l'intrication des divers niveaux de signification associés à l'honneur chez les garçons qui organisent leur vie en vue de leur réussite professionnelle : l'excellence procure l'argent, qui procure l'indépendance et la liberté, qui soustrait à

l'autorité du père et confère le statut d'homme adulte, le tout étant inscrit dans une continuité avec le projet migratoire des parents et avec leur identité culturelle. Ici c'est l'identité berbère qui est associée à la logique de recherche d'excellence, mais pour les autres c'est à la « fierté arabe » ou aux « principes musulmans » qu'elle est assimilée. On voit que la notion d'honneur est resignifiée par la valorisation de la réussite professionnelle et financière dans un contexte économique fort différent de celui du Maghreb rural, et que cette resignification avait déjà été opérée par le père qui voyait sa famille comme une sorte d'« emprisonnement » et refusait de reprendre la ferme familiale, malgré son attachement à « sa terre et à sa famille ». Certes, Mohand se réfère à la confédération tribale, mais il n'en connaît vraiment le mode d'organisation que par un savoir livresque, qui ne fait pas de lui une personne intégrée au lignage auquel la famille de son père était rattachée : en effet, il connaît assez peu la famille demeurée en Kabylie et n'a pas de prise sur ce qui se décide là-bas ; il envisage certes d'aller vivre en Algérie, mais ce n'est pas dans l'intention d'y retrouver les parents de son père ou de sa mère, ni de vivre de la paysannerie ; enfin, alors même qu'il se définit comme un « Kabyle intégré à la France », là-bas il est d'abord perçu comme un Français. Il faut néanmoins noter que la plupart des étudiants savent ce qu'est l'organisation tribale, voire sont capables d'indiquer le nom de l'ancêtre éponyme, à la différence des garçons en difficulté, et que cela les situe dans une filiation et une histoire psychologiquement structurante, même si leurs liens avec leur famille au Maghreb sont très distendus. Yasser me dit ainsi en me présentant un ami : « On vient de la même tribu [rire gêné], de la même "assiette", on va dire, en arabe ». On peut donc noter que les valeurs de réussite professionnelle et d'indépendance financière exprimées en terme d'honneur par ces garçons sont tout à fait communes et traduisent d'une part leur « francité » et d'autre part l'existence d'une communauté de valeurs entre le Maghreb et la France.

Quoiqu'il en soit, il résulte de leur réussite scolaire et des perspectives d'emploi qui s'offrent à eux qu'ils font la fierté de leurs parents, car cette réussite symbolise aussi celle du projet migratoire. Par ailleurs, elle leur permet de se conformer au modèle de l'homme pourvoyeur de ressources et leur ouvre la porte du passage à l'âge adulte, ce qui revient à se conformer au modèle de l'homme accompli. En cela, leur situation les distingue clairement des garçons en difficulté.

2.1.2. Le racisme et la nécessité de revaloriser son identité pour « s'intégrer »

La réussite de ces étudiants et leur « intégration à la culture française », comme disent certains, est exemplaire et paraît presque s'être déroulée sans embûche, comme une évidence, s'il l'on s'en tient au seul aspect des discours présenté ci-dessus. Mais ils racontent aussi que l'expérience du racisme les a profondément touchés dans la mesure où elle a été à l'origine « d'une crise identitaire », comme dit Abdel, douloureuse et potentiellement destructrice. En effet, comment « s'intégrer », lorsque l'on est, soi ou ses proches, toujours renvoyé à une altérité dégradée, à une image de soi dévalorisante et que beaucoup de parents, d'amis, sont littéralement devenus des « exclus » ? Comment concilier cette vie en France avec le sentiment d'être repoussé ? Comment gérer le sentiment « d'être Français », « d'être intégré », « d'être un être humain comme tout le monde » ayant « deux bras, deux jambes et une tête », de ne pas avoir « d'anomalie particulière » et celui d'être « présenté comme des animaux » par les médias, considéré *a priori* « comme des délinquants » par les gens dans le métro, « comme des intégristes » ? Comment vraiment aimer cette école qui ne glorifie que la France en oubliant dans ses cours d'histoire de mentionner la contribution des peuples du tiers-monde à la « civilisation » et qui passe bien rapidement sur les exactions commises durant la colonisation ? Comment se sentir franchement à l'aise avec les « Français », quand certains disent : « J'aime pas les Arabes, mais toi, j't'aime bien, parce que t'es pas un Arabe comme les autres », et que les autres en question sont vos pères, mères, amis d'enfance ou frères qui se sont perdus dans la spirale de l'exclusion et de la ségrégation réciproque ? Comment se dire et se sentir Français, quand dans le regard des Français dits « de souche », il y a une injonction à renier et oublier l'histoire de ses parents, alors qu'ils leur doivent justement leur réussite, que ceux-là ont fait tant de sacrifices, montré tant d'amour et qu'ils se sentent si redevables envers eux ? Seif, qui était lycéen dans le cinquième arrondissement de Paris et n'avait que des amis « bourgeois » et « français de pure souche » explique le malaise que cela provoque :

D'entendre plein, plein d'blagues, qui même si elles font rien, inconsciemment, elles font quelque chose quand même... Quand j'étais p'tit, on m'a appelé « Arafat », on m'a appelé « couscous », ça c'est imprimé, hein ! J'te l'dis toute suite ! J'en rigolais, mais au bout d'un moment, je sais que ça m'a fait quelque chose, ça a joué. [...] Quand j'étais au lycée, dans le cinquième arrondissement, mes potes, c'était des p'tits bourges, quoi. Tous les matchs, on regardait ensemble avec les bières et tout ça, c'était : « Ouais ! On gagne ! On gagne ! » J'me sentais toujours un peu... d'l'autre côté. Le « on », j'me mettais jamais là-d'dans, alors que eux, ils me mettaient là-d'dans. Ça créait des situations bizarres. Pour eux, j'étais Français, point final, on s'en fout un peu de... On est tous d'origines différentes, mais on est tous Français, ils pensaient ça, ils m'ont jamais rejeté. Mais moi, ça marchait pas comme ça dans ma tête. On avait beau me dire que j'étais Français, je me sentais de plus en plus différent.

- C'était comme nier tes parents de toujours te dire que t'étais Français ?

- Exactement. Toutes les discussions qu'on avait sur les pays sous-développés, c'était... Par exemple, on parlait de nos destinations de vacances : « Tu pars où ? » ; « En Egypte. » ; « Ouais, fais gaffe ! Tu sais tous ces pays-là, heu... » C'était jamais vulgaire quoi, ça partait d'un bon sentiment, mais bon... « Fais attention, dans les pays du tiers-monde, en Afrique, on attrape beaucoup d'maladies... », chaque fois, j'me sentais un peu... pas visé, mais... Y'a un eurocentrisme, franchement, les jeunes ils savent pas c'qu'i s'passe là-bas !

- Ils s'intéressaient jamais à ta famille, d'où venaient tes parents, leur histoire ?

- Si, si, mais seulement la bouffe, la musique, c'qu'est culturel, quoi ! Le reste, ils en avaient rien à foutre ! Alors que moi, j'peux t'parler du Maroc pendant des heures, hein ! Eux, ils écoutaient une heure pour pas te vexer et parce qu'ils t'aiment bien, mais ils s'en foutaient en fait. Et certains, des fois, j'les trouvais... Comment dire ? Trop normands... trop... des choses comme ça. Et il y a pleins d'amis que j'aimais bien et que je vois plus, et personne a compris pourquoi, mais c'est à cause de ça en fait.

Pour chacun d'eux, la somme des injonctions contradictoires et le malaise ressenti du fait d'attitudes de rejet plus ou moins directes, eurent des effets douloureux et déstabilisants, relativement difficiles à surmonter.

Ceux issus des familles les plus pauvres, dont les parents sont illettrés, les fratries plus grandes, le père éventuellement violent ou peu dispensateur de manifestations de tendresse, et qui ont grandi dans des quartiers de relégation, ont dû lutter beaucoup plus que les autres contre eux-mêmes pour ne pas céder eux aussi au processus de ségrégation réciproque qui emportait leurs amis en difficulté, pour ne pas se laisser absorber par le repli sur le groupe de pairs et la ségrégation réciproque teintée de contre-racisme, pour ne pas se laisser envahir par la « rage » et la violence, pour ne pas sombrer dans la délinquance, ce qui leur a demandé en permanence d'opérer une incroyable maîtrise de soi et de trouver un contrepoids à ces diverses tendances. Mais les plus favorisés durent, eux aussi, résister à ce processus.

Ainsi, leur a-t-il tous fallu trouver le moyen de résoudre ce malaise pour rendre possible leur ascension sociale et minorer les problèmes psychiques et identitaires que des injonctions aussi inconciliables que l'invitation à se sentir Français et l'injonction à renier son histoire familiale pour justement devenir Français peuvent générer. Khosrokhavar rend compte lui aussi des effets de ces injonctions contradictoires sur la perception de l'institution scolaire chez les descendants de migrants du Maghreb :

[...] tout Arabe qui réussit est un traître, son succès tenant non pas à ses qualités intrinsèques dans une société où l'excellence est du moins en partie fonction du mérite, mais à son indignité et à sa trahison des autres Arabes au service des Français (il devient l'« Arabe de service »). L'intériorisation de cette logique débouche sur une vision de soi où la persécution devient partie intégrante de l'identité et où le racisme des dominants se transforme en contre-racisme des dominés, les jeunes finissant par devenir « francophobes » dans une société qu'ils perçoivent désormais comme antiarabe, voire antimusulmane. (Khosrokhavar, F. ; 1997 : 223)

Pour se dégager de cette logique, il leur fallait se construire une image positive d'eux-mêmes, une image leur permettant d'adhérer aux valeurs de l'école,

l'institution qui symbolise le plus la société française quand on est enfant. Il leur fallait donc approuver la valorisation du savoir, de l'instruction, de la curiosité intellectuelle, etc., sans que l'accès à ce savoir et sans que leur réussite scolaire puis professionnelle ne prennent la signification du reniement de leur filiation et de leurs proches, autrement dit du reniement d'une part d'eux-mêmes. La résolution de ce conflit identitaire, beaucoup l'ont trouvé dans l'islam. Abdel, dont le grand-père fut soldat en Indochine, dont le père, un homme violent qui le frappait étant enfant, a travaillé comme mineur dans une concession coloniale en Tunisie, dont les frères sont devenus délinquants, qui a vu ses amis « tomber dans la came » puis faire « n'importe quoi », qui constate que « les petits de la cité se traitent de futurs chômeurs » et que ses amis d'enfance vont « à la banque alimentaire », explique avoir échappé à cette spirale grâce à la religion :

Quand on va dans une banlieue de Liverpool, ce sont des Anglais qui sont là-bas. Ils payent la politique de Thatcher. Mais les pauvres, c'est pas forcément une population immigrée. Alors qu'ici, les pauvres, c'est les immigrés. Du coup, de l'autre côté on le ressent comme tel, on se réfugie derrière son identité arabe. Mes parents m'ont doté d'un bagage inespéré, c'est l'éducation qu'ils m'ont donnée, l'éducation religieuse. Pour moi, si je suis passé entre les mailles du filet [de la délinquance et de la violence], c'est grâce à l'islam. C'est l'islam qui a fait que je me suis blindé. Parce que j'aurais pu être comme les copains avec qui j'ai grandi. Petit, on rêvait tous d'un job! Mes copains rêvaient pas d'être brigand, trafiquant de shit, de voler des voitures. Chacun pensait à un métier. J'ai grandi dans le même milieu et ce qui m'a sauvé par rapport à la violence, la délinquance, c'est l'islam qui m'a doté d'une force pour savoir qui j'étais. Ne pas subir la crise identitaire. Je sais d'où je viens et qui je suis. J'ai trouvé un islam qui est un formidable encouragement parce que l'islam rime avec connaissance et savoir. Ça m'a appris à être curieux, à aiguiser ma connaissance, à ouvrir mes horizons, alors que dans un milieu comme ça, quand les autres nous rejettent et nous montrent du doigt, on a tendance à s'enfermer. Je suis Musulman, donc je suis ! Mes parents eux-mêmes ont découvert l'islam en France. Mes frères plus âgés que moi [devenus délinquants] n'ont donc pas eu cette éducation [religieuse], moi, j'ai eu de la

chance parce qu'ils m'ont transmis ça [ses parents l'ont inscrit à l'école coranique]. Je leur en suis très reconnaissant. J'ai appris l'arabe littéraire et l'arabe dialectal, ce qui m'a permis de savoir d'où je venais et où j'allais, de discuter avec mes parents et avec les gens au pays. Plus grand, j'ai compris les valeurs qui allaient avec l'islam : respect, amour, solidarité, fraternité. Et mes professeurs d'arabe m'ont invité à comparer avec d'autres sources, à comparer à d'autres choses, à avoir un œil critique, ce qui fait que je ne suis pas embrigadé. Le premier verset du Coran, c'est : « Lis », alors je m'intéresse à tout. Je vis pas seulement avec le Coran. J'adore la philo, par exemple.

Ahmed explique que les principes de l'islam qui développent la « recherche du savoir et de la réflexion » lui ont appris à « penser par lui-même », à avoir « son libre arbitre » et à toujours s'interroger sur les conséquences de ce qu'il fait, ce qui lui a permis de « trouver le bon chemin », sans se laisser aspirer par la révolte, ni « embrigader dans l'intégrisme qui n'est pas le bon islam ». Il indique encore que l'islam lui a donné « le sens des responsabilités », sachant qu'un jour il aura « des comptes à rendre à Dieu », ce qui l'oblige à se projeter dans le futur. Ce faisant, il a développé une autonomie de pensée et s'est distancié de ses amis en difficulté, dont il considère par exemple qu'ils se sont laissés « manger » par la société de consommation, alors qu'ils étaient pauvres, et que cela a créé chez eux d'énormes frustrations destructrices à l'origine de leurs comportements violents. Pour les étudiants issus des familles les moins modestes, la répression des pulsions de violence provoquées par le racisme semble leur demander des efforts plus importants que pour les autres, mais plusieurs affirment ne pas être à l'abri de ces moments de rage violente qui peuvent faire « sortir de [ses] gonds ». Yasser raconte lui aussi avoir trouvé dans l'islam la force de contenir sa violence et de lutter contre la mésestime de soi générée par la stigmatisation, processus dont Khosrokhavar rend également compte à propos de l'islam des « jeunes » (Khosrokhavar, F. ; 1997 : 76). Le parcours scolaire de Yasser a été pour lui une véritable épreuve car il a ressenti l'enseignement reçu comme l'inculcation de son infériorité :

Quand tu étudies l'histoire, quand tu vois tout ce que les Arabes ont contribué à... Tous leurs apports culturels, scientifiques, dans l'art, dans la médecine,

dans la littérature et que tout ça ... Tu te dis que ce n'est pas possible, que tu devrais être fier d'être Arabe. Et même à l'école, on ne te parle que d'Alexandre Le Grand, que de ci, de ça... On te donne aucun exemple, aucun Arabe. Il n'y a aucune reconnaissance. En cinquième, il y a un cours sur l'islam, ils te décrivent l'islam en te parlant du minaret et ça s'arrête à ça ! Et c'est pas seulement par rapport à l'islam, c'est tout un point de vue historique ! Que le jeune homme qui est au collège, on lui donne un exemple historique, une figure arabe ! Il y en a tellement ! Il serait peut-être fier d'être Arabe. Il arrêterait de dire à ses copains... Averroès, Avicenne, on a latinisé leur nom ! Ça, ça fait mal au cœur... Si on donnait des figures historiques aux jeunes à l'école, peut-être qu'ils réagiraient différemment, qu'ils voudraient étudier. Ils arrêteraient de dire : « Il faut parler comme une putain quand t'étudies ! », parce que des petits mots comme ça, ça rentre dans la tête : « Il ne faut jamais étudier, il faut rester comme ça ! » Ils disaient ça mes copains dans la cité, alors c'était dur, j'savais plus où j'en étais. Encore aujourd'hui, des fois, j'sais pas où j'en suis ! Si on leur donnait des exemples comme quoi les Arabes ont fait quelque chose, ça les motiverait. Un jour, j'ai été hospitalisé, je parlais avec un médecin, il connaissait Avicenne, mais il ne me croyait pas qu'il était Arabe. Pour eux, nos parents sont justes venus leur prendre leur travail. On a volé leur travail. Mais on n'a rien volé du tout ! On nous a appelés ! De toute façon, on est déstabilisés dans notre tête. On est calme, on commence à parler d'un sujet, ça y est... je m'énerve. Tu n'es pas posé ! Tu es trop speed. Là, ça va, mais il y a des jours où je vais être trop speed, je ne vais même pas en cours. Des fois, avec tout ce qu'ont vécu nos parents, j'ai comme un désir de vengeance. Alors rentrer dans le système « Je m'intègre », ce n'est pas possible. Je suis là, je vis en France comme n'importe quel être humain. J'ai ma culture et tout un passé, alors je l'emmène avec moi. Je peux pas l'oublier ! Je peux pas le laisser à la porte, oublier d'où je viens, oublier mes origines. Tu peux pas vivre en oubliant tes origines ! Tu fais semblant de bien vivre. Mais tu vis pas bien. Heureusement qu'il y a l'islam. Sans ça, je me serais battu plus d'une fois ! Alors à chaque fois que... je me rappelle que l'islam proscrit la violence et que c'est Shaytan [Satan] qui me pousse vers ça. Alors je me calme.

Mais sans l'islam, j'sais pas où j's'rais aujourd'hui ! Parce que j'aurais forcément péché un plomb un jour.

Un mois et demi après l'entretien, je revis Yasser qui avait décidé d'arrêter ses études et s'était engagé dans l'armée pour y devenir professeur de langue arabe. Je le trouvai transformé, ayant abandonné son style vestimentaire habituel, pour un habillement plus sobre et le port de la barbe musulmane, ce qui me semblait être la mise en acte de l'idée, qu'il a été le seul à exprimer dans l'extrait ci-dessus, de ne plus pouvoir « s'intégrer ». Devant mon étonnement, il m'expliqua, l'air désolé et souffrant : « J'peux plus vivre comme les Français ». On doit aussi souligner qu'il avait acquis le sentiment profond d'être persécuté par les « Français » et qu'il voyait du racisme partout : lorsqu'il se trouvait au supermarché, il considérait que les « Français » posant une barre pour séparer leurs courses des siennes, à la caisse, le faisaient par peur qu'il vole leurs affaires ; il disait aussi avoir vu des « Français » entrer à la banque et faire demi-tour en voyant qu'il les y suivait, de peur de se faire voler par un « Arabe ». On peut craindre dans son cas un rapprochement vers l'islamisme radical, car sa situation psychique correspond aux conditions qui conduisent à cette dérive, comme l'explique Khosrokhavar :

[...] l'islamisme radical, par-delà l'existence des réseaux terroristes et la manipulation des jeunes fragilisés par des personnes expérimentées — les leaders charismatiques qui les envoûtent au nom d'un islam sectaire —, repose sur la psychologie des jeunes à l'endroit des Français. A partir d'un certain moment, on n'arrive plus à concevoir qu'un acte puisse se déterminer autrement que par le racisme. (Khosrokhavar, F. ; 1997 : 224)

Il faut néanmoins noter que le choix de Yasser d'entrer à l'armée n'est pas neutre, puisque cette institution représente la nation française par excellence, et qu'il s'agissait à mon sens d'une dernière tentative pour être enfin considéré comme un « vrai Français ». Parmi les garçons qui connurent des conditions de vie moins difficiles cinq ont aussi trouvé dans l'islam le moyen de se forger une identité positive. Quatre se disent pratiquants et font leurs cinq prières par jour en les cumulant le soir pour ne pas se distinguer dans la journée à l'Université. Les autres

disent lire le Coran régulièrement, ou simplement faire le ramadan, avec l'espoir de faire la prière ultérieurement, regrettant que leurs parents ne la leur aient pas apprise. Toutefois, tous tiennent à préciser qu'ils ne sont pas des « intégristes », que la valorisation du « libre arbitre », de la « décision individuelle » par l'islam est contraire à la démarche intégriste d'embrigadement, que leur islam est celui de la « réflexion ». D'ailleurs, ils ont plutôt un style vestimentaire leur donnant déjà l'allure du jeune cadre, soucieux de son apparence, attentif aux évolutions de la mode et n'imaginent pas porter la barbe, car ils excluent globalement tout comportement qui les marginaliserait. Ils tiennent d'ailleurs à montrer que l'islam n'est pas une religion « archaïque », ni un obstacle au « progrès » ou à la « civilisation », mais au contraire « la religion de la valorisation des sciences ». A travers l'affirmation identitaire musulmane, ils déclarent en fait leur droit à la fierté, ils refusent l'assignation à la honte. C'est pourquoi, certains déclarent que « la sécurité sociale », « les impôts », « l'écologie » ne sont pas des « inventions occidentales » : « Prendre aux riches pour donner aux pauvres, réserver une part de ton salaire pour les vieux, les orphelins, c'est dans l'islam ! Respecter la nature, préserver l'eau et les arbres, c'est dans l'islam ! Faut pas penser que Voynet a tout inventé ! », dit Larbi. Pour Mounir, « les Droits de l'Homme, c'est dans l'islam, parce qu'en temps de guerre, tu ne dois pas toucher une femme, ni un enfant, ni même un homme, seulement celui qui t'a agressé. » Hicham assure que l'islam est la première religion à avoir aboli l'esclavage, que l'attachement pour les sciences est inhérent à cette religion et que c'est cela qui explique l'invention des mathématiques par les Arabes. Abdel ajoute que l'islam est « une religion de principes » qu'il faut « interpréter » et adapter à la vie d'aujourd'hui, non une religion de « contraintes à appliquer bêtement ! » Leur islam est fait de lectures, c'est un islam d'étudiants, si je puis dire, d'étudiants aguerris à la recherche bibliographique, au raisonnement logique, à la synthèse de données, etc., différent de celui de leurs parents qui ignorent pour la plupart l'arabe classique et dont ils qualifient la pratique religieuse de « traditionnelle ». C'est un islam non pas hérité d'une éducation parentale, mais un islam qu'ils sont allés chercher dans les livres et qui est leur production personnelle. En plus de leurs inscriptions dans les domaines de l'économie, des finances, du droit, ils sont donc nombreux à être inscrits en DEUG ou Licence de Langue arabe. Leur islam est ainsi une affirmation identitaire qui leur permet de résoudre les contradictions générées

par le racisme, car il permet de mener leur mode de vie dit « français » sans renier l'histoire de leurs parents, ni leur « culture d'origine ». Ahmed lance ainsi : « Maintenant, il faut qu'les gens comprennent qu'il y a des Français Musulmans et que c'est irréversible. On est nés là ! » Il critique l'idée de l'existence d'une « culture française de pure souche », arguant que le plat préféré des enfants Français est italien, la pizza, et déplore qu'« on ne laisse pas la possibilité aux Beurs et aux Reunois de se sentir Français ». Sa volonté est de réunir les deux identités, Française et Musulmane, qui jusqu'à présent ont été pensées comme exclusives l'une de l'autre.

Le processus d'affirmation identitaire ne se s'appuie pas systématiquement sur l'islam, il peut même parfois se faire en complète opposition. Tel est le cas pour Mohand, dont l'histoire familiale est un peu différente mais dont les réactions au racisme produisent les mêmes processus de reconstruction identitaire. Les parents de Mohand étant Kabyles, celui-ci déplore subir, en plus du racisme des « Français », le racisme des « Arabes » envers les « Berbères », qu'il ressent non seulement quand il va en Algérie, mais aussi quand il côtoie « les Arabes nés en France », si bien qu'il rejette l'islam qu'il assimile à ces derniers, quand bien même ses parents sont tout comme lui Musulmans :

La plupart des Arabes, ils ont une image péjorative des Berbères. Ils sont considérés comme inférieurs culturellement, au niveau linguistique, considérés comme des montagnards, des rustres, des... Et moi qui ai touché à la culture berbère, c'est une culture tellement riche, qu'on peut pas la rendre inférieure, la rendre inférieure, toujours inférieure ! Il y a une sorte de racisme entre les Arabes et les Berbères, mais c'est des Arabes vers les Berbères. Pour moi, c'est impossible ! Mon père, il a appris l'arabe et ça lui a pas posé de problèmes, c'est une ouverture. Mais tu verras jamais un Arabe... A de très rares exceptions, de Berbères qui sont connus, genre Kateb Yacine, qui sont en fait des Berbères arabisés qui sont revenus à leur identité oubliée. Mais à de très rares exceptions, tu verras jamais un Arabe apprendre le berbère, ils refuseront même d'apprendre un seul mot de kabyle parce que pour eux, c'est comme se rabaisser plus bas que terre. Il y a un racisme des Arabes vers les Berbères alors que normalement, le racisme quand il existe — et il devrait pas

exister — il se fait de la population légitime en quelque sorte envers les étrangers, alors c'est les Berbères qui devraient être racistes envers les Arabes parce que les Berbères, c'est leurs terres et eux, les Arabes, c'est en quelques sortes des immigrés. Nous, non seulement on fait pas du tout de racisme mais au contraire, c'est nous qui subissons le racisme des Arabes. Moi, ça me hérissé, ça m'horripile en fait ! Et même les jeunes ici, ils pensent comme ça ! Moi, franchement, mes copains, en fait, y'a pas d'Arabes ! C'est des Kabyles et des Français.

Mohand déplore aussi qu'à l'indépendance de l'Algérie, les « grands chefs Berbères » qui avaient mené la guerre contre la France aient été « assassinés par les Arabes » qui prirent le pouvoir puis instituèrent dans la constitution algérienne les équations suivantes : « le peuple Algérien est Arabe », ce qui exclut les Berbères de toute prétention au sentiment national ; la langue algérienne est l'arabe, ce qui redouble cette exclusion ; « la religion du peuple Algérien est l'islam », ce qui interdit aux chrétiens et aux Juifs de prétendre à l'algérianité. Il dénonce la conquête arabe de l'Afrique du Nord, l'imposition linguistique et religieuse. Aussi, dans l'impossibilité de se référer à l'islam aussi bien qu'à la France pour construire son identité, il explique sa réussite et son caractère ambitieux par « l'éducation berbère type » qu'il dit avoir reçue, dans le sens de « l'honneur kabyle » d'où découlerait sa recherche de « l'excellence ». Finalement, il se définit comme « Kabyle intégré à la France ». Là encore, sa connaissance de la société kabyle est d'abord livresque, car il n'a aucun contact véritable avec la Kabylie et les Kabyles d'Algérie le trouveraient sans doute plus Français que Kabyle, mais lui se déclare et se sent Kabyle d'abord et avant tout. A la fois différent des autres garçons parce que ses références identitaires ne sont ni l'islam ni le monde Arabe, Mohand leur est tout à fait identique dans la logique qui préside à sa construction identitaire consiste à refuser de renier sa filiation pour « s'intégrer » par esprit de résistance au racisme.

Pour les trois autres enfin, c'est le recours à « l'identité arabe », voire à l'identité nationale des parents qui prévaut. On peut noter que la plupart de ceux qui se définissent comme musulmans, se déclarent aussi Arabes, mais de manière secondaire. La logique qui sous-tend l'affirmation d'arabité vise encore à rassembler

les identités « française » et « arabe ». Par exemple, Youssef, croyant mais non pratiquant, qui n'avance donc pas l'identité musulmane, déclare :

Je suis plus Français que Marocain, parce qu'honnêtement, je connais plus de choses sur la culture française que sur la culture marocaine. Je suis Français. Mais est-ce qu'il faut être Blanc pour être Français ? Je suis né ici, je vis ici, je suis Français, mais le peu que j'ai de ma culture arabe, marocaine, je veux le garder et le transmettre à mes enfants. Ils auront des prénoms arabes, ça c'est sûr ! Y'en a qui changent leur nom de famille pour pouvoir s'intégrer, mais y'a un problème, là ! J'suis Arabe et Français !

L'identité « arabe » est là encore une identité reconstruite, ce que traduisent les propos de ceux qui expliquent opérer un « retour vers [leur] culture » ou « [leurs] origines », l'idée de « retour » montrant bien qu'ils en étaient assez loin. Ce retour s'impose à eux comme une nécessité, car ils ne supportent plus qu'on leur dise qu'ils sont « des Arabes pas comme les autres », ce qui sous-entend que « les autres » ne seraient pas des personnes fréquentables. Aussi, doivent-ils pareillement lutter contre la tendance à l'enfermement et aux accès de violence. Pour ce faire, ils expliquent chercher à transformer leurs envies éventuelles « de tout casser » en « rage » de réussir, quel que soit leur domaine d'études, ce qui est leur manière de répondre à l'insulte et à l'humiliation. Toumi considère ainsi qu'il a eu un comportement ridicule lorsque son frère fut hospitalisé à la suite d'une agression par trois « fachos » qui voulaient lui interdire l'entrée d'un café : « J'suis allé dans le bar tous les jours pour les emmerder. J'avais envie de... mais c'était stupide parce que ça aurait pu dégénérer à tout instant et foutre ma vie en l'air, alors que justement, faut leur montrer que toi tu vau mieux qu'eux, et c'est pas en te retrouvant dans une grosse galère que tu vas y arriver ! C'qu'ils attendent, c'est justement que tu te mettes dans la merde. Faut pas céder à ça en fait. » Aussi espèrent-ils un jour pouvoir mettre à profit leurs compétences dans le domaine économique, le droit, les sciences, etc., pour équilibrer le rapport des forces entre les pays pauvres et les pays riches, entre le « monde Arabe » et « l'Occident ». Il s'ensuit qu'ils briguent des carrières dans le commerce international, dans la diplomatie, dans le domaine humanitaire, espérant intégrer des institutions internationales comme l'ONU ou des ONG, pour aider à

produire des richesses dans le pays de leurs parents ou pour œuvrer à un niveau politique à leur développement. Plusieurs d'entre eux envisagent de « retourner » dans le pays de leurs parents, mais il vaudrait sans doute mieux dire qu'ils envisagent d'y aller, car leurs motivations sont différentes de celles de leurs parents : il ne s'agit pas de retrouver la famille, mais de devenir enseignant, de créer des entreprises, d'ouvrir des hôpitaux, etc., pour le bénéfice de tous. C'est que leur définition identitaire dépasse le plus souvent la simple référence au pays de leurs parents, elle s'inscrit dans une analyse politique des rapports entre « le Nord » et « le Sud », entre « les pays riches » et « les pays pauvres », entre « l'Occident » et « le monde Arabe ». Tous partagent un intérêt particulier pour la politique et aucun d'entre eux ne manque d'ailleurs de voter, contrairement aux garçons en difficulté qui se désintéressent totalement de ces questions. Il s'agit donc pour eux à travers leurs projets professionnels d'agir concrètement pour que chacun recouvre le droit à la fierté, ce qui est exprimé par le langage de l'honneur, mais correspond à une recherche d'égalité. Le propos de Seif illustre ce désir partagé par nombre d'entre eux d'œuvrer pour de véritables changements politiques :

De plus en plus, c'est indépendant de ma volonté, hein, je sens que je me rapproche de tout ce qui est maghrébin, et de la culture arabe en général. Mais mes amis, les trois quart, sont Français encore. Mais j'me sens différent quand même. Quand j'suis avec des Maghrébins, y'a des trucs, c'est automatique, ça passe beaucoup plus, c'est juste une histoire de langue, quoi. Les trucs du bled, par exemple, j'peux pas raconter avec des Français. Parce que parler du Maroc à un Français pendant une heure qu'en a rien à foutre tu vois, qu'écoute comme ça solidairement parce que j'suis son ami, mais qui trouve ça énervant... De plus en plus, je sens que j'ai envie d'aller vivre là-bas. Je sais pas si j'le f'rai mais je tenterai quand même l'expérience. Quand je suis au bled, je sais que je m'ennuie un peu, mais c'est aussi parce que j'ai pas d'activités parce que quand t'es en vacances au bout d'un moment, tu t'ennuies un peu, et ça, n'importe où. Mais j'pense aussi que j'vais essayer de vivre ailleurs, l'Afrique m'attire de plus en plus, c'est par rapport à ça, par rapport au rejet de l'Europe quoi ! Les Maghrébins, le stéréotype du Maghrébin des cités, il garde plus des images du pays, des expressions comme

ça, mais il s'intéresse pas vraiment. Les jeunes s'intéressent pas à ce qui se passe dans le monde Arabe. L'intégration, en fait, se fait tout doucement, mais moi, je reviens en arrière, c'est le contraire. Donc j'veais essayer de vivre ailleurs et si ça marche pas, ben j'reviendrai à Paris quoi. J'm'intéresse, mais vraiment avec l'envie de faire quelque chose pour le pays quoi, à mon niveau bien sûr, toutes proportions gardées. J'm'intéresse beaucoup à la politique et au fur et à mesure, j'me rends compte que c'est un domaine où les Occidentaux règnent sur la planète... Par exemple, pour ce qui se passe en Irak... [en 1991] Mon père... J'me d'mande s'il a pas un peu évolué comme moi ! Il est pro Saddam à fond dans sa tête ! Mais en fait c'est un réflexe chez lui, et pourtant il est très Français, il pourrait pas retourner vivre au Maroc parce qu'il a trop la culture française. Il a bouurlingué quand il était jeune dans toute l'Europe. Il a que des amis Français ! Mais c'est l'honneur, l'honneur arabe qu'il essaie de préserver quoi !

Cette recherche d'égalité, de droit à la fierté correspond à une logique nationaliste tout à fait comparable au nationalisme français, préoccupé de l'honneur de la France, mais ce qu'il faut souligner ici est l'impossibilité dans laquelle sont ces étudiants de se réclamer de l'honneur français et de l'identité française. Mohand, pour qui se rajoute la volonté de lutter contre l'oppression des Berbères, se déclare maintenant insatisfait de la forme de résistance culturelle que représentent les associations parisiennes dans lesquelles il s'est investi et dont l'une des actions phares est l'enseignement du berbère ; c'est pourquoi il envisage d'aller vivre à Tizi Ouzou pour aider à l'émergence d'une « force économique et politique berbère » et se sent prêt, dans le cas où un mouvement politique berbère de grande ampleur se déclencherait en Algérie, à rejoindre ce mouvement :

Le peuple Berbère doit se mobiliser, se réunir, mais c'est pas encore le cas. Il faut avoir les mêmes objectifs que l'Académie Berbère¹¹³. En Algérie, les Berbères, ils sont pas en minorité mais ils sont opprimés, réprimés et ça se

¹¹³ L'Académie berbère est une association fondée par Bessaoud Mohand Arab dans les années 1960 en France. Elle a eu un rôle pionnier dans l'émergence du Mouvement culturel berbère et dans la prise de conscience berbériste s'opposant à l'arabo-islamisme du nationalisme algérien. Cette association et

passer sur leur propre terre et par honneur, par respect par rapport aux ancêtres, ils se doivent de mettre fin à ça. Mettre fin à la répression, à l'humiliation, à toutes ces choses-là ! La plus élémentaire des consciences... Ouais, par honneur, ils doivent réagir, ils doivent prendre le pouvoir économique, politique... C'est leur terre et c'est à eux de mener leur destinée et pas à des personnes qui sont venues de milliers de kilomètres et qui se sont installées par le sabre et le fusil.

- Tu vois une indépendance de la Kabylie ou...

- Non, non c'est pas une indépendance de la Kabylie, c'est d'abord prendre le pouvoir à Alger, c'est-à-dire que désormais l'Algérie serait Berbère, elle serait dirigée par des Berbères économiquement, politiquement et même à long terme, faire une confédération berbère sur toute l'Afrique du Nord, sous l'identité berbère. Déjà, c'est la base pour moi... Perdre mon identité, perdre ma culture, c'est comme si j'insultais ma mère ! C'est très présent au fond de moi. Je suis très attaché à l'idée de territoire, de terre, parce qu'il y a pas de peuple, pas de pays sans territoire, et nous on a le nôtre. Nous ne sommes pas à la recherche d'un territoire. Seulement, il y a maintenant plusieurs siècles, des peuples sont venus le conquérir. Il y a eu résistance, finalement la conquête arabe on l'a jamais sentie parce qu'on parle encore berbère. S'il y avait une conquête arabe, on parlerait arabe. Jusqu'à maintenant en Kabylie, il y a des gens qui ne parlent que le berbère. A la limite, c'est tout juste s'ils savent c'que c'est qu'un Arabe. Pour eux, ils ont pas conscience de Berbères, d'Arabes, pour eux, leur terres leur appartiennent et ils sont fermés, ils sont isolés du monde, mais moi, le monde j'le vois ! Je sais que la Berbérie c'est pas seulement la Kabylie, c'est toute l'Afrique du Nord ! Certes, il y a une identité qui est venue après, mais il y a une identité légitime qu'est pas du tout respectée, et c'est la base, elle doit être respectée. Personne ne l'fera à notre place, c'est à nous-mêmes de la faire respecter !

L'intrication de leurs projets professionnels avec des projets politiques d'ordre global, qui expriment leur rejet des situations d'oppression liées au racisme aussi

son fondateur furent très vivement combattus par le pouvoir algérien et la France interdit ses activités en 1978 sous les pressions de l'Etat algérien.

bien à un niveau local qu'international, s'inscrit parfois dans la continuité d'une réflexion et d'une affirmation identitaire déjà menée par leurs parents. Ainsi, le père de Mounir lui expliquait étant petit qu'il devait « ne pas oublier [sa] culture tout en gardant le respect de la France et de ses lois » : « N'oublie pas ton pays, soit fier de ta « race » ¹¹⁴, de ta religion ! Il faut respecter les autres et vivre avec eux, mais n'oublie pas qui tu es ! », lui disait-il. Ainsi, la réussite scolaire et professionnelle de ces garçons est-elle porteuse d'une large dimension collective renvoyant d'une part à la famille du père, d'autre part à une communauté plus abstraite et plus large : les « Arabes ». Ainsi Abdel déclare que les garçons en difficulté de son quartier s'approprient sa réussite et qu'ils sont « fiers » de lui parce qu'elle est la preuve « qu'il n'y a pas de tare génétique ».

On voit ainsi que le langage de l'honneur, qu'il s'agisse de « l'honneur arabe » pour les uns ou de « l'honneur kabyle » pour les autres, reste le produit de la réaction au racisme et que les rapports sociaux de « race » ont un impact important sur l'existence de ces garçons, en dépit de leur réussite scolaire. On note aussi que cette notion d'honneur est resignifiée en des termes plus proches de ceux plus communément utilisés dans la société française pour exprimer des valeurs comparables, d'où les thèmes de l'excellence, du libre arbitre, de la fierté, de l'amour-propre, des droits de l'Homme qui reformulent l'idée d'honneur en lui conférant un sens nouveau tout en le situant dans une continuité avec ce qu'ils appellent « [leur] origine ». Il y a donc à la fois rupture et continuité avec les valeurs d'honneur énoncées par leurs parents. Il y a en tout cas résistance à l'infériorisation et recherche d'égalité, valeurs qu'on peut imaginer être partagées par une grande partie de l'humanité, mais ce qu'il importe de souligner est que la recherche d'égalité, qui s'exprime dans la revendication de l'honneur « arabe » ou « kabyle » découle de l'impossibilité de se dire Français puisque le racisme leur en dénie le droit.

2.2. Les effets d'une masculinité accomplie et d'une identité affirmée sur les relations avec l'autre sexe, la sexualité et le VIH

¹¹⁴ Le mot « race » doit être entendu dans le sens d'une filiation qui renvoie aux ancêtres d'un lignage, mais aussi dans un sens plus large à la « race arabe ».

Les conditions de vie des étudiants, leur position dans la famille et leurs perspectives d'avenir les place dans une situation de conformité vis-à-vis des rôles sociaux attachés à la masculinité. Leur ascension sociale les a contraint à développer un système de valeurs où « le sens des responsabilités », « le libre arbitre », l'esprit « d'indépendance » sont fortement présents et où leur définition identitaire fait coexister la réussite sociale, assimilée par les « Français » à un mode de vie « à la française », avec une appartenance subjective au « peuple Arabe », au « peuple musulman » ou au « peuple Berbère ». Quels sont donc les effets de cette incarnation du modèle de l'homme accompli, d'une part, et de la définition subjective de leur identité, d'autre part, sur leurs relations avec l'autre sexe et sur leur sexualité ? Enfin, quel effet cela produit-il sur leur façon d'appréhender les risques d'infection par le VIH ?

2.1.1. Les rapports sociaux de « race », l'identité et les rôles de sexe

Leur conception des rôles de sexe ne paraît pas envahie par la volonté d'affirmer leur position dominante dans les rapports sociaux de sexe car ils disposent des moyens d'acquérir les caractéristiques associées au statut d'homme, à savoir essentiellement l'indépendance financière. Plus encore, ils sont sur le point d'atteindre des positions sociales valorisantes, qui leur permettront d'œuvrer à la reconnaissance collective des « Arabes », des « Musulmans », des « Berbères », des « pays pauvres », etc., et sont donc porteurs de la fierté de tous. En revanche, leurs discours sur les rapports entre hommes et femmes montrent à quel point ils sont sensibles à la stigmatisation opérée par le discours raciste à partir de la dénonciation de l'inégalité des sexes chez les « Arabes », les « Musulmans », etc., puisque comme on l'a vu, la rhétorique raciste s'appuie amplement sur la question des relations entre hommes et femmes pour stigmatiser les migrants du Maghreb et leurs enfants nés en France, ce contre quoi ils s'insurgent évidemment. Il apparaît que leur conception des rôles de sexe et leurs réponses à ces mises en accusation varient selon leur manière de construire leur identité.

Les garçons qui ont trouvé dans l'islam un appui pour se forger une image positive y cherchent aussi des éléments de riposte. L'islam étant accusé d'organiser l'oppression générale des femmes, cette question est au centre de leurs discours. Mounir tient particulièrement à contrer cette image :

A la télé, on est forcément des intégristes ! Mais l'islam a donné des droits aux femmes : il leur a donné le droit à l'héritage, le droit de choisir leur mari, de... On dit que les Arabes forcent leurs femmes à se marier, mais ça, c'est des coutumes préislamiques, c'est pas l'islam ! Le prophète s'est marié à une femme qui travaillait, elle était caravanière : c'était une femme d'affaire !

Par ce propos, Mounir signifie qu'il n'entend en aucun cas accepter un mariage arrangé et qu'il n'envisage absolument pas de se marier avec une femme qui ne travaillerait pas — avis partagé par tous. De son côté, Youssef assure que l'islam est « la religion du respect de la femme », et qu'en conséquence, les films pornographiques si fréquents en France lui paraissent choquants, de même que la prostitution. Tout en concédant qu'elle existe aussi au Maroc, il affirme que les prostituées y sont moins mal considérées qu'en France parce qu'elles n'y sont pas refoulées sur les trottoirs mais exercent leur activité dans des cafés, ce qui est exact. De son côté, Yasser avance que la violence conjugale est due à l'alcool et que l'interdiction de sa consommation par l'islam vise, entre autres choses, à réduire la fréquence de ces violences de toute façon interdites. Sur ce point précis, le discours d'Abdel est identique : il explique que l'islam est né dans une « tribu » arabe où l'on enterrait les femmes vivantes et qu'en conséquence, la parole divine « tenait compte » de cette situation, si bien qu'il est effectivement écrit dans le Coran qu'il faut « battre sa femme quand elle commet une erreur », mais il ajoute qu'il est également indiqué d'« éviter le recours à la violence », quelle que soit la situation. Ainsi, pour Abdel, comme pour d'autres, l'islam pose pour principe de proscrire la violence envers les femmes et la violence en général, ce qui tranche effectivement avec l'image de l'islam communément véhiculée.

Il faut souligner que ce discours n'est pas qu'un simple argumentaire défensif, mais qu'il est au contraire un principe de vie effectif. Pour reprendre l'exemple d'Abdel et saisir pleinement la portée de son propos, il faut rappeler que son père le

frappait quand il était plus jeune et qu'il lui commandait de frapper ses plus jeunes sœurs quand elles rentraient après l'heure autorisée ou prévue. En vertu de ce principe d'élimination de la violence Abdel a commencé à se poser des questions sur ses relations avec ses sœurs puis décidé de cesser de les frapper, voyant par ailleurs que cette situation devenait insupportable. L'usage de la violence envers elles ne lui apparaissant plus comme un comportement « normal » et significatif de « [sa] culture » tel qu'il le croyait auparavant, bien au contraire. Il usa de cette découverte pour s'opposer efficacement à la violence de son père et le convaincre de s'en détourner lui aussi : « Mon père, quand j'lui parlais de l'islam, ça le... En fait, ça le... il écoutait. C'était fort pour lui que je lui parle de l'islam ». A mon sens, la parole musulmane d'Abdel rassurait son père car elle signifiait qu'il ne cherchait pas à s'éloigner de lui en s'opposant à ce qu'il « corrige » ses sœurs, mais au contraire qu'il cherchait à se rapprocher de lui. Cela montre combien le statut des femmes et des filles dans les familles peut cristalliser des questions identitaires, et que les violences qui en découlent ne peuvent trouver de résolution que par des issues elles aussi identitaires.

Très médiatisée, la question de la virginité des sœurs et la manière de se comporter envers elles est aussi une question sensible, sujette à discussions. Elle suscite un discours et des comportements particuliers chez ceux dont la définition identitaire musulmane va de pair avec une pratique minutieuse de la foi, car ceux-ci se conforment eux-mêmes au principe de virginité, estimant qu'un Musulman ne doit pas avoir de relations sexuelles avant le mariage. Leur discours sur la virginité n'est alors plus inscrit dans une référence à un désir de contrôle de la sexualité de leur sœur, mais dans une référence à Dieu : Abdel déclare ainsi que ce n'est pas « pour [lui] » qu'il parle de l'importance de la virginité à sa sœur, mais « pour elle », pour qu'« elle réfléchisse à son rapport entre Dieu et elle », puis lorsque je pose la question du lien avec l'honneur familial il ajoute :

Tu sais, j'discute pas mal avec les filles de ma cité, et des premières expériences non voulues, pas des viols non plus, mais... parce que le mec se montre plus ou moins insistant, parce qu'il fait du chantage sentimental... Les filles des cités se sentent très soumises, elles ne gèrent pas du tout ce genre de chose, elles ne s'y préparent pas. Ça leur tombe dessus. Ça me met dans une

colère folle, parce qu'à la limite, que la fille le conçoive, qu'elle s'y prépare, bon, elle s'offre. Alors que là, c'est le mec qui s'invite de force ! C'est une insistance telle que... et c'est parce que la fille a des désirs aussi. Elle craque parce qu'elle est soumise, parce qu'on lui force la main. Plein de filles me racontent des choses comme ça. Ça me fait chier quand tu sais que les meufs ne sont pas toujours très consentantes, quoi. Et elles arrivent à se persuader elles-mêmes qu'on les a pas forcées mais quand tu discutes avec elles, tu t'aperçois qu'elles ne l'ont pas voulu, qu'elles voulaient simplement passer un moment de tendresse et que le mec, il sait s'y prendre de toute façon pour te le suggérer et c'est surtout le mec qui pousse jusqu'au bout sa pulsion et qui tient pas compte de la fille. Il n'en a rien à foutre. Si la fille a le malheur de dire « non », c'est : « Quoi, tu m'aimes pas ? » ou la colère, l'agressivité, le chantage sentimental, et elle cède. Ce genre de scénario autour de moi, c'est presque bateau, c'est courant. On est aussi forcé par le regard, les allusions, les histoires que racontent les copines, donc on se décide sans forcément être prête. Les mecs, pareil. Parfois le mec, il est tellement méprisant qu'on sait plus si c'est de la provoque, de la frime ou s'il le pense vraiment. Quand ils parlent, c'est : « J'lui ai fait ci, j'lui ai fait ça ! » C'est très violent, hein ! Là-dans tu te dis : « Où est la tendresse, où est l'échange, où est le partage ? » C'est unilatéral : « J'lui ai fait... j'lui ai dit... » Son plaisir à lui, c'est le plaisir d'avoir assouvi un propre plaisir, c'est pas un échange, c'est presque animal. Y'a aussi le mépris de... parce qu'avec la liberté sexuelle, le fait que les filles puissent faire ce que les mecs faisaient avant elles, dans les maisons closes bien souvent, ça a contribué à ce que dans l'esprit des mecs... Et puis la meuf se prête au jeu... Elle accepte la règle « on s'baise, j'te baise... » Y'a un mépris flagrant des deux côtés. Et du côté des mecs, y'a encore plus de mépris, sans être toujours violent, mais de l'irrespect : « Une meuf, c'est fait pour ça, elle aime ça d'ailleurs, c'est elle qui le provoque. » La fille, elle rentre dans le jeu parce qu'elle a des désirs. Chacun se satisfait réciproquement là dedans. Même si y'a des pressions, on peut toujours dire « non », mais il faut méditer tout cela. C'est pour ça que j'ai voulu aider mes sœurs à développer leur propre réflexion, c'est pour les protéger aussi. Je leur dis ce que ça représente pour moi la virginité et comment mon éducation religieuse m'a amené à penser

ça. Elles partagent les mêmes idées que moi donc j'ai une grande confiance en elles. Et pour moi, les protéger, ça ne signifie pas que c'est la femme qui porte l'honneur de toute la famille, ce n'est pas seulement ça. C'est que je veux pas qu'un connard abuse de ma sœur aussi, et qu'après il la laisse et qu'il la fasse souffrir. C'est vrai que la fille porte l'honneur de la famille, mais le mec aussi, le mec, il a pas à avoir un comportement sexuel décousu. Les gens présentent toujours ça du côté féminin parce que c'est la pratique qui révèle ça, mais fondamentalement, c'est la même chose des deux côtés. C'est pour soi avant tout, pas seulement pour la famille. C'est pour mon propre épanouissement sexuel, mon bonheur, et ce qui est valable pour moi l'est aussi pour ma sœur. Je veux que ma sœur aussi atteigne ce plaisir-là. Moi, le mec qui tourne autour de ma sœur, c'est pas pour lui dire : « Touche pas à mon honneur ! », non ! C'est à SON honneur, à SON amour-propre, à elle. Parce que c'est son corps quand même ! Ce sont ses sentiments avant tout qui vont être bafoués, avant les miens. C'est son honneur, c'est sa fierté, c'est sa condition de femme. Si je la protège, c'est pas parce qu'elle est incapable de se protéger, c'est pas ça ! C'est parce que je suis peut-être aussi plus conscient qu'elle de l'esprit filou du mec quoi. Je sais c'que c'est d'être un mec et je parle avec les mecs, je sais c'qu'ils pensent. Je la protège et elle se protège, c'est pas une naïve, elle est pas conne, c'est pas une handicapée mentale, mais j'en rajoute une couche de mon côté pour qu'elle ait tous les éléments en main. Avant tout elle se protège elle-même et je lui donne les moyens de se protéger, le fait d'en parler, c'est tout ça qui se rejoint dans le fait d'avoir décidé d'en parler. Elle, ça lui permet de comprendre la chose, qu'il s'agit de dépasser le stade de réprimer pour réprimer. Dans l'islam tu peux parler de tout, rien n'est tabou, et c'est pour qu'elle soit heureuse que j'en parle avec elle, pas pour...

Abdel qui, rappelons-le, a fait cesser les violences paternelles contre ses sœurs, tient donc un discours qui autorise celles-ci à accéder au plaisir sexuel dans le cadre du mariage et vise à les protéger des rapports sexuels forcés dont la fréquence dans son quartier l'a convaincu de briser le code de la pudeur, interdisant normalement de parler de sexualité entre frères et sœurs, afin de les inciter à préserver leur virginité. Mais il faut préciser avec insistance que les violences sexuelles opérées par le

chantage sentimental que dénonce Abdel n'ont rien de spécifiques aux quartiers pauvres ni aux enfants d'immigrés, elles sont spécifiques aux agresseurs sexuels dont on a vu déjà, à plusieurs reprises, qu'ils étaient bien nombreux en France. La logique de l'honneur attaché à la virginité est présentée en second plan dans l'ordre de ses motivations et c'est à l'honneur de sa sœur, non au sien, qu'il dit penser. Ce faisant, Abdel resignifie la notion d'honneur en « amour-propre » ce qui sous-entend que tout individu doit être respecté dans sa « dignité propre », ce qui aurait pu aussi bien être exprimé en terme de « respect de la personne » par exemple. La notion d'honneur n'a alors plus rien à voir avec la volonté de contrôler la sexualité de sa sœur, il ne s'agit plus d'un honneur masculin revendiquant un pouvoir sur elle, il s'agit d'un honneur individualisé, qui témoigne du décalage entre sa conception de l'honneur et celle de ses parents, autrement dit de la discontinuité culturelle entre parents et enfants malgré la permanence du terme honneur. Pour que cette discontinuité culturelle soit acceptable par son père et pour ne pas sombrer lui-même dans la « crise identitaire », équivalent au reniement de soi, Abdel a puisé ces valeurs dans l'islam. Ses arguments le distinguent alors radicalement de tous les autres garçons, guère enclins à se préoccuper de l'épanouissement sexuel de leur sœur et plus souvent intéressés par leur honneur, lorsqu'ils évoquent la virginité de leurs sœurs, ou bien alors totalement indifférents.

Contrairement à Abdel, les autres garçons pratiquants invoquent l'honneur de la famille comme argument premier pour souhaiter que leurs sœurs se préservent, ce qui dépossède celles-ci du droit de gérer leur sexualité selon leur seul jugement. Mounir lance ainsi : « Si elle le fait, j'te dis franchement, j'la tue ! J'te jure, j'la tue ! J'l'étrangle ! » L'expression est si forte qu'elle paraît n'être qu'une manière de dire les choses, mais pour autant elle traduit combien ces garçons s'octroient une position de pouvoir vis-à-vis de leurs sœurs et montre que l'usage de la menace de la violence meurtrière est présente. De son côté, Yasser, également très attaché à la virginité de sa sœur, déclare : « Tu sais, un père peut tuer sa fille pour ça, et se tuer ensuite, parce que c'est trop... Elle a déshonoré la famille ! » On notera que ces discours où la menace de la violence est explicite ne se retrouvent aucunement chez Abdel qui considère, en vertu de ses principes religieux, que c'est à chacun et chacune de « prendre ses responsabilités », non à lui de brandir la menace de la violence ou de violenter.

Les garçons qui mettent en avant une identité « arabe », qui se cumule parfois avec une identité musulmane moins affirmée, cherchent à s'opposer à la stigmatisation. Youssef certifie ainsi qu'en Libye où il a séjourné en vacances, des femmes ont le statut de Général dans l'armée et qu'en Iran le mari peut être sanctionné par un juge s'il ne subvient pas aux besoins financiers de sa famille, ce qui lui fait dire que les femmes ont des droits véritablement reconnus, et témoigne de la « modernité » des « pays arabes ». Pour eux, la question de la virginité des sœurs se présente comme le symbole par excellence du maintien de l'identité « arabe », sans qu'eux-mêmes se sentent astreints à une quelconque abstinence, considérant même cette hypothèse absurde et inconciliable avec l'identité « arabe » : « On est tous censé l'avoir fait quand on avait cinq ans ! Quand on est né, on l'avait déjà fait ! », dit Seif ; « Nous, les Arabes, on a l'sang chaud ! » lance Maamar pour justifier son droit à la sexualité au regard de la privation de ce droit pour ses sœurs. Pour ces garçons, leur liberté sexuelle et le contrôle de celle de leurs sœurs sont des éléments constitutifs de la masculinité, qui s'entrecroisent avec l'affirmation identitaire. En revanche, ceux qui se placent dans une arabité plutôt préoccupée des rapports « Nord/Sud » et qui sont plus prompts à valoriser les Droits de l'Homme qu'à rechercher dans l'islam la source de la définition des droits de chacun, même s'ils se sentent éventuellement musulmans, manifestent le refus d'exercer un quelconque droit de regard sur la sexualité de leurs sœurs, considérant qu'ils n'ont pas à s'octroyer le moindre droit d'ingérence dans leur vie intime.

Enfin, de son côté, Mohand, qui se dit « Kabyle intégré à la France », a fait référence à une reine Kabyle ayant mené des guerres contre les invasions arabes, pour montrer que les femmes ne sont pas soumises dans la culture kabyle, et a invoqué son rejet de l'islam, qui serait « typiquement berbère », pour expliquer son indifférence à la sexualité de ses sœurs : « C'est leurs droits, elles font c'qu'elles veulent. Mais tu sais, les Kabyles, ils suivent pas du tout l'islam, hein ! Au contraire, ils le rejettent. Donc la virginité, on se focalise pas là-dessus ! » Alors qu'il est en permanence assimilé par les « Français » à un « Arabe » et que « les Arabes » sont jugés « arriérés » sur cette question, il cherche à revaloriser son identité face au racisme des « Français » comme des « Arabes », et donc à se distinguer de ces derniers par le rejet de l'islam, ce qui expliquerait pour lui son indifférence à la

virginité. Ainsi, dans l'impossibilité de se dire « Français », il fait de l'insignifiance de la virginité une valeur désormais kabyle.

Ces discours montrent à quel point les rôles de sexe et la manière dont les étudiants construisent leur masculinité dans le rapport aux filles, via notamment la sexualité de leurs sœurs, sont conditionnés par le racisme et les problèmes identitaires que celui-ci génère. Les rapports sociaux de « race » s'avèrent donc déterminants chez les individus racisés pour l'élaboration de leurs systèmes de valeurs et de représentations, comme pour le choix de leurs pratiques. Ils montrent encore que les options identitaires choisies font grandement varier les conceptions des rôles de sexe, puisque le fait de se vivre d'abord comme « musulman » ou comme « musulman et Arabe », ou « Arabe » seulement, ou « Arabe et humaniste » en quelque sorte « citoyen du monde », induisent des pratiques fort différenciées qui traduisent des degrés différents d'opposition au racisme et par voie de conséquence à l'identité « française », et d'adoption des pratiques qui lui sont associées dans les représentations communes.

2.2.2. La masculinité, l'identité et la sexualité

Qu'il s'agisse du mariage ou de la sexualité prémaritale, l'analyse du discours des étudiants sur leur sexualité laisse paraître de la même façon des enjeux identitaires et des enjeux liés à la masculinité intimement liés entre eux.

Pour chacun d'eux, le mariage constitue un objectif qu'ils entendent concrétiser mais qu'ils repoussent à un futur lointain, considérant l'acquisition d'un travail comme une condition préalable, puisqu'ils devront subvenir aux besoins de leur famille, comme le confirme Maamar : « J'me marierai pas avant d'être blindé d'fric ! » Le mariage symbolise pour eux une vie « droite » : « C'est en te mariant que tu deviens honnête », dit Mimoun. Mais construire une relation stable demande des sacrifices, ce qu'ils refusent de concéder aujourd'hui : elle équivaldrait à s'enfermer dans des « obligations » avant d'avoir atteint une liberté et une autonomie véritables, et serait un signe d'irresponsabilité. Par ailleurs, la plupart souhaitent repousser le plus tard possible la date d'entrée dans l'ère des « responsabilités » et

des « contraintes », désirant d'abord « profiter » de leur actuelle liberté pour « s'amuser », « s'éclater », « faire la fête », « voyager ». Certains parents assimilant le mariage à la « réussite sociale » se montrent parfois un peu pressés, à leur goût, de les voir se marier, mais la plupart adhèrent à leur décision de prendre leur temps.

Le choix de la conjointe les soucie particulièrement car elle fait ressortir les crises identitaires vécues par eux comme par leurs parents. Si ces derniers estiment pour la plupart ne pas avoir à intervenir sur le choix de leur fils, certains désapprouvent en revanche l'idée d'un mariage avec une « Française », perçu comme un reniement, et expriment la volonté que les parents de leur future bru aient la même nationalité qu'eux.

Le recours à l'identité musulmane peut alors s'avérer une stratégie efficace pour contrer ces pressions, sans pour autant créer de rupture identitaire avec les parents. Par exemple, Abdel a une petite amie Française Catholique pratiquante dont les parents sont espagnols, avec laquelle il flirte depuis deux ans et compte se marier. D'abord très opposé à ce projet, son père a convenu avec le temps qu'il était conforme aux prescriptions musulmanes, puisque l'islam autorise le mariage d'un homme musulman avec une femme Juive ou chrétienne, alors qu'il a longuement rejeté le concubinage de son fils aîné avec une « Française », jusqu'à la naissance d'un petit-fils qui a adouci son opposition, sans franchement rendre ce couple légitime à ses yeux. Là encore, le recours à l'islam se présente comme un moyen de négocier un compromis avec les parents et de concilier des choix de vie assimilés à des identités prétendument exclusives l'une de l'autre.

Les garçons qui, à la différence d'Abdel, associent étroitement l'islamité avec l'arabité ou qui se disent « Arabes » sans trop se référer à l'identité islamique n'envisagent aucunement de se marier avec une non musulmane, et peuvent se montrer très critiques envers les Musulmanes de France : Hicham préfère par exemple celles du Moyen-Orient à celles de France ou du Maghreb, considérées « trop légères ».

Quant aux garçons qui se placent plutôt dans une analyse des rapports de pouvoir internationaux, ils déclarent pouvoir épouser une « Française », ou même une « Asiatique » ou une « Africaine », ce qui dans ces deux derniers cas paraîtrait le plus souvent assez incongru à leurs parents, mais « craignent » d'évoluer de plus en plus dans le sens d'un « rapprochement vers [leur] culture » et trouvent plus

raisonnable d'anticiper les risques de déchirements identitaires dans le couple plutôt que de suivre leurs seuls sentiments, c'est pourquoi ils pensent orienter leur choix vers des jeunes femmes « Maghrébines » nées en France, ayant suivi le même parcours scolaire qu'eux et vécu les mêmes expériences identitaires, étant alors capables de saisir immédiatement ce qu'ils pensent et ce qu'ils ressentent, comme l'explique Seif :

- *Pour le mariage, est-ce que tes parents aimeraient que ce soit une Maghrébine ?*

- *Une Tunisienne, ouais.*

- *De là-bas ou d'ici ?*

- *Peu importe. Ma mère, c'est plus une fille d'ici parce que... une fille d'à-bas, j'sais pas. Déjà, moi j'm'entendrai pas super bien avec elle, parce que c'est pas la même mentalité. Tu la ramènes ici, tu lui fais la carte de séjour, elle va voir la tour Eiffel, ça y est, elle va voir la vie en rose. J'veux vivre avec une fille qui sait c'que c'est la vie ici et qui sera pas toute dépendante de moi. [...] Mon père, j'peux même lui ramener une Africaine, mais ma mère, elle accepterait pas trop ça. Du moment qu'elle est musulmane, y'a pas d'problème. Moi ma mère, elle m'a dit : « Tu te maries avec qui tu veux, hein ! », Musulmane, chrétienne, Juive... « C'est ton problème, c'est pas le mien, c'est toi qui va vivre avec. Si t'es pas heureux avec une musulmane et que t'es heureux avec une chrétienne, c'est ton problème, c'est bien pour toi. »*

- *Et toi, tu te vois avec une Française, une Beurette...*

- *J'sais pas. Mais j'me vois pas passer ma vie, toute ma vie avec une Française, surtout pour l'éducation des gosses, et tu sais pas si tu vas vivre ici toute ta vie ou si tu vas retourner en Tunisie parce que peut-être qu'un jour j'voudrai retourner vivre en Tunisie. Pour les gosses, est-ce qu'ils vont parler français, est-ce qu'ils vont parler arabe, est-ce que tu vas donner un nom français ou un nom arabe ? Tout ça, c'est problématique. Et c'est pareil avec les Algériennes et les Marocaines parce qu'on parle pas pareil, tu vois. Et puis les familles, elles seront jamais d'accord ! Jamais ! Déjà entre Tunisiens, on sera jamais d'accord, alors t'imagines ! Tunisiens-Algériens, Tunisiens-Marocains, Tunisiens-Kabyles, pfff... Laisse tomber ! Et puis faut penser au*

mariage, c'est-à-dire qu'il faut penser à c'qu'il y a derrière, faut pas penser seulement à « je t'aime, tu m'aimes ». Les familles, elles peuvent faire sauter un mariage, hein ! Même si les deux personnes s'aiment, j'veux dire. Si les deux familles, elles sont pas d'accord, si y'a des coups d'pression, tout ça, ça peut partir en vrille. Et franchement, j'ai pas envie d'vivre ça. Alors ça s'ra sans doute pas une Française, même si j'peux tomber amoureux d'une Française, c'est pas ça, mais en fait, j'évite quoi.

La question de la virginité de l'épouse est évidemment une condition au mariage pour ceux qui se disent d'abord musulmans, surtout s'ils sont pratiquants, et pour ceux qui se disent d'abord « Arabes » et dans ce cas en particulier, elle est associée à l'idée d'honneur qui est lui-même assimilé à l'arabité comme à l'identité islamique :

Ouais, mais ça, la virginité, c'est un truc, tu pourras jamais, jamais... Autant, les problèmes des cités, tu pourras les changer, autant c'truc-là, c'est la tradition, et ça existe depuis... l'époque du prophète. Même avant, ça a toujours été comme ça, et ça restera toujours comme ça ! [...] Moi franchement, ça me ferait chier d'être avec ma femme et mes gosses, et qu'y'ait un trou du cul qui vienne et qui me dise : « Ben tu vois ta femme, j'me la suis tapée avant toi ! ». J'sais pas, moi, ça, c'est le sens de la fierté des Reubeu. Ça, ça tue, ça ! J'pourrais pas, c'est un truc que j'pourrais pas supporter, même si j'veux bien comprendre... j'peux pas. Et c'est vrai, un mec... J'l'avoue, j'suis un mec pas sérieux, j'ai envie d'm'amuser, j'ai envie d'profiter et puis après on verra. L'histoire du mariage, c'est vraiment que pour la tradition parce que j'suis pas très... mariage pour l'instant. Mais pour une fille, c'est obligé le mariage, parce qu'au bout d'un moment, voilà, elle commence à être tentée par certains trucs et il faut la bloquer, quoi, faut la caser !

On voit ici que l'oppression de la sexualité des femmes est pensée comme le support de son identité arabe et musulmane, même s'il n'est pas pratiquant.

Quant aux garçons se disant certes « Arabes », mais se plaçant aussi dans une analyse large des rapports internationaux, ils se disent indifférents à la virginité de

leur épouse : « Franchement Christelle, devant mes potes, j'dis pas qu'j'vais pas dire que la virginité c'est indispensable, mais en fait j'm'en fous vraiment. C'qui compte, c'est pas le passé de la personne, c'est c'qu'on va construire ensemble, non ? C'est l'avenir », dit Nadjim, approuvé par Seif.

Quelle est la sexualité de ces garçons, en attendant ce mariage lointain ? Les croyants pratiquants appliquent l'abstinence et voient dans celle-ci l'expression de leur « libre arbitre », de leur capacité à résister aux normes dominantes, au point qu'ils y situent leur fierté, comme l'explique Abdel :

J'avais trop d'amour-propre pour céder à cette soi-disant obligation de coucher comme ça, pour... pour épater les copains surtout, pour se conformer à une norme. Non, je voulais pas faire les choses comme ça ! Et puis j'étais trop "prince et princesse" pour ça !

L'essence de la masculinité n'est pas placée dans l'exercice de la sexualité mais bien plutôt dans la capacité à contrôler ses désirs et à résister à la norme dite « française » d'une sexualité libre.

Deux d'entre eux disent avoir exercé un « retour » récent vers l'islam, après avoir eu des expériences sexuelles, ce qu'ils regrettent aujourd'hui. C'est pourquoi ils ont cessé d'avoir des partenaires, préférant attendre le mariage dans l'abstinence. Mounir déclare à propos de son cousin Marocain qui lui confiait un peu honteusement n'avoir jamais eu de relations sexuelles :

J'lui ai dit : « Mais non ! Moi j'regrette de l'avoir pas préservé ! » Il peut être fier de lui, franchement, j'le respecte pour ça ! Moi, j'peux pas être fier de moi comme lui. J'mérite pas quelqu'un d'vierge pour mon mariage, lui, si !

Mounir explique encore qu'il a eu une petite amie « Arabe », dite « officielle », qui préservait sa virginité et envisageait de l'épouser, avec qui il est resté deux ans parce qu'il « l'aimait quand même », mais qu'il trompait régulièrement en ayant des relations amoureuses et sexuelles de courte durée avec des « Françaises ». C'est en découvrant que l'islam proscrit le « mensonge » qu'il dit avoir cessé cette attitude qui visait d'une part à affirmer son identité « arabe » en flirtant avec une « Arabe » et

d'autre part à affirmer sa masculinité comme les autres garçons à travers la sexualité avec des « Françaises », ce qui renvoyait aussi au même désir d'humilier les « Français » en général en se « moquant » des « Françaises », par réaction au racisme. Il faut aussi dire que certaines mères conseillent à leurs fils de « s'amuser avec les Françaises » en attendant le mariage, ce dont je n'ai pas eu de témoignage direct mais dont rend compte, sur le site internet de la Marche des Femmes des quartiers, une infirmière libérale nommée Nadia ; elle exerce dans des quartiers où sont concentrées des familles de migrants, et ses cheveux bruns, sa peau mate et son prénom leur ont souvent laissé croire qu'elle était descendante de migrants du Maghreb, alors que ses parents sont des Français dits « de souche » ; les mères se sentant alors « en confiance » lui parlaient en laissant libre court à leurs pensées sur ce sujet. Bien sûr ce discours à l'égard des fils n'est pas un fait majoritaire car beaucoup de parents acceptent sans aucune réticence un mariage avec une « Française », comme j'ai pu le constater, et certains parents des étudiants se sont même montrés plutôt hostiles à ce qu'ils entrent dans la sexualité avant le mariage, mais ce discours est fort révélateur de ce que peut produire le contre-racisme, qui s'est trouvé mis en acte dans la sexualité de Mounir, tiraillé entre le désir d'avoir une sexualité comme tous les garçons « Français », celui de construire progressivement sa vie avec une « Maghrébine » pour garder « [sa] culture » et le malaise accumulé du fait du racisme ambiant, qu'il a reporté sur les filles Françaises dites « de souche ». Le résultat fut un sexisme exacerbé aussi bien envers sa copine « Arabe » qu'envers les « Françaises ». Aujourd'hui, s'étant armé contre le racisme en se reconstruisant une identité positive par l'islam, il a modifié son comportement : il ne place plus la masculinité dans la sexualité libre mais au contraire dans le contrôle de sa sexualité. Il ressent néanmoins le besoin d'être « rassuré » de temps à autre sur ses capacités à séduire et dit parfois « draguer un peu » sans s'engager ni dans un flirt ni dans une relation sexuelle.

Les garçons qui ont une activité sexuelle aujourd'hui sont ceux qui se disent « Arabes » et éventuellement « Musulmans » mais sans être pratiquants ou « Arabes » dans une perspective internationale ou « Kabyle ». Ils ont connu leur premier rapport entre 17 et 19 ans et témoignent de ce que cette expérience est considérée comme un des modes d'affirmation de la masculinité : « Ouais, t'as 17 ans, la première fois, t'as l'impression de devenir un homme, quoi ! » dit Nadjim. La

plupart ont des relations de courte durée (deux à trois mois), car ils ne souhaitent pas « s'attacher » et préfèrent s'imaginer « papillonner jusqu'à trente ans », sauf Nadjim qui dit ne pas pouvoir dissocier les relations sexuelles des sentiments et avoir donc peu de partenaires. Les autres se décrivent comme des garçons « pas sérieux » et reconnaissent sur le ton de l'aveu, craignant de passer pour des « machos », n'avoir de relations avec ces filles que « pour coucher » ou pour « s'amuser », tout en tenant à certifier que les filles qu'ils rencontrent pensent la même chose.

A la différence des garçons en difficulté, les étudiants ne perçoivent pas leurs relations avec les filles comme un ultime recours pour affirmer leur masculinité, si bien que l'attachement à la virginité de la future épouse ou des sœurs n'aboutit pas à une catégorisation des filles en « salopes » et « filles sérieuses ». De plus, leur statut d'étudiant élargit l'éventail des partenaires accessibles : ils déclarent refuser de sortir avec « les filles en survêtement » ou dites « racailles » de leur quartier car elles leur paraissent « vulgaires » et dénuées de féminité, et préfèrent les filles « élégantes » « qui portent des belles robes quand [ils] sor[tent] avec elles ». Ce refus traduit déjà leur position sociale ascendante. Par ailleurs, leur statut d'étudiant facilite la concrétisation de leurs rencontres : ceux qui disposent d'une chambre en cité universitaire peuvent inviter leurs partenaires chez eux, tandis que les autres disposent de moyens financiers pour se payer l'hôtel, ce qui signifie qu'ils n'ont pas à se contenter des caves. Certains organisent leurs vacances aux sports d'hivers ou à la mer avec des amis, louant un grand appartement dont ils partagent les frais et venant chacun avec sa partenaire. En somme, leurs relations avec les filles leur procurent une certaine supériorité sur les garçons en difficulté. Il s'ensuit que la nécessité de faire la preuve de ses capacités viriles ne prend pas autant d'importance que pour ces derniers. Par ailleurs, si le regard des amis peut être un élément important, les relations avec ceux-ci ne conduisent pas à des formes de sexualité collective — « Ca me viendrait pas à l'idée, [dit Mohand], j'vois pas l'intérêt de me donner en spectacle ! » —, et ils considèrent qu'ils porteraient atteinte à la considération de leur famille en « forçant une fille » :

J'peux pas faire ça, parce que faut qu'j'me sente fier de moi aussi. Et puis ça f'rait trop honte à mes parents ! Non, j'peux pas faire un truc comme ça. Et j'connais une fille à qui c'est arrivé et bon, elle vit pas bien quoi, je sais que ça

l'a détruite, alors quand tu vois ça, ça calme. C'est vrai, j'ai des copines, c'est juste pour coucher, faut être honnête, faut pas s'voiler la face. J'suis pas un garçon sérieux, quoi ! Mais ça, j'pourrai jamais faire ça ! (Toumi)

Ils affirment également ne pas pratiquer la sodomie, ni demander la fellation, considérant que ces pratiques requièrent une intimité impossible à instaurer dans une relation de courte durée. Néanmoins, les sorties en discothèque sont l'occasion de montrer aux amis qu'on est capable de « draguer » les filles : « Quand on sort, avec mes potes, on s'appelle les bouchers », dit Toumi ; « Quand on va en boîte, on part à vingt, le lendemain, y'a vingt portables qui sonnent ! On est mort de rire parce qu'untel s'est pris un râteau [échec avec une fille], ou tel autre était complètement déchiré tellement il avait bu ! Mais d'moi, on n'entend jamais rien, parce que j'bois pas et qu'j'fume pas ! ». Il faut effectivement souligner qu'aucun d'eux ne fume de cigarettes, de haschich, ni consomme d'alcool, ce qui s'inscrit dans leurs convictions religieuses, même s'ils ne sont guère pratiquants, mais aussi dans ce sens aigu de la maîtrise de soi, développé comme une règle de vie. Ces sorties sont donc vécues sur le mode de la rigolade entre amis et participent à la consolidation des amitiés, mais l'influence des pairs sur eux n'est pas comparable à celle que subissent les garçons en difficulté. Ces sorties sont inégalement appréciées, certains préférant comme Nadjim le hasard des rencontres à « la drague à la bourrin en boîte ».

Leurs partenaires sont soit des rencontres en discothèque, soit des étudiantes. La plupart affirment ne jamais sortir avec des filles descendantes de migrants du Maghreb, car ces relations leur semblent « trop compliquées », comme en témoigne Maamar :

Au bout de deux jours, elles te parlent de mariage, et puis elles te prennent la tête. Non, c'est trop de stress et puis y'a les parents... En fait, j'sors qu'avec des Françaises, c'est vrai. Franchement, elles sont plus cool, c'est marrant d'être avec elles, c'est pour ça, mais je sais que j'f'rai pas ma vie avec une Française parce que pour l'éducation des enfants, la famille, c'est trop compliqué.

Puis il ajoute, soucieux de ne passer ni pour un « macho » ni pour un raciste :

Mais j'veux dire, j'suis honnête, j'le dis tout de suite que j'suis pas un mec sérieux et que j'veux pas être avec la personne pour rester des années avec. J'suis pas sérieux, mais j'suis honnête ! Parce que... J't'explique : la plupart des Reubeus... Ils ont leur officielle, généralement la Beurette qui sort pas qu'est une fille bien selon eux, et les officieuses à côté, tu vois. Moi, j'trouve ça vraiment dégueulasse. Si j'ai une copine, j'ai une copine ! J'en ai pas dix ! C'est une question d'respect ! Vis-à-vis d'elle et... Il s'respecte même pas, c'mec-là ! Il se ment à lui-même et à tout le monde !

Maamar cherche clairement à se distinguer de ceux qui font preuve d'un sexisme démesuré à son sens en pratiquant un multipartenariat simultané et affirme plus loin « respecter » les « Françaises » avec qui il sort. Pour autant, il me semble que sa volonté d'épouser une fille « Arabe » et vierge révèle un système de représentation qui distingue les filles en deux catégories et que la superposition de ces catégories à la distinction filles « Arabes »/filles « Françaises », les unes pouvant être épousées, les autres non, n'est pas sans comporter une pointe de contre-racisme. Cette tendance paraît plus affirmée chez ceux qui posent la virginité de l'épouse comme un symbole de leur arabité et comme un signe de leur masculinité.

Cela dit, le fait de n'avoir que des partenaires Françaises n'est pas systématiquement significatif du contre-racisme. Deux garçons expliquent avoir « un blocage » avec les descendantes de migrants du Maghreb, car ils ressentent alors la relation comme un « inceste », comme l'explique Toumi qui, à la différence de Maamar, n'a que faire de la virginité de sa future épouse, mais envisage de se marier avec une « Maghrébine née en France » : « C'est parce qu'on est trop cousins cousines. J'les vois un peu comme mes sœurs, mais avec les filles du bled, ça m'fait pas ça, c'est qu'avec les filles d'ici, celles qu'ont un peu le même parcours que moi, parce qu'en fait, je sais qu'avec elles, ça pourrait être sérieux. » Par l'image de l'inceste, Toumi traduit dans le langage de la consanguinité et de la parenté la proximité sociale et la communauté d'identité qu'il partage avec ces jeunes filles, si bien qu'il s'interdit d'avoir des relations sexuelles. Quant au sentiment d'être « cousins cousines », associé au projet d'épouser l'une d'elles, il renvoie incontestablement au mariage dit « arabe », avec la fille de l'oncle paternel,

autrement dit au mariage le plus valorisé puisque le degré d'endogamie est le plus proche. L'évitement des descendantes de migrants du Maghreb comme partenaires pré-maritales, au profit de « Françaises » ou de « Maghrébines » du Maghreb rencontrées en vacances, et l'exclusion comme épouse potentielle des « Française de souche » ainsi que des Maghrébines du Maghreb sont l'expression de la logique endogamique dont on a vu qu'au Maghreb elle procédait à la traduction des proximités de voisinage en proximité de parenté. Il y a donc là une permanence de cette logique, alors qu'on se trouve bien loin du système lignager.

Enfin, on peut noter que ceux qui se définissent comme « Arabes » mais se montrent plus sensibles à une analyse des relations internationales dans le sens « pays riches » *versus* « pays du tiers-monde » et qui évitent aussi de sortir avec les descendantes de migrants du Maghreb ont eu des petites amies non seulement « Françaises », mais aussi « Africaine », « Asiatiques » ou « Juives » et déplorent avoir parfois subi les sarcasmes de certains de leurs amis « Beurs » dont ils découvrirent ainsi, avec déception, les tendances racistes.

Ainsi, la sexualité des étudiants se trouve traversée par les rapports sociaux de « race », en d'autres termes conditionnée par la façon dont ils déclinent leur identité face au racisme.

2.2.3. « Maîtriser » les risques d'infection

Les conditions d'existence de ces étudiants, ainsi que leur conception de la masculinité et de leur identité fondée sur « le sens des responsabilités », le « libre arbitre », l'autodétermination, apparaissent évidemment dans leurs comportements face aux risques d'infection par le vih.

Il faut bien sûr distinguer ceux qui se définissent d'abord comme « Musulmans » et sont pratiquants, car leur abstinence les a éloignés des risques d'infection, d'autant qu'ils envisagent d'épouser une fille vierge. Ils usent alors de cet avantage secondaire de leur pratique religieuse pour en louer l'intérêt et élaborer un propos très critique sur les campagnes de prévention. Abdel, qui déclare refuser d'« improviser » sa vie et vouloir au contraire « tout gérer » pour « pouvoir accueillir

honorablement ses enfants dans un couple fort », considère que ces campagnes entérinent l'absence de réflexion collective sur la sexualité :

Si les gens avaient vraiment du plaisir dans ces relations d'un soir, il y aurait pas besoin d'autant de sexologues, parce qu'en fait, tout le monde rêve d'être le prince ou la princesse. Il faut se donner les moyens d'écrire notre propre histoire ! Les campagnes de prévention, j'trouve qu'elles se désengagent de cette réflexion-là en distribuant des préservatifs, parce qu'on a peur de passer pour des moralisateurs, mais du coup, on n'invite pas les gens à réfléchir sur le sens de la sexualité. Tu branches une nana, tu te la tapes dans une bagnole ou dans les chiottes en sortant, le préservatif, c'est le minimum qu'on te demande, et heureusement qu'il est là ! Mais c'est pas le préservatif qui me dérange dans ces histoires-là, c'est l'absence d'un plus. J crois pas que la sexualité comme ça, ça rend heureux.

Moins tolérant qu'Abdel, Hicham considère de son côté que la distribution de préservatif est préjudiciable « aux valeurs morales » et aux enfants, mais concède qu'il faut quand même inciter les gens « dans le péché » à se protéger. Mais surtout, il pense que la meilleure prévention serait de circoncire tous les hommes, la circoncision ayant soi-disant la même efficacité protectrice que le préservatif face aux infections sexuellement transmissibles, c'est pourquoi il affirme qu'il faudrait « au minimum » l'imposer par la loi aux acteurs de films pornographiques. L'interrogeant sur l'origine de cette idée saugrenue, il m'affirma qu'elle lui avait été délivrée par une association nommée « Vivre et agir ensemble, Chrétiens et Musulmans », sur laquelle je n'ai pas obtenu plus de renseignements, mais qui mériterait une recherche. La divulgation de ce discours paraît bien inquiétant d'un point de vue épidémiologique, quand on sait de surcroît qu'Hicham a été le président d'une association d'aide à la réinsertion des garçons en difficulté qui s'appuyait sur l'islam pour mener son action, ce qui était certainement assez efficace du point de vue de la réinsertion, mais tout à fait inadapté pour protéger du sida, alors que ces garçons sont très exposés aux risques d'infection.

Tous les garçons ayant eu une sexualité prémaritale possèdent une connaissance exacte des modes de transmission du vih et de la différence entre séropositivité et

sida déclaré. Par ailleurs, leur confiance envers le discours médical est totale et ils associent les risques d'infection à l'absence d'usage du préservatif, non à l'image qu'ils se font de leur partenaire comme les garçons en difficulté, même si la distinction entre les filles « propres » et les filles « sales » apparaît dans le discours de certains. Mais chez les étudiants, cette catégorisation vient alors expliquer le non-usage du préservatif, leur partenaire rencontrée en discothèque leur étant apparue comme « une fille propre », non comme « une fille sale », ce qui aurait été l'inverse chez les garçons en difficulté. De plus, leur conception de la masculinité les invitant à « prendre leurs responsabilités », ils affirment avoir depuis des années une utilisation systématique du préservatif. Comme leur situation leur permet d'envisager l'avenir de manière positive, ils relativisent l'importance accordée au moment présent de la relation sexuelle et s'interdisent de mettre en danger un futur qui se présente heureux. Ils considèrent ainsi que ni l'éventuelle diminution du plaisir induite par le port du préservatif, ni l'aspect technique de la pose, ni le fait de ne pas disposer de préservatif sur soi ne légitime une prise de risque : « J'ai trop de choses à vivre pour risquer de tout perdre pour une relation comme ça, [dit Toumi], alors si j'ai pas d'capote, ben on fait rien et voilà. » ; « Qu'on me dise pas que t'avais pas de capote sur toi ou que ça coupe le plaisir, c'est de l'irresponsabilité, c'est tout ! », assène Seif. Habités à s'imposer des contraintes pour réussir leurs études, à maîtriser leurs émotions pour ne pas se laisser aspirer par la « rage », à « tenter de toujours tout gérer, tout anticiper », comme le dit Seif, ils s'imposent aussi des contraintes dans leur sexualité et le port du préservatif entre dans cette logique. Néanmoins, certains reconnaissent avoir connu des expériences sans préservatif dans les premiers temps de leur sexualité, résultant généralement de l'imprévu de la rencontre. L'un d'eux explique cet écart, survenu à l'âge de 17 ans, par le refus de « laisser passer une bonne occasion », car sa partenaire était très jolie et il savait qu'il ne la reverrait pas. Ainsi, l'idée de devoir se priver d'une histoire valorisante, puisqu'il l'avait rencontrée en discothèque lors d'une sortie avec des amis, a été la cause de cette prise de risque dont il dit avoir eu conscience. Il précise en effet que s'il avait eu un préservatif en sa possession, cette mésaventure ne lui serait pas arrivée. Les enjeux de l'affirmation de la masculinité au regard des amis constituent donc tout de même une pression ayant pu les conduire à une prise de risque. Cependant, à la différence des garçons en difficulté, aucun n'a préféré rester dans

l'ignorance, la prise de conscience d'avoir pu être infecté déclenchant le besoin de se faire dépister. Ensuite, l'attente d'une semaine, préalable à l'obtention des résultats, s'est révélée suffisamment angoissante pour qu'ils décident de ne plus se « laisser aller » : « La petite montée d'adrénaline, j' préfère l'éviter maintenant », déclare Nadjim. Toumi a quant à lui attrapé une infection bénigne, ce qui l'a particulièrement marqué : « Ca m'a servi de leçon ! Franchement, j'ai eu la peur de ma vie ! » Comme le médecin lui avait indiqué, avant le test, qu'il pouvait s'agir de l'infection au VIH et qu'il se sentait « trop flippé », il décida d'en parler à son père, en dépit de l'inquiétude et de la culpabilité qui le traversaient :

J't'assure que j'me f'sais pas fier. J'avais le sentiment d'avoir trahi mes parents, d'avoir trahi leur confiance, de leur avoir fait un sale coup. Après les sacrifices qu'ils avaient fait pour moi... C'était horrible. J'dormais pas l'soir. Horrible ! J'pouvais pas leur avoir fait ça et en fait j'l'avais fait ! Pour une fille, parce que t'es avec tes potes !

Son père l'accompagna donc pour prendre connaissance des résultats et le prit dans ses bras à l'annonce négative de ceux-ci, tellement il était heureux, puis il le sermonna « comme jamais » : « T'es un imbécile ! Qu'est-ce que t'as dans la tête ! A quoi tu penses ? A mettre ta vie en l'air ? Tu crois qu'c'est ça qu'on attend d'toi, ta mère et moi ? » Cette maladie étant très honteuse pour la majorité des parents, il dit s'être finalement senti très fier que son père l'ait accompagné, sans le rejeter. A la suite de cet incident, sa mère acheta des préservatifs qu'elle distribua à chacun de ses frères et leur fit à tous la leçon, leur indiquant au passage qu'elle considérait même préférable qu'ils s'abstiennent d'avoir des relations sexuelles, cela étant un « péché ». Il faut souligner le rôle des mères, car certaines autres parmi celles qui sont alphabétisées, connaissant aussi les modes de transmission du vih, à la différence de beaucoup de parents Maghrébins pour qui le sida est une maladie lointaine ne pouvant pas toucher leurs enfants, ont pris l'initiative de donner des préservatifs à leurs fils ou de leur rappeler qu'il convient de se protéger. Ils expliquent que le regard de leur mère sur leur sexualité s'est avéré d'un fort impact, car ils avaient alors l'impression d'être comme « surveillés » par elle et que le fait d'avoir été mis en garde ne leur donnait plus aucune excuse.

Il s'avère donc que la situation sociale de ces garçons ainsi que leur conception de la masculinité induisent un mode de gestion des risques d'infection par le VIH aussi « rationnel » que possible, bien que l'importance du regard des copains reste suffisamment puissant pour engendrer quelques écarts.

3. Les garçons aimant les garçons

« Un homme qui aime les hommes », telle est la manière dont la plupart des garçons ayant des rapports sexuels avec des personnes de même sexe se sont définis. Je reprends cette formulation car elle permet de désigner sous une même expression des individus qui se disent clairement « gay », « homo » ou « pédé », d'autres qui ont des réticences à se reconnaître ainsi, préférant se déclarer « bisexuel » même s'ils ont exclusivement des partenaires masculins, et d'autres encore qui ne se reconnaissent dans aucun de ces termes.

Evidemment, il a été impossible de rencontrer ces garçons sur l'espace d'un quartier car la réprobation est telle qu'ils ne peuvent « afficher » leur orientation sexuelle sans s'exposer à des risques de violences, non seulement de la part des familles, mais aussi du voisinage, particulièrement des garçons en difficulté pour qui les homosexuels sont l'incarnation de la « décadence occidentale » et une cible d'autant plus privilégiée que l'opprobre est générale. Par conséquent, sans la structuration progressive de ce qu'on appelle « le milieu Beur gay » à partir de 1997, au sein du « milieu gay » parisien, l'enquête n'aurait sans doute pas été possible.

Les douze interrogés ont donc été rencontrés dans ce « milieu », né avec l'association Kelma qui signifie « parole », dont le siège était situé au Centre Gay et Lesbien de Paris. Sans grands moyens, elle rassemblait une petite dizaine de personnes, qui organisaient des discussions et des soirées festives en collaboration avec certaines discothèques, où l'on passait alors des musiques du Maghreb, du Moyen-Orient et des chanteurs franco-maghrébins comme Faudel, Cheb Mami, Khaled, etc., dont le caractère identitaire tranche avec les musiques classiquement diffusées dans les discothèques gays. Au terme d'une année d'existence, des divergences de vues sont apparues entre les fondateurs de l'association, si bien que l'un d'eux, Fouad Zerhaoui, s'éclipa pour devenir le dirigeant d'une entreprise de

services qui a conservé le nom de Kelma ; il organise aujourd'hui encore des soirées dites « Ethnic Gay Tea Dance » plus connues sous le nom de « soirées Black Blanc Beur » dans la discothèque Les Folies Pigalles, tous les dimanches soirs de 18 heures à minuit, ainsi que les soirées « travestis et transexuels » qui leur succèdent et durent jusqu'à l'aube. Ces soirées sont un lieu de sociabilité dont le succès sans cesse grandissant tient à la volonté de promouvoir des chanteurs de raï du Maghreb, d'organiser des soirées spéciales pendant le ramadan ou encore à l'occasion de la fête de l'Aïd, répondant ainsi à des besoins non pourvus par le « milieu gay français ». Depuis 1999, Kelma dispose d'un char à la Gay, Lesbian, Bi. and Trans. Pride qui a lieu tous les derniers dimanches de juin, ce qui a été relevé par les médias comme un « événement ». De leur côté, les autres anciens membres de l'association Kelma ont créé une nouvelle association nommée Amâl (« espoir »), se définissant comme « franco-maghrébine et laïque », qui organisait elle aussi des soirées thématiques, mais dont les moyens d'information et de diffusion étaient insuffisants pour créer une véritable dynamique. Elle organisait aussi des soirées débats avec diffusion de films auxquelles j'ai assisté. A la suite de ces deux structures initiatrices d'autres établissements « Beurs gays » se sont ouverts, comme la discothèque Le Saint-Arno ou le café Le Ravailac, ce dernier ayant disparu aujourd'hui, tandis que des établissements dits « classiques » se sont mis à organiser des soirées « maghrébines ». C'est dans ces divers lieux où je me suis rendue régulièrement que j'ai rencontré les interrogés. Le café Le Ravailac (situé rue de la Ferronnerie) s'avéra être un espace privilégié pour les retrouver régulièrement et ainsi compléter les entretiens par des discussions informelles.

Cet espace de sociabilité protégé du regard des autres et encore inconnu des médias hétérosexuels au moment de l'enquête (1999-2000) me permit de contourner l'attitude protectrice adoptée par tous sur leur lieu de résidence. La rencontre des interrogés dans ces lieux privilégiés instaura immédiatement un climat de confiance. Quant à l'enquête, elle leur offrait la possibilité de briser le silence dans lequel ils étaient ordinairement cantonnés en raison de leur homosexualité d'abord et du racisme ensuite qui traverse le milieu gay comme le reste de la société. Le désir de briser ce silence pour tous et d'exprimer la souffrance pour certains a entraîné logiquement une attitude très favorable à l'enquête, presque militante. Ils y participèrent avec plaisir car elle représentait à leurs yeux une forme de

reconnaissance. J'ai donc été accueillie avec joie. Le premier interrogé, Kamel, aujourd'hui devenu un ami, se montra un informateur privilégié, puisque nous sommes souvent sortis ensemble dans ces diverses discothèques et qu'il m'aidait à contacter d'autres personnes, jouant parfois le jeu de la séduction avec les uns ou les autres juste pour entamer la conversation et me permettre de leur proposer de participer à l'enquête. Il m'indiquait aussi ce que dans un premier temps je ne voyais pas, facilitant ainsi grandement mon travail. Pour autant, quelques individus n'ont pas partagé l'enthousiasme général et ont refusé de participer à l'enquête : pensant que j'étais hétérosexuelle, un garçon qu'un interrogé voulait me présenter lança en m'ignorant magistralement : « Ah oui, c'est une femme à pédé, elle ! On la voit tout l'temps ! » L'expression « femme à pédé » n'est aucunement sympathique. Elle est une accusation envers les femmes hétérosexuelles, auxquelles on reproche de fréquenter des lieux gays soit parce qu'elles sont « prudes » et cherchent à se distraire tout en se protégeant des hommes hétérosexuels, soit au contraire parce qu'elles sont « des coquines » se lançant pour défi de séduire un homme gay, ce qui dans un cas comme dans l'autre n'est nullement apprécié. En dehors de cette remarque, je bénéficiai d'un accueil particulièrement chaleureux, sans aucune comparaison avec le climat de tension qui avait marqué la recherche auprès des garçons en difficulté ou avec la cordialité sympathique mais néanmoins distante des étudiants.

Au cours des entretiens ou avant ceux-ci, j'ai bien évidemment été interrogée par mes interlocuteurs sur mon orientation sexuelle, ce à quoi j'ai toujours répondu, mais le discours que je tenais sur la contrainte à l'hétérosexualité et la hiérarchisation des sexes, présenté en première partie de cette thèse, a eu à mon sens plus d'impact et de pouvoir de persuasion que mon orientation sexuelle, que je pense donc inutile de préciser. Il est d'ailleurs intéressant de souligner que les lesbiennes ne bénéficient pas forcément d'une meilleure considération que les hétérosexuelles, celles-là étant souvent accusées d'être « plus mecs que les mecs », « plus intolérantes » et « encore plus macho ». D'ailleurs, les femmes que l'on croise dans les soirées « Beurs gays » sont très majoritairement hétérosexuelles, aucune lesbienne n'ayant pu être contactée par ce biais puisque les relations entre les gays et elles sont de toute façon très limitées.

La volonté de sortir de l'invisibilité et la confiance instaurée ont bien évidemment eu une incidence sur les données recueillies car les interrogés ont essayé d'analyser le plus possible leurs sentiments, leur histoire et leurs représentations ainsi que celles de leurs proches, avec l'objectif de redorer l'image des gays, de dénoncer la violence et l'intolérance homophobes, et enfin, mais dans une moindre mesure, de dénoncer le racisme subi « dans le milieu » comme dans la société.

3.1. L'hétérosexisme, le contre-racisme et les représentations de l'homosexualité

Avant de dépeindre les représentations des garçons interrogés sur leur orientation sexuelle ainsi que le vécu de leur sexualité, il importe d'abord de décrire comment l'homosexualité est conçue par leur famille et par les descendants de migrants hétérosexuels, tant les discours de ceux-ci conditionnent leur histoire, leur vécu et leurs pratiques. Comme on le verra, ces discours sont l'expression condensée de l'hétérosexisme et du contre-racisme, dont on peut déjà signaler qu'ils traversent toutes les catégories socio-professionnelles puisque les interrogés appartiennent aussi bien à des familles très modestes que très favorisées, et dont il faut encore préciser qu'elles sont aussi répandues dans la société française.

3.1.1. L'hétérosexisme fait de l'homosexualité masculine un déshonneur irrémédiable

Dans la première partie de ce mémoire de thèse, j'ai nommé « hétérosexisme » le processus conjoint de hiérarchisation des sexes et des sexualités. C'est ce double processus qui s'exprime dans les représentations de l'homosexualité masculine chez les proches des interrogés.

On se souvient que pour les garçons en difficulté les hommes homosexuels sont l'incarnation d'une masculinité si défaillante qu'ils la considèrent comme l'origine de l'épidémie de sida et du déclin de la société. Cette acception montre déjà en soi

combien l'hétérosexualité est de fait associée à la virilité et plus largement encore à la masculinité.

On retrouve l'idée de défaillance masculine incompatible avec le statut d'homme dans les représentations des parents, ce qui s'exprime en terme d'honneur et de déshonneur. Les garçons dont l'homosexualité a été découverte rendent parfaitement compte de ces représentations. Yahya, âgé de 21 ans, titulaire d'un baccalauréat a été insulté, battu puis séquestré en Algérie pendant dix mois, avant d'être finalement mis à la porte du domicile de ses parents à son rapatriement en France. Lorsque je lui ai demandé pourquoi sa famille avait à ce point été choquée par son homosexualité, il a témoigné du caractère central de la notion d'honneur dans ce rejet et de l'étroitesse du lien établi par ses parents et ses frères entre la masculinité, l'hétérosexualité et la hiérarchisation des sexes :

Tu sais, la société arabo-musulmane est basée sur l'homme. L'homme est omniprésent, l'homme est le roi, l'homme a toujours raison. Je vais te citer un exemple qui va te faire comprendre. Dans une famille, ce qu'il y a de plus important, c'est l'homme. Dans une famille, tout doit s'articuler autour de l'homme. Les enfants doivent se marier et réussir leur vie pour leur dignité, pour leur honneur, mais aussi pour l'honneur du père de famille. La femme doit travailler pour faire le ménage, rester à la maison pour l'homme, le père de famille. C'est une société d'hommes. L'homme, c'est ce qu'il y a de plus important, ce qu'il y a de plus sacré. Quant une femme va avoir des enfants, c'est surtout des garçons qu'elle doit avoir. C'est encore présent partout de toute manière, mais c'est surtout très présent chez nous. C'est la fierté, l'homme. L'homosexualité, c'est ce qui touche à la dignité de l'homme. C'est ce qui touche au pilier de la société arabo-musulmane. Forcément, il n'y a pas pire que ça ! Il n'y a pas plus dramatique ! En plus, le Coran soutient tout ça. Le Coran condamne l'homosexualité, comme la Bible et la Torah. Donc, l'homosexuel, c'est ce qui touche le pilier de la société arabo-musulmane. Et voilà l'exemple. Lors d'un dîner, j'avais rencontré une fille qui était Marocaine. Elle était lesbienne. Mais c'est une lesbienne affichée. La caricature de la lesbienne ! Elle est très masculine. À côté d'elle, je me sens femme ! Elle est tellement mec ! Elle est tellement virile ! Sa façon d'être, c'est vraiment

l'homme musulman, le père Arabe, le mec Arabe. Elle a toujours vécu au Maroc. Il n'y a que depuis peu qu'elle est en France. Elle a tout le profil du mec Arabe ! Elle est dominatrice, elle a une copine... elle veut que sa femme reste à la maison, sa copine, alors qu'elles sont lesbiennes ! Elle veut que sa copine reste à la maison, il faut qu'elle fasse à manger. Elle n'aime pas trop que sa copine aille voir sa famille, elle veut qu'elle reste tout le temps avec elle. Quand elle rentre, elle veut que tout soit propre, que le ménage soit fait... Elle peut être très tendre avec sa copine, mais elle est très dominatrice dans la maison. C'est le chef de la maison. Pas la chef, mais le chef ! Elle répond à tous les comportements du mec Arabe traditionnel. Son frère est homosexuel. Elle est tellement mec qu'elle a refusé l'homosexualité de son frère ! Quand elle a appris l'homosexualité de son frère, elle a réagi aussi violemment que mon frère et ma famille avec moi. Quand j'ai discuté avec elle, je lui ai dit : « Tu es lesbienne, comment peux-tu refuser l'homosexualité de ton frère ? C'est impossible ! » Elle m'a répondu, très énervée, en tapant du point sur la table : « Mais ce n'est pas grave ! Moi je suis une fille ! Ce n'est pas grave si je deviens un homme ! C'est un gain pour ma famille. Mais mon frère, non, je n'accepte pas ça, c'est un homme, il doit rester un homme ! » C'était extraordinaire ! Là, on voit très bien que cette société d'hommes, c'est ce qu'il y a de plus précieux, qu'on ne doit pas toucher à ça. Donc, un homme qui vient d'avoir une relation homosexuelle complète, avec pénétration, il vient de perdre sa dignité. Il a perdu son honneur et il a déshonoré sa famille. C'est autant de valeurs qui sont présentes dans beaucoup de cultures, et c'est pour ça que c'est très très mal perçu chez nous. C'est grave. C'est très grave.

Plus loin, il approfondit son explication à propos de deux cousins Algériens qui participèrent à sa séquestration alors qu'eux-mêmes avaient eu des relations sexuelles avec d'autres hommes avant de se marier, ce à propos de quoi je lui demandai des précisions :

C'est ce que je te disais hier, les actifs ne sont pas... Même si je n'ai pas été pénétré, on est un 'at□a'ī [« celui qui donne son cul »], on se fait prendre, et dans ce cas-là, on est un pédé, on a perdu sa dignité, na na ni, na na na... Ou

alors on est un mec plutôt actif, on n'a pas perdu sa dignité, on reste un homme, on va au paradis, on n'est pas homo, il n'y a aucun problème !

Comme je l'ai déjà indiqué à propos du Maghreb, et comme on peut l'observer aussi en France et en Occident en général, la pénétration est associée à un acte de pouvoir qui hiérarchise les partenaires, ce qui résulte du genre, si bien que la pratique dite « passive » de la sodomie par un homme est assimilée à une inversion des rôles de sexe dans la sexualité et à l'abandon du privilège, accordé aux individus mâles, de « dominer » dans la sexualité. L'utilisation très fréquente en France des insultes telles que « enculé » ou « pédé » par les automobilistes montre que cette représentation structure la pensée de beaucoup de Français, en dépit des évolutions juridiques qui reconnaissent le couple homosexuel. Pour les parents de Yahya comme pour de nombreux Français, la pratique dite « passive » de la sodomie est une perte de statut inacceptable si bien que l'homosexualité se trouve conçue comme un grave déshonneur. Mais on doit remarquer que dans le contexte français ce sont apparemment toutes relations sexuelles avec un homme et non pas seulement la pratique dite « passive » de la sodomie qui semblent associées au déshonneur de cette dernière, puisque Yahya qui n'a aucunement l'apparence d'un garçon efféminé et déclare au moment de l'entretien n'avoir « jamais été pénétré » s'est tout de même trouvé ostracisé, alors qu'en Algérie ses cousins « homosexuels », présumés « actifs » n'ont jamais été inquiétés. Il semble ainsi que la situation migratoire rigidifie les comportements des parents, car pour eux l'attirance pour les garçons rime alors systématiquement avec l'abandon de tout projet de mariage et donc de procréation. Il faut ainsi indiquer qu'au moment où ses pères, frères et cousins lui intimèrent en Algérie, au milieu d'un stade de football désert où ils l'avaient conduit, de s'expliquer sur le caractère homosexuel ou non de sa relation avec un homme qu'il fréquentait régulièrement, Yahya avait répondu, exaspéré : « Oui et alors ? », ce qui signifiait pour ses proches qu'il renonçait au mariage et donc au statut d'homme véritable. Dès lors, peu importaient ses pratiques effectives, il était assimilé à un *'at□a'ī*. Par la reconnaissance publique de son attirance pour les garçons, ce qui bravait ouvertement les normes, il compromettait aussi la descendance familiale et faisait de son père un maillon faible dans la chaîne des agnats le rattachant à ses ancêtres. En somme, il portait atteinte à l'honneur non seulement de son père mais

aussi de tous ses ascendants. Suivant cette même logique, Sid'Ali, dont les parents ignorent l'homosexualité, indique que son père, présenté comme un homme « ouvert » acceptant que ses filles aient des compagnons et donc des relations sexuelles pré-maritales, se montrerait cependant tout à fait intransigeant s'il apprenait l'homosexualité de son fils : « Pour lui, c'est très très grave d'avoir un fils homosexuel. La fille, il sait qu'elle va partir, qu'elle va se marier. Tandis que le fils, heu... un fils homosexuel, c'est... il porte le nom de la famille ! Voilà ! C'est un Algérien [mon père] ! », sous-entendu dans le contexte de l'entretien c'est « un homme qui a du *nif* », bref, de la fierté et un honneur qu'il entend préserver. Qu'il soit intolérable qu'un fils interrompe la lignée et qu'il se compromette dans des pratiques sexuelles jugées incompatibles avec une certaine conception de la masculinité et de la dignité indique combien la masculinité est construite sur la pratique de l'hétérosexualité dans un objectif de reproduction. A travers la révélation de son homosexualité, un garçon entache aussi la considération de sa famille, sa réputation, et en cela le déshonneur devient irrémédiable puisqu'il s'inscrit alors dans le regard des autres. Un autre interrogé, Hakim, dont les parents ignorent l'homosexualité, explique très bien cet autre aspect du déshonneur et éclaire ce que le père de Yahya a pu ressentir :

Parce que nous, les Maghrébins, on vit beaucoup sur le regard des gens : « Les gens vont penser ça, les gens vont penser ça... Ce n'est pas bien de faire ça parce que les gens vont penser ça... » Dans la famille, un garçon, c'est celui qui va porter le nom, celui qui va faire la descendance, donc c'est... C'est quelque chose que tu ne peux pas... Tu vas tuer tes parents ! Tu fais perdre tout ce qui fait l'honneur de tes parents ! Ils ont éduqué un enfant dans la culture, dans la religion, même si tu ne la suis pas. Alors tu ne peux pas... Tu casses tout ! Si tu as vingt-cinq ans, tu casses ces vingt-cinq ans que tes parents t'ont appris et aimé. Il y a des mamans qui acceptent, mais le père, tu ne peux pas, il n'acceptera jamais.

Yahya indique d'ailleurs avec incompréhension et révolte que son homosexualité était ressentie par son père comme un « affront », une « attaque », une « agression » dirigés contre lui :

Ils le prennent comme une agression personnelle. Mon père, quand on se disputait me disait : « Tu as vu ce que tu m'as fait ! » Alors que c'est plutôt lui qui m'a fait quelque chose ! Son absence affective déjà, ma vie familiale, les violences conjugales, mon père qui frappait ma mère... C'est lui qui m'a fait quelque chose ! C'est ça dans un sens aussi qui a fait de moi un homo ! Mais sa mentalité fait que pour lui, c'est moi qui lui ai fait quelque chose. Lui, père de famille, pilier de la famille, tout doit se faire autour de lui. [...] Donc dans la logique de mon père, c'est moi qui lui ai fait du mal, même si depuis dix mois je suis plus une victime qu'autre chose, parce qu'on m'a insulté, parce qu'on m'a frappé, parce qu'on m'a séquestré, parce qu'on m'a trahi, on m'a mis dehors, on a brûlé mes affaires, on m'a manqué de respect, on m'a espionné... Même si je refuse ce statut de victime, par rapport à eux, je suis une victime. Mais dans le contexte de leurs mentalités, je suis un criminel, j'ai fait quelque chose contre mes parents. Mes parents sont des victimes parce que leur fils a été ingrat. [...] Pourtant, je ne fais de mal à personne, aimer quelqu'un ce n'est pas faire du mal, ce sont des gestes d'amour, mais c'est moi le monstre !

Le champ lexical de « l'agression » également rapporté par Farid, qui refuse de révéler son homosexualité à son père, n'imaginant pas pouvoir lui faire « un tel affront », indique clairement que la révélation publique de l'homosexualité est constituée en geste d'offense, en atteinte à ce bien sacré qu'est l'honneur familial, dont le père est érigé en représentant et garant. C'est donc lui qui le premier se sent visé par cette « agression ». C'est après avoir pris la mesure de ce mode de pensée chez son père que Yahya estima avec le recul du temps avoir « commis une erreur » en déclarant : « Oui, et alors ? », car c'est effectivement cette reconnaissance publique plus que le reste qui détermina le sentiment chez celui-là d'avoir été personnellement « attaqué » et « agressé » puis déclencha les violences et la séquestration. Même si Yahya promit par la suite, inlassablement, de cesser toute relation avec les hommes pour se marier, voyant qu'il s'agissait du seul moyen de voir l'étai de la claustration et de la surveillance continue se desserrer, on ne lui accorda pas la moindre confiance, car il avait acquis par la revendication publique de soi comme homosexuel la posture du traître qui a irrémédiablement offensé et renié

les siens. C'est pourquoi il éclata de rire avec Jérémie¹¹⁵, lui aussi assimilé à un traître depuis la découverte de son homosexualité, lorsque durant l'entretien il déclara avec ironie et détresse : « Je suis un renégat ! » Ce rire libérateur qu'ils ne parvenaient plus à contenir indiquait combien verbaliser ce statut de « traître » permet d'en contester la légitimité et de se détacher du sentiment de culpabilité et de honte dans lequel l'on souhaitait justement les enfermer.

Ce statut montre combien la réprobation est forte, mais celle-ci était également présente à propos des autres formes de déshonneur ou de honte relatives aux garçons en difficulté, à savoir la délinquance, la mendicité, le viol — les étudiants affirmaient d'ailleurs qu'ils ne pouvaient s'y livrer sans « trahir » leurs parents. On se souvient que la délinquance pouvait se conclure par l'envoi du garçon dans le pays de ses parents. Mais il reste que de toutes ces formes de déshonneur masculin, l'homosexualité est présentée comme la plus grave. Les propos des parents de Yahya ne laissent aucun doute sur cette manière de hiérarchiser les entorses masculines à l'honneur :

Ma mère m'a dit : « J'aurais préféré que tu sois un drogué, que tu sois criminel, que tu sois même un pédophile, que tu sois un violeur... Tout, sauf ça ! Il n'y a pas pire dans la vie d'un père de famille que ça. » Mon père, ma mère, je ne sais plus, m'a dit : « On aurait préféré que tu sois mort. On aurait souffert, mais ça aurait cicatrisé. Là, c'est une blessure qui sera ouverte tout le temps, tout le temps, jusqu'à la fin de nos jours, parce que tout le temps que tu existes, que tu vis et que tu seras comme ça, ça ne cicatrisera jamais ! »

Laurent âgé de 19 ans, dont l'homosexualité est ignorée de sa mère Française et de son père Tunisien, déclare que pour eux être homosexuel est « pire qu'être drogué, pire qu'être en prison », puis il ajoute : « C'est la honte, quoi ! La honte absolue ! » Cette classification des formes masculines de déshonneur indique que l'homosexualité comporte une spécificité qui la rend plus intolérable que tout : elle porte effectivement atteinte à la masculinité par l'absence de sexualité avec les femmes et par l'absence de procréation qui en découle, ce qui n'est le cas ni de la délinquance, ni de l'incarcération, ni de la criminalité, ni de la toxicomanie, ni du

¹¹⁵ Jérémie est de confession juive comme ses parents originaires de Tunisie.

viol qui pourtant pourraient aussi mettre à mal la masculinité de celui qui s'y livre. Voilà qui confirme que la masculinité est construite d'abord et avant tout dans son rapport aux femmes via la sexualité, ce rapport devant prendre la forme d'une relation de pouvoir puisque la « passivité » dans la sexualité déshonore un homme puisque celui qui serait toujours « actif » se déshonorerait aussi en cas de rejet du mariage. Cela montre combien l'hétérosexisme se fonde sur la contrainte à la reproduction.

La perte de statut est perçue comme une telle chute qu'une équivalence est même opérée entre l'homosexualité masculine et la prostitution féminine. Ainsi, Mourad qui se disputait un jour avec sa sœur, vit sa mère venir interrompre leur discussion en hurlant : « Ma fille n'est pas une pute ! C'est toi, le pédé ! », car elle avait été informée de l'homosexualité de son fils par ouï-dire. Globalement, l'homosexualité masculine est considérée comme un déshonneur plus grand que la sexualité prémaritale des filles. Miloud déplore de son côté que l'homosexualité soit assimilée à des images négatives : « Ils voient les homosexuels comme de la prostitution, comme le sida, comme... » Kader dit de ses parents vivant « complètement à l'euro péenne » : « Pour eux, l'homosexualité, c'est la folle, le travesti... Il y a une sorte de confusion entre homosexualité, travestissement, prostitution, pédophilie. Tout est mélangé ! » Quant à Abdelkrim, il me raconta l'histoire du peuple de Loth préférant « tenter de séduire les anges envoyés par Dieu » plutôt que de tenir compte de leur message divin qui les invitait à adopter des pratiques sexuelles plus orthodoxes, afin de m'expliquer combien l'homosexualité était interprétée comme un acte de « débauche » et de « perversion » par sa famille. Charfeddine signale que pour son père, « l'homosexualité, c'est le mal, c'est la perversité, c'est contre la religion ». Abdel, l'étudiant croyant pratiquant si opposé à la violence, déclara dans son entretien que la sodomie ne pouvait être « un acte d'amour » et il frappa au visage son voisin de palier après avoir appris que celui-ci était gay, craignant qu'il ne cherche à le « draguer », alors que celui-ci était simplement venu lui dire bonjour comme à l'accoutumé. Le champ lexical du « péché » et de la « perversité sexuelle » est tellement significatif que pour certains parents l'homosexualité de leur fils est la manifestation du diable. Mourad explique que pour ses parents « la sodomie, c'est les maladies, c'est malsain, c'est satanique, c'est le diable ». Jérémie, âgé de 23 ans, dont les parents ont découvert son homosexualité en lisant son courrier, s'est entendu

dire par son père : « C'est Satan qui t'as pris ! », et Yahya rapporte qu'après la découverte de son homosexualité son père disait à son frère : « Fais attention quand tu prends la voiture. N'oublie pas qu'on a des diables dans la maison ! On n'est plus protégés comme avant ! », ce que Yahya commente avec effroi et sidération : « Il me visait directement ! Si le diable était dans la maison, c'est parce que c'était moi qui l'avais fait entrer ! » L'idée de possession par le diable renvoie aussi à la folie, comme le note Charfeddine : « dans la société arabo-musulmane, c'est comme une tare, une maladie, un déshonneur, on dit que t'as des diables en toi, alors c'est la terre qui s'écroule, hein ! » Cette association si explicite avec le diable indique à quel point l'homosexualité est instituée en déshonneur suprême car les autres pratiques susceptibles de déshonorer ne suscitent pas une telle association d'idées. Il est bien évident que de telle représentations ne sont pas spécifiques aux migrants du Maghreb et qu'on les retrouve fréquemment dans la société française, comme en témoigne le Dictionnaire de l'homophobie dirigé par Louis-Georges Tin (2003).

Compte tenu de cette atteinte à la masculinité de tous les hommes de la famille, l'exclusion du garçon considéré comme fautif permet de recouvrer l'honneur perdu. Le crime d'honneur ne semble plus de mise, mais il reste tout de même présent dans les esprits. Il est ainsi arrivé à Yahya de se sentir menacé de mort par sa famille : celle-ci sachant qu'il résidait à Paris et qu'il pouvait y vivre son homosexualité sans contrainte, il lui paraissait probable que son père ou ses frères cherchent à le faire disparaître. C'est pourquoi le jour où son frère lui demanda par téléphone de l'accueillir chez lui en prétextant avoir des ennuis avec la justice et ressentir le besoin de s'éloigner un peu de ses amis délinquants, il refusa ; se méfiant de ses intentions. Comme il sentait que ses frères cherchaient sans doute à le retrouver alors qu'il avait pris la précaution de ne pas leur communiquer son adresse et de ne fournir que le numéro d'un téléphone portable, il décida d'envoyer des photos où il figurait avec de fausses petites amies pour faire croire à un retour à l'hétérosexualité et tenter d'apaiser cette haine qu'il sentait continuer de grandir en eux. Miloud estime de son côté que la réaction de son père, aujourd'hui décédé, aurait été très violente s'il avait eu connaissance de son orientation sexuelle :

J'ai pas de parents, mais du côté de mon père... Han ! [ton effrayé et voix basse] Il l'aurait pris trop mal ! Je sais que s'il l'avait appris, il aurait pu... Sa réaction, c'est de m'enlever du livret d'famille, quoi ! De m'éliminer de la vie !

On peut encore indiquer que Mourad, dont la mère Algérienne de confession juive et le père Algérien de confession musulmane apprirent l'homosexualité par des ragots, s'est entendu dire par son père : « Les homosexuels, il faudrait les brûler, ces gens-là ! », ce à quoi il répondit : « T'as la mémoire courte ! J'te rappelle que c'est grâce à des paroles comme ça qu'on a fini dans des fours ! », mettant ainsi un terme à toute discussion entre lui et son père. On voit que la menace de mort est tout à fait explicite et qu'il ne faut certainement pas prendre ces paroles pour de simples débordements de langage, car elles sont l'expression d'un véritable désir d'élimination du fils déclaré « fautif », même si fort heureusement ce désir ne se concrétise généralement pas, les fils en question ayant tous pris le parti de quitter le domicile familial avant d'en être expulsé, sauf Yahya qui n'eut pas cette possibilité puisque ses parents attendirent d'être en vacances avec lui en Algérie pour tenter de le « ramener dans le droit chemin » par la violence.

L'exclusion familiale se présente donc comme un substitut à la mort physique, car elle consiste en une mort sociale par la rupture des liens familiaux : l'individu « fautif » est banni et donc exclu de toute filiation, autant dire de toute existence, son statut équivalent quasiment celui de l'orphelin. Un garçon avec qui j'ai seulement discuté de manière informelle m'expliqua que son père lui avait annoncé après avoir découvert son homosexualité qu'il n'aurait « pas droit à l'héritage ». Plus que la question financière, c'est la brisure du lien filial qu'il faut voir ici. C'est de cette même brisure qu'il s'agit pour Miloud qui pense que son père l'aurait « rayé du livret d'famille ».

Afin d'éviter cette exclusion définitive, une autre forme de mort symbolique du « fautif » peut être mise en œuvre : elle consiste à le contraindre au retour à l'hétérosexualité. Ainsi, ce n'est qu'en jurant qu'il cesserait toute pratique homosexuelle pour se marier un jour que Yahya obtint au terme de plusieurs mois de claustration le droit de sortir de la maison et de s'inscrire à l'université d'Alger. Là, ses rencontres avec des homosexuels Algériens lui permirent enfin de contacter un ami homosexuel en France qui entama des démarches auprès de la police française.

C'est la menace d'une intervention policière conjuguée à ses promesses de retour à l'hétérosexualité qui convainquirent enfin son père de concéder son retour en France. Plusieurs mois après son arrivée, il profita de l'absence de ses parents partis en vacances en Algérie pour contacter un ami et sortir en discothèque afin d'oublier un peu l'atmosphère pesante qui régnait chez lui depuis plus d'un an, son père l'ignorant le plus souvent et se mettant dans des états de colère plus ou moins imprévisibles. Il pensait alors pouvoir compter sur la compréhension de ses frères, sous la surveillance desquels ses parents l'avaient laissé, mais l'un deux les alerta et ils ordonnèrent de « le mettre à la porte » puis de « brûler ses affaires ». Son second frère apprenant la nouvelle lança au premier : « Tu l'as crevé, au moins ! », puis ils le frappèrent et lancèrent ses affaires par la fenêtre, lui laissant à peine le temps de rassembler quelques vêtements dans un sac. Pour ses parents, cette sortie en discothèque signifiait la perte de tout espoir de mariage, autrement dit de la seule action susceptible d'effacer la honte subie.

Ainsi, l'hétérosexisme fait de l'homosexualité un déshonneur irrémédiable passible de bannissement pour qui refuse la contrainte à l'hétérosexualité. Des telles violences n'épargnent pas les autres jeunes gays en France car l'hétérosexisme est un phénomène qui ne se réduit pas aux familles de migrants, mais se rencontre dans presque toutes les sociétés comme je l'ai expliqué dans la première partie de cette thèse (cf. sous-partie 3 du chapitre I, « genre et la contrainte à l'hétérosexualité », p. 53). On peut d'ailleurs rappeler qu'en France seul un cinquième des jeunes homosexuels de moins de 21 ans se sentent acceptés par leurs père et un tiers par leur mère, que dans cette tranche d'âge, la plupart de ceux dont l'homosexualité est connue des parents ne se disent ni rejetés ni franchement acceptés, tandis que pour 12 % à 13 % leur homosexualité est rejetée par leur père et leur mère (Schiltz, M.-A. ; 1997 : 1496). Mais ici, l'hétérosexisme semble systématiquement prendre la forme du rejet puisque tous m'ont dit ne connaître aucun descendant de migrant du Maghreb dont l'homosexualité serait connue et acceptée des parents. Par ailleurs, cet hétérosexisme s'exprime dans le langage du déshonneur, qui certes est proche de celui de la honte fréquemment utilisé en France, mais qui s'en distingue également.

3.1.2. Le contre-racisme fait de l'homosexualité un phénomène « occidental »

Avant même d'être conçue comme une trahison familiale, l'homosexualité est d'abord conceptualisée comme un phénomène lointain qui ne peut toucher les membres de la famille, car dans le cadre des rapports sociaux de « race » et des processus de distinction mutuelle qui en résultent, elle a été érigée par les migrants du Maghreb et leurs descendants Français hétérosexuels en symbole d'une différence. C'est la visibilité récente de l'homosexualité en France, sa dépénalisation au début des années 1980 et sa reconnaissance administrative avec le pacs qui, par contraste avec la législation des pays du Maghreb la sanctionnant de peines de prison et d'amende, ont permis qu'elle devienne un signe de distinction, comme on a pu le constater dans le discours des étudiants et étudiantes.

Comme on l'a vu à propos du pacs, l'homosexualité et sa reconnaissance administrative sont systématiquement utilisées comme signes différenciateurs entre un « eux » renvoyant aux « Occidentaux », aux « Européens » ou à la « société française », et un « nous » assimilé selon les cas aux « Arabes », aux « Musulmans » ou aux « Maghrébins », les premiers étant accusés alternativement d'abandonner toutes « valeurs morales », de trop valoriser « l'individualisme » et la « liberté de mœurs », en somme d'aller « trop loin », ce qui présagerait de la « décadence » à venir du « monde occidental » déjà plus ou moins considéré comme anémique, tandis qu'eux-mêmes se présentaient en garants des « principes fondamentaux de la famille », dont le « respect » était étroitement associé à la préservation de ce qu'ils appellent leur « culture », leurs « tradition », en somme, leur identité « arabe », « maghrébine », « musulmane », etc., par opposition à une « identité française » qui leur est rendue inaccessible. En somme, l'homosexualité est transformée en phénomène social incompatible avec ce qu'ils appellent « [leur] culture », si bien que la plupart m'assurèrent avec une certitude inébranlable que l'homosexualité n'existait pas « chez [eux] ». Le dialogue entre Zineb, étudiante en droit, langues arabes et en relations internationales, maîtrisant cinq langues, et Yasser, l'un des étudiants, témoigne du caractère rendu exclusif de l'homosexualité et de l'identité « arabe » dans leur esprit :

Y : Moi, j'suis contre le pacs, hein ! J'le dis direct, hein !

Z. : Moi, j'suis contre aussi. (Rire) Parce que les histoires d'homosexualité, de concubinage et tout, moi, je...

Y : L'homosexualité, c'est interdit dans l'Islam. Dieu a créé Adam et Eve, l'homme et la femme, c'est complémentaire, c'est pas pour, heu...

Z. : C'est pas pour rien !

Y : Faut pas me dire : « Un mec, il est né avec des envies d'être avec un autre mec. » Moi, j'y crois pas, hein !

Z. : (Rire) Ça, j'y crois pas, moi non plus. Et une femme avec une femme, j'y crois pas. Enfin personnellement, c'est pas mon cas, quoi. (Rire)

Y. : Non, c'est abuser, c'est abuser ! C'est une façon de tout légaliser, c'est pas les Etats-Unis ici, hein !

Z. : Moi, j'trouve que c'est une façon d'encourager la perte des valeurs. J'suis contre tout ça, ces nouvelles formes : « J'habite dans un appartement, t'habites dans un autre, on s'voit quand on a des envies. J'suis une femme, j'suis directrice de j'sais pas quelle société, j'ai mon argent, j'ai ma vie, j'ai mes copines, passer de mec en mec... » Pour moi, ça va pas contre la religion, ça va contre l'humanité même. Ça va contre l'intérieur même de l'Homme. Pour moi, c'est pas vrai, dire qu'on n'a pas besoin de se marier, dire qu'on n'a pas besoin d'avoir des enfants, pour moi, c'est pas de la civilisation. Pour moi, un homme est un homme. Je sais pas... Ça va contre l'humanité même ! Avant, y'avait pas cette mondialisation, et pourtant, alors que chacun était cloîtré dans sa civilisation, partout, ça a été la même chose, le même système, sans se connaître, hein ! Les hommes, un Chinois, sans connaître un Africain, vivait comme un Africain. Ils se mariaient, ils avaient des enfants, y'avait un système patriarcal... C'est inné chez l'Homme, ça. Parce que sinon les Africains seraient pas comme ça. Ils seraient homosexuels et les Chinois je sais pas quoi. Tu vois ! Dans toutes les civilisations, on a un même noyau, on a la même famille... le système tribal c'était le même partout, la condition de la femme, elle est la même partout. Donc moi, j'pars de ça. Donc dire maintenant : « On va autoriser le mariage aux homosexuels », c'est encourager à... à la folie ! Parce qu'après, on va créer un pacs pour les enfants, pour que les enfants se marient. Ça va finir par ça, à la limite, parce

qu'on va dire : « Les enfants, c'est des êtres humains, ils ont droit d'avoir leur liberté, laissons-les vivre ! » Alors on va trouver un système où un enfant pourra habiter tout seul avec un autre enfant sous prétexte, heu, je sais pas, que... et on pourra toujours aller plus loin dans la connerie, dans la folie. Pour moi, c'est d'la... c'est contre-nature, c'est contre-nature ! Permettre des choses, maintenant, au bout d'deux mille ans ! Alors que pendant deux milles ans on a fonctionné différemment, aujourd'hui on va... on aurait trouvé une autre façon d'être ? Moi, je... je crois pas. Le pacs, pour moi, c'est... c'est d'la connerie. Regarde les individualistes qu'on devient, quoi ! On devient ni père, ni mère, ni loi, ni rien du tout, ni... On vit tout seul comme des chiens... Comment un homme peut se suffire à lui-même ? Moi, je comprends pas, et c'est ce qu'on encourage de cette façon-là. « Droit à la différence, droit à la différence », d'accord, mais... résultat, tout le monde est malheureux, tout l'monde se sent seul, forcément ! Parce qu'on a beau dire... On joue les beaux, on va en boîte, etc., mais tout le monde est seul au fond d'soi. Moi, en tout cas, j'me sens... Malgré tout, j'me sens vraiment seule. Je sais pas, y'a... le monde occidental... C'est parti trop loin. Pour moi, c'est parti trop trop loin. Y a des trucs... Et chaque fois, on veut ôter une barrière, on veut enlever une barrière vers, vers, vers... On va devenir des extra-terrestres ! Pour moi, c'est des martiens après, tu vois. Y'en a qui ne voudront plus manger que... qui vont trouver le moyen de dire : « J'ai pris le goût au plastique. J'ai envie de manger du plastique, j'adore ça ». On va t'faire des plats à base de plastique et puis on t'dira : « Oui, c'est un droit. C'est un droit de la personnalité, chaque être humain est différent. Moi j'ai envie de bouffer du plastique, j'ai envie de bouffer du verre et... », et puis après, tu en auras d'autres : « Moi j'ai envie de manger des gens... » On va finir ... On trouvera le moyen de légitimer ça : « C'est notre droit ! Chacun a son droit ! Si lui a envie de bouffer des gens, il les bouffe ! » Et après, bon, c'est... C'est ... C'est d'la folie, quoi ! Après, on devient des, des, des fous ! J'veux dire, où va-t-on ? Et ça, ça me... ça m'fait peur, moi. Quand j'pense à mes enfants... Moi, mes enfants, j'aimerais pas les élever ici. Franchement, je... Tu sais, j'veux faire de l'international dans n'importe quoi, c'est pour pas rester cloîtré en France à Paris, parce quand je vois ça, je... Ça serait vraiment ma seule phobie.

Cette longue citation qui dresse un tableau particulièrement apocalyptique du devenir des sociétés « occidentales », loin d'être le fait d'une personne isolée et désorientée, représente au contraire un discours partagé par beaucoup, car le malaise qui transparait chez Zineb, dont le parcours et les sentiments sont assez communs aux étudiants, est bien dû au déchirement identitaire induit par le racisme, ce qui la fait douter d'elle-même, crée le sentiment de solitude, les interrogations sur son désir de vivre en France et le désir de se « rapprocher de [sa] culture », ce qu'elle traduit parallèlement par le rejet des symboles à ses yeux négatifs de l'« Occident », ici l'homosexualité. On retrouve la même condamnation et le même rejet de l'homosexualité chez Djamila, étudiante en maîtrise de droit qui se définit comme « une Musulmane pure » et projette elle aussi d'aller vivre dans un autre pays que la France :

L'homosexualité chez nous, j'dis pas qu'y en n'a pas, mais j'pense pas qu'ce soit très montré comme heu... comme en Occident. Ça s'voit pas, hein ! C'est beaucoup plus caché, mais j'pense aussi qu'c'est beaucoup plus rare. Tu sais, les hommes arabes ont la réputation d'avoir le sang chaud, alors j'pense pas que... Pour moi, ça s'applique automatiquement avec une femme. C'est pas entre deux hommes ni entre deux femmes. De toute façon, j'condamne l'homosexualité ! D'abord, c'est interdit par la religion et puis je conçois très mal qu'un homme par exemple fasse ça avec un autre homme et une femme avec une femme ! Pour moi, quand Adam a été créé, Dieu n'a pas créé un autre homme, il a créé une femme, donc c'est forcément un homme et une femme, c'est pas... Y'a un certain ordre naturel, on peut pas l'chambouler comme ça ! C'est immoral de l'chambouler, enfin c'est infect !

Ce type de discours s'inscrit dans une représentation plus générale faisant de la famille, forcément hétérosexuelle et pourvue de nombreux enfants, l'un des symboles de ce qu'ils nomment « [leur] culture ». Ainsi, les hétérosexuels, les garçons comme les filles, en difficulté ou non, déplorent alternativement le nombre « incroyable » de divorces chez les « Français », glorifient la longévité des « mariages reubeus », surtout des anciennes générations qui pourtant se sont mariées

« sans se connaître », condamnent le manque de solidarité familiale chez les « Français », la preuve en étant que « chez les Arabes » les membres de la famille élargie apportent à ceux des leurs qui sont endeuillés un « grand soutien », tandis qu'une telle pratique serait inexistante chez les premiers dont l'« égoïsme » se manifesterait encore par leur désir de « l'enfant unique » pour « ne pas se fatiguer », et par leur manque de considération envers cet enfant qui grandit dans la solitude. Ils trouvent « horrible » le célibat des femmes cadres, plus important à Paris que sur le reste du territoire, car il traduirait le délaissement de la famille par les « Françaises » au profit de leur « carrière ». Quant aux enfants « Français », ils ignoreraient « le sens du respect envers les parents » car les relations familiales seraient trop basées sur le « matérialisme » et l'« individualisme », la fête de Noël ne serait par exemple pas une fête de famille, mais une fête « pour l'argent » compte tenu de l'importance prétendument prépondérante des cadeaux offerts à cette occasion. Enfin, la vie de couple en appartements séparés serait une de ces inventions « occidentales » farfelues et « odieuses », fragilisant la famille. Ainsi voit-on dans le contre-portrait mythique de la famille « française », la « famille arabe », mythique elle aussi, faite d'« entre aide », de « respect », de « générosité », caractérisée par sa « solidité », et il apparaît que l'institution familiale et la sexualité sont le support d'un processus d'affirmation et de reconstruction identitaire.

Inscrits dans cette même logique, les parents des garçons aimant les garçons n'imaginent pas une seconde qu'un de leurs fils puissent être attiré par des personnes de même sexe. Ainsi, Kader déclare que pour ses parents « l'homosexualité ne peut pas [le] toucher », celle-ci n'existant « que chez les autres ». Et lorsque l'homosexualité de certains a été découverte, c'est « la France » qui s'est en conséquence trouvée accusée d'avoir perverti leur fils, comme le pensait par exemple le père de Yahya :

Mon père m'a emmené en Algérie pour quoi ? Au départ, c'était pour me faire vivre de force en Algérie, c'est clair. Mais surtout, dans sa tête — et là, c'est l'ignorance qui s'exprime comme ça, on le voit très bien ! — pour lui, c'est la France qui m'a rendu comme ça, donc une cure de mentalité arabomusulmane allait me faire rentrer dans le droit chemin. C'est pour ça qu'il m'a emmené en Algérie. Ensuite, c'est ça qu'il pensait, j'allais discuter avec des

Musulmans, ils allaient me mettre sur le droit chemin, ils allaient me faire lire le Coran et ça serait terminé.

L'homosexualité de Yahya fut donc perçue par son père comme une conséquence de sa migration et de sa socialisation française. C'est pourquoi, à la suite du bannissement de Yahya, il décida de faire vivre ses plus jeunes fils en Algérie, dans l'espoir de les protéger de l'influence néfaste de la France : sans informer personne de sa décision, il partit en vacances là-bas avec son épouse et ses plus jeunes enfants puis refusa au moment du retour de signer les autorisations paternelles de sortie du territoire, si bien qu'ils durent y demeurer sans avoir pu exprimer leur consentement :

Il voulait faire grandir mes deux petits frères en Algérie, parce que depuis ce qu'il m'est arrivé, mon père, avec son ignorance de Musulman, pensait que mes deux petits frères allaient devenir homosexuels ! « La France : pays des impies, des Occidentaux, des Chrétiens ! Du temps des croisades, c'est eux qui nous ont piqué Israël, Jérusalem... » Tout ça, c'est vraiment n'importe quoi ! Quand tu regardes les mentalités musulmanes... Le regard que les Musulmans portent sur la France, sur les Occidentaux, c'est le côté obsédé, c'est le côté obscur de la Force, quoi ! Il ne fallait pas que ses deux enfants vivent en France parce que la France allait en faire des homosexuels. « La France : pays du sexe, pays de l'alcool... » C'est parler vraiment comme un ignorant, mais bon, il pensait ça.

L'homosexualité étant conçue comme un déshonneur et un phénomène occidental, l'explication fournie à sa survenue chez le fils est imputée à la société française : celle-ci s'étant montrée peu accueillante, on la crédite de tous les « maux ». Il apparaît ainsi que les rapports sociaux de « race » renforcent l'hétérosexisme et les violences envers les jeunes gays que l'on rencontre aussi dans le reste de la société française.

3.2. Construire son identité contre l'hétérosexisme et le racisme

Compte tenu de ces représentations fort négatives de l'homosexualité, l'on s'interroge évidemment sur la façon dont les garçons rencontrés construisent leur identité de genre et vivent leur sexualité. Comment vivent-ils les étapes du passage à l'âge adulte ? Comment se positionnent-ils face à l'hétérosexisme et comment cela se traduit-il dans leur sexualité ? Comment se positionnent-ils face au racisme ? Quelles sont enfin les conséquences de cette double stigmatisation sur leurs comportements face aux risques d'infection par le VIH ?

3.2.1. Quand les étapes du passage à l'âge adulte sont hétérosexuelles

Les attentes parentales comme celles de la société française s'orientent comme pour les autres garçons vers l'obtention d'un travail apportant l'indépendance financière nécessaire à un homme, puis vers le mariage et l'enfantement qui symbolisent une masculinité accomplie. Compte tenu de ces injonctions et de la répression de l'homosexualité, quelle est leur relation au travail et comment envisagent-ils la question du mariage ? Comment construisent-ils leur représentation de la masculinité vis-à-vis de ces deux questions ?

Pour ces garçons, le rapport aux études et au travail est marqué par des préoccupations différentes, car le risque de se voir exclu de leur famille ou la nécessité de faire face à une exclusion effective les ont poussés à placer leur réussite professionnelle parmi leurs priorités et cette nécessité se substitue à celle de construire une famille, même si certains entendent réaliser ce projet comme je l'expliquerai plus loin, d'où un très fort investissement scolaire chez certains dont les caractéristiques familiales ne les destinaient guère à de longues études. Ainsi Yahya, dont les frères ont le niveau du CAP, était engagé dans une première année de DEUG de langue anglaise quand il a été expulsé et Farid qui à l'inverse est issu d'une famille qu'il dit « aisée » était titulaire d'un Doctorat en histoire de l'art, et déclare, que sa « rage dans les études » s'explique par son homosexualité.

Mais l'exclusion ou la fuite ont définitivement interrompu la scolarité de ceux qui ont été démasqués, brisant brutalement leurs projets et les obligeant à travailler rapidement sans toujours pouvoir accéder aux métiers dont ils rêvaient : en raison de son exclusion familiale, Yahya a dû chercher du travail dès l'interruption de ses

études et est devenu vendeur dans une société de restauration rapide, mais aurait aimé devenir steward ; Kamel qui craignait de subir le même sort que Yahya a quitté le domicile de ses parents et stoppé ses études de Droit, pourtant choisies pour lutter contre les discriminations faites à « toutes les minorités », et tient maintenant l'accueil du Centre gay et lesbien de Paris ; Jérémie est devenu intermittent du spectacle, mais regrette, pour les mêmes raisons, de n'avoir pu continuer ses études au-delà de la classe de première et vit plus souvent du métier de vendeur que de celui d'acteur ; Miloud a arrêté de lui-même sa scolarité en classe de première lui aussi pour chercher du travail, craignant que son homosexualité, connue de ses professeurs, soit révélée à ses parents, et travaille en tant que serveur chez son oncle qui voudrait le voir intégrer l'armée, alors qu'il aimerait devenir coiffeur-esthéticien ; Laurent a mis fin à sa scolarité en classe de première pour travailler et partir de chez lui au plus vite, et vit d'un emploi de serveur dans un bar gay, mais passe des castings pour être acteur dans des téléfilms, ce à quoi il est effectivement parvenu deux années après l'entretien. A l'inverse, Hakim a fait des études courtes et obtenu un CAP de mécanique, mais il exerce la profession d'animateur pour jeunes enfants, et ne s'inscrit aucunement dans une logique de rejet du travail salarié, à la différence des garçons en difficulté ayant le même niveau de qualification, car pour vivre son homosexualité il lui a fallu se détacher du groupe des pairs, se distancier de son quartier et briser ainsi le processus de ségrégation réciproque : « Faut couper, t'es obligé », dit-il.

Par ailleurs, leurs choix professionnels sont orientés vers des métiers dont les caractéristiques trouvent leur sens au regard de leur orientation sexuelle plus qu'au regard d'une éventuelle volonté d'équilibrer les rapports de pouvoir entre « les riches » et « les pauvres » comme les étudiants ou d'être financièrement le pourvoyeur de ressources d'une famille hétérosexuelle. Ils ont ainsi choisi des domaines à forte mobilité géographique, comme le tourisme, ce qui correspond à la volonté de créer les conditions d'un éloignement, d'une distance avec leur famille en se procurant une couverture légitime pour vivre librement leur sexualité. Ainsi, deux d'entre eux, Rachid et Abdelkrim, nés en Algérie, ont choisi de venir vivre en France à 23 ans, l'un invoquant ses études (sa thèse en histoire de l'art), l'autre une offre professionnelle en chirurgie pour légitimer leur départ, tandis qu'un troisième, Sid'Ali, né en Italie de parents Algériens, a décidé comme les précédents de résider

définitivement en France pour vivre son homosexualité et compte y ouvrir une agence de voyage après avoir fait une Haute école de commerce. En dépit de leur nationalité étrangère et de leur socialisation soit en Algérie soit en Italie, j'ai choisi de les inclure dans l'enquête car les logiques qui président à leur choix de vie et à leurs représentations sont semblables à celles des garçons interrogés nés en France, d'autant qu'ils avaient eu une forte scolarisation et qu'ils avaient donc suivi un enseignement en français pendant toutes leurs études supérieures. En raison de leurs parcours, ils sont un peu plus âgés que les autres, ayant 27 et 28 ans. Tous les autres interrogés nés en France, âgés de 19 à 25 ans, sont quant à eux venus de province et ont eux aussi prétexté leurs études pour quitter le domicile parental ou ont fui leur famille, si bien que la mobilité géographique est une caractéristique tout à fait commune à l'ensemble des interrogés dont les choix professionnels sont donc marqués par la volonté de s'éloigner : Charfeddine, titulaire d'un BTS de tourisme, et Yahya qui tente de faire des formations pour quitter son emploi de vendeur dans la restauration rapide, veulent devenir steward ; Laurent et Jérémie qui veulent devenir acteur disent rechercher la mobilité que supposent les tournées dans une compagnie de théâtre ou le tournage d'un film.

Ils ont aussi choisi les métiers de la création dans les domaines de l'art, du théâtre, de la coiffure, de l'esthétique, de la couture, ou les cursus universitaires littéraires afin d'exprimer leur individualité, par opposition à l'obligation d'avoir toujours dû cantonner leur identité sexuelle à la clandestinité. Rachid déclare que sa thèse sur les costumes maghrébins était une façon de travailler sur l'homosexualité. Kader qui veut devenir enseignant dit combien son « baccalauréat de philosophie » a été important pour l'aider à se positionner sur son homosexualité et à réfléchir sur « le sens de la vie ». D'autres métiers traditionnellement considérés masculins ont été choisis dans une opposition aux normes hétérosexuelles de la masculinité, mais avec le souci de tromper les apparences : Rachid a choisi la chirurgie pour la « délicatesse du geste chirurgical » par opposition aux « métier de force » de la médecine tout en sachant que ce métier ne soulèverait aucune suspicion sur son orientation sexuelle. Kader et Miloud se sont au contraire orientés vers les métiers de l'enfance, pour compenser le fait qu'ils n'en auront sans doute jamais plus tard et pour contester l'idée que seules les femmes seraient compétentes pour cette tâche : Farid qui est interne des hôpitaux de Paris souhaite devenir agent de puériculture,

Sid'Ali qui a un CAP de mécanique est animateur de jeunes enfants, Kader, étudiant en licence d'Espagnol et en licence de Communication veut devenir professeur de langues.

Ainsi, à la différence des autres garçons, l'impact des caractéristiques sociales de leur famille sur leur profil sociologique est très fortement nuancé par leur homosexualité. C'est pourquoi je n'ai guère fourni de détail sur elles jusqu'à présent. Il ne se dégage aucun élément particulier permettant de les spécifier, si bien qu'aucune corrélation ne peut être mise au jour avec leur orientation sexuelle. Il s'ensuit qu'eux-mêmes ont des niveaux de qualification et des conditions de vie très variables, ne reflétant que partiellement la diversité des familles, car encore une fois, leur homosexualité s'avère relativement plus déterminante pour appréhender leur situation sociale et économique que leur origine sociale. Par exemple, Abdelkrim, qui est Docteur en histoire de l'art, issue d'une famille Algérienne dite « riche et proche du pouvoir », ne parvenant pas à intégrer l'université française en dépit des équivalences obtenues entre les diplômes français et algériens, vit chichement de sa peinture, alors qu'un poste d'enseignant chercheur lui est promis en Algérie ; en dépit de sa condition matérielle difficile, il ne se résout pas à retourner en Algérie tant il dit s'être maintenant « pleinement épanoui en tant que gay » en France. Voilà qui montre si besoin en était encore que la volonté de vivre son homosexualité prime sur les autres considérations et combien la répression de l'homosexualité explique aussi bien leur migration que leur situation économique. A la différence des garçons en difficulté qui vivent chez leurs parents, ceux qui exercent des emplois peu valorisants ou faiblement rémunérateurs ne peuvent se permettre le luxe de rejeter leur travail ou de ne pas vouloir travailler, car ils doivent subvenir seul à tous leurs besoins.

Si la plupart des interrogés répondent au principe d'indépendance financière attendu d'un garçon, bien que leurs revenus soient fort inégaux et leur offrent-on s'en doute des conditions d'existence très distinctes allant de la précarité à un confort matériel certain, cette indépendance est donc le fruit de leur volonté de vivre leur homosexualité librement et sans risque, loin de la famille, voire de la nécessité soudaine de subvenir à leurs besoins et de se protéger des violences, non du désir de correspondre au modèle de l'homme pourvoyeur de ressources, ce qui les distingue des étudiants tout autant que des garçons en difficulté. Enfin, dans la même logique,

tous résident à la différence des autres dans un logement indépendant, trois étant dans un foyer de jeunes travailleurs.

Quant à ceux qui conservent le projet de se marier, ils n'ont pas invoqué l'obligation de pourvoir aux besoins de leur future famille pour expliquer leurs choix professionnels ou scolaires, à la différence des étudiants, car leur conception des rôles de sexe se veut critique envers les normes hétérosexuelles qui définissent la masculinité : ils expliquent effectivement leur orientation sexuelle par le rejet du rôle de « protecteur » attendu des hommes, même s'ils ne souhaitent pas être « entretenus » par leur future épouse, si bien que cet argument n'a pas de sens pour eux et qu'ils n'envisageraient pas non plus d'épouser une « femme au foyer » car leur masculinité ne se construit pas pour eux dans les relations avec les femmes.

D'ailleurs, on s'en doute, les enjeux inhérents au mariage sont évidemment infiniment plus complexes pour ces garçons que pour les autres, sachant que cette question les oblige à faire des choix difficiles et que l'éloignement familial ne peut éternellement permettre de masquer leur orientation sexuelle. Cela étant, comment envisagent-ils ce problème ?

La manière d'appréhender ce sujet est très fortement déterminée par le fait d'avoir ou non décidé de se déclarer gay, et de voir ou non dans leur sexualité le fondement d'une identité gay. Ainsi, quatre d'entre eux espèrent se marier un jour et ainsi recouvrir une identité hétérosexuelle, quatre pensent se marier sans renoncer à leur identité gay, tandis que les quatre autres ont définitivement renoncé à ce projet l'estimant incompatible avec leur identité gay.

Ceux qui ont complètement renoncé au mariage expriment plus clairement que les autres les implications d'un tel choix, car ils ont traversé toutes les étapes du cheminement vers l'affirmation de soi comme sujet de son existence et parviennent donc mieux à l'analyser. Ils laissent entendre que la contrainte à l'hétérosexualité et le rejet de leur homosexualité a créé chez eux le sentiment d'être dépossédés de leurs corps par leurs familles et que cette dépossession est évidemment très destructrice puisqu'elle les nie en tant que personne, parce qu'elle nie leur individualité et leurs droits. C'est pourquoi, il leur a fallu à un moment donné opérer une rupture affective avec leurs parents, trouver la force de résister à leur pouvoir. Aussi, pour eux, le passage à l'âge adulte s'est opéré par l'affirmation de leur individualité et de leur orientation sexuelle comme une identité, non par le fait de se conformer aux attentes

parentales et sociétales du mariage hétérosexuel. Ils furent parfois « aidés » par le violent rejet succédant à la révélation fortuite de leur homosexualité qui accéléra la prise conscience de l'effet destructeur de la contrainte à l'hétérosexualité. Jérémie, dont les parents ont prit connaissance de son homosexualité quand il avait 16 ans, explique en racontant ce moment, comment sa sexualité est ainsi devenue le support de son identité et la condition de ce passage, tandis que Yahya, qui n'a pas renoncé au mariage mais revendique son identité gay, confirme ses dires :

La sexualité, quand on vit dans un monde d'hétéros, c'est comme une liberté, c'est ton identité. Elle dit tout de toi. Je dis pas que je la revendique tout le temps, mais... Avec mes parents, j'essayais toujours d'arrondir les angles et de faire toujours que tout se passe bien, mais en fait c'est très mauvais, très très très mauvais. Quand ils ont su, j'étais en Israël avec mon père. J'avais écrit un poème d'amour très sexuel à propos d'un homme. Mon père est tombé dessus. En plein voyage, il m'a fait un scandale ! Et moi j'étais seul avec lui là-bas ! Je tremblais dans la ville ! Je sais pas si tu peux savoir ce que je ressentais parce qu'on est comme perdu avec un être à qui on donne tout son pouvoir. Les parents, c'est des gens qu'ont un crédit sur nous, un pouvoir... Si tu savais... Je courrais dans toutes les rues en me disant : « Comment je vais m'en sortir ? Comment je vais m'en sortir ? »

- Yahya : Cette impression de lutter contre les éléments !

- Oui ! Vraiment, c'est ça ! C'est exactement ça ! Je luttais contre les forces ! C'était comme si le monde s'effondrait devant tes yeux. Et au moment où je te parle, je suis encore dans la merde parce que pour le logement... j'ai vu mon père ce matin... il m'a dit... Je le dis en cachette. Il m'a dit : « C'est moi qui te nourris ! » C'est horrible ! C'est des paroles qui blessent parce que si j'étais hétéro, il ne me dirait jamais ça, parce qu'il me paye le loyer en ce moment parce que j'avais plus de boulot, mais là j'ai retrouvé un truc. Il y a un soir où j'ai essayé de lui parler normalement. Il m'a dit : « C'est le diable ! C'est Satan ! » C'est terrible. Mais en même temps, comme j'ai la prétention de croire que je suis intelligent, j'essaye de ne pas me laisser emporter par ça. Finalement, c'est peut-être aussi parce que je suis romantique. Je crois en l'amour et je crois que l'amour entre deux hommes existe. L'amour, c'est un

cheminement. Chacun écrit son histoire personnelle. Mais le fait qu'on soit un renégat, c'est très dur à accepter. C'est dur parce que des fois, je n'ai plus la force. En plus, des fois, on a peur de leur faire du mal. Ça, c'est le pire pour nous ! C'est le vice qu'ils ont de nous culpabiliser. Il ne faut pas avoir peur de leur faire du mal. Il vaut mieux que eux souffrent que nous on souffre. Ça, il faut se le dire à un moment ! Ça, il faut l'accepter ! C'est difficile, mais sinon, c'est toi qui te détruis. Si tu n'acceptes pas de leur faire du mal, tu ne pourras jamais vivre. A chaque fois que je voulais rencontrer un mec ou qu'un mec s'intéressait à moi, mes parents ont tout fait pour l'éloigner de moi. Ils ont tout fait pour que je n'ai aucune sexualité, ils ont tout fait pour me protéger et me couvrir de leur amour, mais un amour tellement égocentrique. Ils ont tout fait pour me couper de mon corps. Les seules fois où je me suis retrouvé, c'est les fois où j'ai retrouvé mes sensations corporelles. Tout ce que je sais, c'est mon corps qui me l'a appris, c'est ma tête et mon corps. Ils ont tout fait pour me nier, ils parlaient à un être qui n'avait pas de corps, ils ont tout fait pour me décharner, nier que je pouvais être attirant. C'est pour ça que je suis devenu une pute !

- Ne dis pas ça, même si peut-être tu t'es prostitué, ça ne sert à rien de penser ça.

- Non ! Non ! Tu sais qu'à un moment donné, j'ai dit à mon père que j'allais me prostituer !

- Yahya : C'est sûr qu'à force de tirer sur la corde, on va dans l'autre sens. On doit être tous homme ! On doit être viril ! Ah bon ? Et bien, je vais être femme. Je ne sais pas si c'est la même chose dans toutes les familles de gays, mais moi c'est pareil. J'ai toujours eu l'impression qu'on n'en avait rien à foutre de ce que je pouvais dire, de ce que je pouvais penser, mes craintes ou mes angoisses... Ça vient sans doute déjà que dans la famille musulmane, tout se construit autour du père, ce père très égocentrique, donc forcément, on ignore ta personne.

- Ce qui m'a sauvé, c'est que je me défendais... mais pas par l'agressivité mais le fait d'avoir aimé mon cousin, je savais que la sexualité et l'amour existaient. Savoir qu'on a été heureux avec quelqu'un dans un lit, c'est savoir beaucoup.

Tu n'es pas en train de chercher quelque chose qui n'existe pas, tu sais que ça existe.

- Yahya : Il y a beaucoup de choses dans la sexualité. On dit qu'on apprend des choses dans des livres, c'est vrai, on apprend beaucoup. Mais j'ai l'impression de grandir encore plus après une relation. C'est dingue comment ça fait grandir ! Quand tu as beaucoup souffert... Après, une relation comme ça, ça te fait grandir.

- Jérémie : Ce qui m'a apporté le plus de choses dans la vie, c'est d'avoir su dire non.

- Yahya : Ouais, la liberté et grandir, c'est de savoir dire non à tes parents.

Cette rupture affective très difficile à opérer à l'égard des parents, Charfeddine et Mourad s'y sont douloureusement résolus eux aussi, estimant n'avoir pas d'autres choix, tandis que pour Miloud les choses furent un peu plus simples, si je puis dire, puisque son père et sa mère sont décédés quand ils avaient 14 ans et que les liens qui l'attachent à l'oncle qui l'a recueilli ne sont pas aussi déterminants. Mourad et Miloud ne souhaitent pas faire part de leur homosexualité à leurs parents pour l'instant, même s'ils savent qu'ils ne pourront pas indéfiniment retarder la question du mariage voulu par eux. Pour chacun d'eux, la sexualité se trouve maintenant au fondement de leur identité et prime sur ses autres composantes, étant apparentée à une question de survie mentale et physique. Aujourd'hui, tous les quatre rêvent de fonder un couple stable un jour avec un homme et éventuellement de conclure un pacs. Mourad éprouve de surcroît le désir de devenir père et espère pouvoir adopter des enfants, ce qui s'inscrit dans un projet personnel détaché des attentes parentales, d'autant que ses parents seraient « choqués » à son avis, surtout son père, s'ils étaient au courant d'un tel projet. Les trois autres considèrent la société trop homophobe pour que des enfants puissent grandir sereinement avec des parents gays. Cette affirmation identitaire se traduit plus globalement chez eux par la volonté de cultiver leurs différences, toutes leurs différences, voire de se faire remarquer par elles, c'est-à-dire d'exister par elles, comme l'explique Mourad avec ironie :

Je suis Arabe, Juif, pédé, communiste, militant politique ! Mortel ! J'pouvais pas être hétéro comme tout l'monde ? Epouser une femme, avoir un chien, un

*chat, un pavillon en banlieue, 1,8 gosse... Non, même pas ! J'peux pas !
Merde, alors !*

Ils développent aussi un discours général valorisant les « droits de l'Homme », les « libertés individuelles », « la lutte contre les discriminations », etc., et placent même leur « honneur » dans le rejet de toute forme « d'intolérance », procédant ainsi à sa resignification, ou bien affirment à l'inverse que cette notion leur importe peu et qu'elle n'a « aucun sens » pour eux car elle réfère à la pensée de leurs parents, ce qu'ils rejettent : « Pour moi, ces histoires d'honneur, c'est d'la pure connerie », dit Charfeddine.

Les garçons qui revendiquent leur identité gay mais restent attachés au mariage ont un discours assez proche de ceux qui revendiquent l'identité gay mais rejettent cette forme d'union sur l'affirmation de soi comme sujet de son existence *via* la sexualité, comme on a pu le voir avec Yahya qui approuvait les propos de Jérémie, mais ils restent beaucoup plus attachés à leur famille et dans une certaine mesure aussi à la valeur de l'hétérosexualité : ils ont tendance à penser qu'on ne peut vouloir être gay toute sa vie sans risquer de finir seul, car au delà d'un certain âge, on perdrait de sa beauté et on n'intéresserait plus personne dans ce « milieu » gay qu'ils jugent trop basé sur la sexualité dite « de consommation ». Néanmoins, le désir de maintenir des liens familiaux même quand leur sexualité a été découverte et leur famille déjà détruite, l'idée qu'un couple gay ne puisse être aussi stable qu'un couple hétérosexuel et enfin la conviction de ne jamais pouvoir re-devenir « hétéro à 100 % » explique ce choix. Leur projet de mariage est donc basé sur la volonté de concilier leur identité gay avec les normes sociales.

L'exemple de Yahya illustre tout à fait cette triple position : en dépit de sa violente exclusion familiale et de la revendication de son identité gay, il persiste à vouloir se marier, car il est intimement convaincu que seul un mariage pourrait recoller ce qu'il reste de sa famille déchirée — son père devenu dépressif a abandonné la gérance de son entreprise de maçonnerie qui est donc tombée en faillite et il a quitté la France pour vivre en Algérie avec ses plus jeunes frères, tandis que sa mère se débat difficilement dans une procédure de divorce entamée après des années de violences conjugales et le maintien contre son gré de ses deux jeunes enfants en Algérie, que ses deux frères aînés résident en France chez leur mère, et que lui se

trouve seul, loin de tous, à Paris. Il n'a certes pas envie de revoir ses frères aînés ni son père qui l'ont violenté et séquestré, mais souhaiterait reconstituer des liens avec sa mère et ses petits frères qu'il n'a plus jamais revus. Se marier serait pour lui une manière de démontrer à ses parents qu'il n'a jamais voulu les offenser et qu'il les « respectait » en dépit de son homosexualité. Il s'agit encore de « réparer » l'honneur perdu et ce faisant de se défaire du sentiment d'être la cause première de « l'anéantissement de [sa] famille ». Par ailleurs, il éprouve le désir personnel de devenir père, non pas pour s'inscrire dans une quelconque filiation paternelle (surtout après ce que son père lui a fait subir), mais pour avoir le plaisir d'élever et de voir grandir des enfants, sachant tout de même que la naissance d'un enfant le rapprocherait sans aucun doute de sa mère. Pour ce faire, il envisage d'épouser une lesbienne qui serait « Maghrébine », pour que ce mariage ait les caractéristiques nécessaires à la recomposition de ses liens familiaux et parce qu'il pense qu'un tel couple serait plus simple à gérer avec une personne connaissant des difficultés certainement identiques dans une famille de migrants du Maghreb. Ayant été sollicitée par une des lesbiennes interrogées (devenue une amie proche) dans le but de l'aider à « trouver un mari Arabe, gay et sérieux », je me suis décidée après plusieurs semaines de réflexion à les présenter l'un à l'autre. La gêne éprouvée par nous trois à l'occasion de la première rencontre fut telle et pour eux l'émotion fut si grande, l'inquiétude si forte, d'imaginer ce projet se concrétiser qu'ils décidèrent de ne pas se revoir. Plusieurs mois après, ils reprirent contact sans moi et font maintenant des sorties ensemble de temps à autres afin d'apprendre à se connaître.

La recherche d'une épouse lesbienne ou hétérosexuelle compréhensive et informée de leur orientation concerne les quatre garçons qui d'un côté se revendiquent homosexuel et de l'autre se montrent très attachés à leur famille et au sens de l'honneur qui y est accolé, car ils n'imaginent pas pouvoir devenir « hétérosexuels », excluent de mentir à une femme hétérosexuelle ignorante durant toute leur vie, estimant qu'ils se fourvoieraient dans une telle vie de mensonge et y perdraient toute considération pour eux-mêmes, et cherchent à préserver leurs parents de la « blessure » que représenterait la révélation de leur homosexualité. Ainsi, Hakim, le Docteur en Histoire de l'art, qui tantôt se dit « homosexuel », tantôt « bisexuel » — il n'exclut pas la sexualité avec les femmes mais n'a, de fait, jamais de partenaires féminines —, ainsi que Rachid, l'Italien qui se dit « 100 % gay »,

espèrent eux aussi trouver une épouse lesbienne ou bisexuelle, car ni l'un ni l'autre ne souhaitent renoncer à leur homosexualité ni la révéler à leurs parents qu'ils affectionnent. En revanche, Laurent, qui dit être « un vrai pédé » et exclut d'en informer sa mère, ne pouvant se résoudre à lui « faire tant de mal », préférerait épouser une hétérosexuelle compréhensive, car il trouve les lesbiennes « trop masculines » et hostiles aux valeurs des gays, notamment à la valorisation de la beauté, pour envisager une telle relation de couple. Compte tenu de la difficulté de réunir tous ces critères, la virginité de l'épouse n'a guère de sens pour eux : ils souhaitent d'abord trouver une compagne avec qui ils auraient suffisamment d'affinités pour fonder un couple durable, concevoir des enfants, les élever ensemble et donner le change aux familles respectives tout en continuant d'avoir des partenaires de même sexe, voire en fondant un couple stable avec un homme, ce qui signifie que leur couple hétérosexuel serait d'abord couverture de façade. Ils tiennent eux aussi un discours global sur les « droits de l'Homme ». Pour eux, la reconnaissance sociale reste partiellement conditionnée par le mariage et l'hétérosexualité.

Les quatre garçons qui envisagent quant à eux de se marier avec une femme hétérosexuelle suivent un raisonnement différent car ils résistent à l'idée de se définir homosexuels. Contrairement aux précédents, ils ne parviennent pas à se défaire franchement de l'opprobre, considérant de façon plus ou moins tranchée l'homosexualité comme l'incarnation du déshonneur, surtout à partir d'un certain âge, car la réussite sociale continue de rimer pour eux avec le mariage hétérosexuel si bien qu'ils voudraient abandonner toute pratique sexuelle avec les hommes un jour : ils pensent que demeurer gay toute leur vie serait une erreur. C'est pourquoi ils ont tendance à se définir plutôt comme « des hommes qui aiment les hommes », évitant judicieusement de s'appliquer l'identité gay qui équivaut pour eux à une renonciation définitive au mariage et à l'hétérosexualité. Ils avancent alors que l'homosexualité n'est qu'« une étape dans leur vie », « une expérience » de jeunesse, « un truc en plus », mais ils n'envisagent pas de construire un couple gay pour la vie, même si pour l'instant ils aspirent plutôt à une relation stable. Ainsi, Laurent qui vit avec un partenaire depuis un an déclare : « Je crois pas au couple gay ! » et Sid'Ali qui a un compagnon depuis six mois : « Il n'y a pas d'avenir dans l'homosexualité », quant à Hakim, qui a eu une relation de deux ans, il explique :

Moi, je me définis comme aimant les hommes, mais j'adore regarder les femmes. Quand je vois une belle femme, je me dis : « Elle est belle et tout ! » Pour l'instant, j'ai 23 ans, j'en profite à fond, mais par exemple quand je vois un couple hétéro avec des enfants, je suis émerveillé ! Je me vois plus tard comme ça avec des enfants. Mais quand je vois un couple homos d'un certain âge, quand je vois les vieux couples homos du Marais, je me vois pas comme ça. Et pourtant, je les respecte, je les juge pas, ça n'a rien à voir. Mais je ne me vois pas.

En conséquence, ils se montrent plutôt critiques à l'égard du pacs auquel ils reprochent de rendre l'homosexualité trop visible dans la société et émettent des griefs identiques à l'encontre de la Gay and Lesbian, Bi. Trans. Pride, de la diffusion de films homosexuels sur la chaîne de télévision Arte, etc. Ils savent aussi se montrer durs avec les garçons efféminés ou les travestis, qu'ils appellent « les folles » et accusent de se comporter de manière « irrespectueuse » envers la société d'abord et de donner une mauvaise image de l'homosexualité ensuite. Parmi eux, Farid, interne des hôpitaux de Paris, est sans aucun doute le garçon le plus rongé de remords, les autres vivant leur sexualité sans trop de culpabilité : il faut dire qu'il a maintenant 26 ans, que l'injonction au mariage se fait de plus en plus pressante et qu'il se rend progressivement compte qu'il n'a aucune attirance pour les femmes. Néanmoins, il préfère se dire « à 80 % bisexuel » plutôt qu'« homosexuel », gardant ainsi un grain d'espoir d'un retour vers l'hétérosexualité, alors qu'il n'a plus eu de partenaires femmes depuis dix ans. Ainsi, se morfondant de honte, il essaie sans véritable envie ni conviction de se marier :

Parfois, j'essaye de m'en détacher, je me dis qu'il faut que j'arrête cette connerie... Il faut que je retourne vers le bon milieu... Mais jusqu'à maintenant, j'ai toujours été attiré par les mecs. J'ai connu ça à l'âge de 16 ans, j'en ai 26, ça fait dix ans que je vis avec ça. Je suis un peu déçu parce que je cache ça à mes parents, parce que chez nous ne ce n'est pas toléré et que j'ai une bonne entente avec ma famille, je ne tiens pas à la casser par rapport à ça. [...] Je sais que c'est un sujet dont on ne parlera jamais à la maison. Pour eux,

un garçon va se marier, il aura des enfants, des petits-enfants... Je sais que je ne suis pas de nature à en parler avec mes parents. Je serais gêné. On a trop de... chez nous, les Arabes... Ce n'est pas de la fierté mais on respecte beaucoup nos parents. Déjà le moindre mot d'insolence, on ne le dit pas devant nos parents. Alors voilà, je sais que je n'en parlerai jamais parce que je suis trop attaché à ma famille et que ça couperait les ponts entre nous. Je me verrais mal dire : « Salut maman, salut papa, j'ai un copain ! » Je devine immédiatement leur réaction, donc ça ne m'intéressait pas de leur en parler. Que je fasse ma vie de mon côté en cachant ça, c'est un poids pour moi vis-à-vis de ma famille. Mais je préfère faire ça que de perdre ma famille. Tout dévoiler et tout perdre d'un coup. Chez nous, ce serait la honte. Chez les Arabes ça serait la honte par rapport à la famille, par rapport aux voisins, par rapport aux amis... En fait, il y a une année j'étais décidé à me marier. Du jour au lendemain ! À chaque fois que je trouvais une nana, elle était déjà promise, donc ça me faisait chier. Arrivé à la cinquième, j'en ai eu marre. Là, dernièrement, mes parents m'ont dit : « On va essayer de trouver quelqu'un ». Je dis à mes parents : « Non ! Je suis jeune... Je n'ai pas envie. J'ai eu trop d'échecs avec les mariages ! » À cette période, je me disais : « J'arrête le milieu, c'est un délire ! » Pour moi, c'était un délire ! C'est encore un délire ! Je me dis que je vais essayer de tourner la page et de prendre la vie de l'autre côté, avoir une femme et des gosses. Mais j'ai tellement eu d'expériences avec des copains que je me dis : « Laisse tomber ! » Même si je me marie, je sais que je vais retomber ! C'est un cercle vicieux. Je me dis ça parce que quand je vois mon entourage : « Alors ? Tu n'es pas encore marié ? Pourtant, tu es bien foutu ! » Tu vis toujours avec la même question au quotidien, on te pose toujours la même question. Tu te demandes ce que tu pourrais répondre ! Peut-être que demain je me dirai encore : « Stop ! J'arrête ! Je vais avec une nana et je me marie pour avoir des gosses. » Mais dans le fond, je sais que ça ne marchera pas.

Farid se sent si coupable de son homosexualité et en même temps si incapable d'avoir des relations avec des filles qu'il a eu recours à la méthode des demandes en mariage auprès des futurs beaux-parents pour trouver une épouse, sans pour autant y

parvenir, et ne sait plus aujourd'hui ce qu'il recherche vraiment, tant ses désirs sont loin de la norme et tant il risque de perdre l'affection de ses parents en renonçant au mariage. A plusieurs reprises, il a fait des tentatives de suicide pour mettre un terme à son mal-être et sortir de cette situation inextricable. De son côté, Kader qui déclare « [s]'assumer de plus en plus », n'est pas désespéré comme Farid, mais il a lui aussi tenté de se suicider, comme d'ailleurs Yahya ou Abdelkrim à l'époque où ils ne parvenaient pas à se revendiquer gay. On peut noter plusieurs enquêtes réalisées aux Etats-Unis concluent à une plus grande fréquence des taux de suicide et des tentatives chez les gays et les lesbiennes, ce qui est dû aux discriminations et aux violences dont ils sont l'objet (Firdon, J.-M. ; 2003). Le quatrième interrogé de ce groupe, Rachid, le chirurgien Algérien qui a fui l'Algérie pour vivre son homosexualité en France, a concrétisé ce mariage et déclaré avoir renoncé à la sexualité avec des hommes : depuis quatre ans, il est l'époux d'une femme qu'il dit « aimer tendrement » et le père de deux enfants. Pourtant, il se dit « gay » et affirme l'avoir toujours été, même le jour de son mariage, en dépit de sa volonté de l'oublier. Il considère devoir cacher son homosexualité « pour ne pas brusquer les gens » et « par respect » pour eux. Il indique également qu'il se suiciderait si son père apprenait son homosexualité, car il lui serait impossible de survivre à l'idée de lui avoir infligé « un tel affront ». Mais avec le temps, il a ressenti le besoin de se rendre dans des lieux gays pour pouvoir « se retrouver » et « souffler », c'est-à-dire pour de temps en temps abandonner le masque hétérosexuel. Récemment, ne supportant plus de mentir à son épouse lorsqu'il se rendait dans des lieux gays, il a décidé de l'informer de son homosexualité en lui indiquant qu'il comprendrait qu'elle veuille divorcer, mais que tel n'était pas son souhait, et l'assura ne l'avoir jamais trompée. Par cette révélation, il espérait pouvoir cesser de mener cette vie quasi schizophrénique qu'il ne supportait plus. Son épouse s'estimant « heureuse » avec lui accepta sa requête. Enfin, il faut noter que pour chacun de ces quatre garçons, le critère de la virginité de l'épouse n'est pas véritablement important : ils disent y être sensibles mais la considèrent comme « un petit plus » éventuel, « une cerise sur le gâteau », aucunement comme un impératif susceptible de constituer un critère de sélection primordial pour le choix de leur conjointe. Ainsi, pour eux, le sens d'une vie reste de se marier et l'homosexualité demeure une « erreur » devant rester

cantonnée à la période de jeunesse. Quant au désir d'enfant, il est rattaché à la nécessité et au désir d'avoir une descendance.

Quant à leurs rapports avec leurs sœurs, il faut noter leur indifférence à ce qu'elles préservent ou non leur virginité, voire leur incompréhension devant le désir éventuel de celles-ci de préserver leur hymen. Parmi ceux qui revendiquent leur homosexualité comme une identité, trois ont même une attitude radicalement différente des garçons hétérosexuels, consistant à œuvrer pour l'émancipation sexuelle de leurs sœurs : Jérémie a ainsi accompagné sa cadette chez un gynécologue lorsque celle-ci avait 17 ans afin de lui permettre d'accéder aux contraceptifs, car il estimait que ses parents n'avaient pas à exercer un quelconque droit de regard sur sa sexualité, pas plus que sur la sienne. Ce faisant, il voulait lui éviter les souffrances induites par le sentiment d'être « dépossédé de son propre corps », ce que lui-même avait ressenti du fait de la répression de son orientation sexuelle. Adolescent, Charfeddine qui a maintenant 24 ans surveillait ses sœurs « pour faire comme les mecs de la cité », mais il a progressivement mis un terme à cette attitude, la trouvant incohérente avec son propre désir de liberté sexuelle, et déclare s'être engagé dans une démarche de dialogue avec sa mère pour qu'elle accorde à ses filles le droit d'avoir une vie sexuelle avant le mariage. De son côté, Farid qui n'a pas sœur explique avoir souvent acheté des serviettes hygiéniques pour les jeunes femmes du village de ses parents en Kabylie, car celles-ci venaient le lui demander, estimant qu'il était un homme « moderne » et « différent des autres », auquel elles pouvaient se confier. De telles démarches brisent radicalement le code de la pudeur, la ségrégation des sexes et témoignent d'un esprit de solidarité avec les femmes, dont ils perçoivent, pour l'avoir vécu eux aussi, que leur sexualité est opprimée.

Il ressort de ce descriptif sur leur relation au système scolaire, à l'emploi, au logement, au mariage, à l'enfantement et à leurs sœurs que les étapes classiquement déterminantes dans le passage à l'âge adulte ainsi que dans l'accès au statut d'homme perdent leurs significations hétérosexuelles pour les garçons qui parviennent à se revendiquer gay, tandis qu'elles restent primordiales pour ceux qui disent seulement « des hommes qui aiment les hommes ». Ces étapes étant construites autour de l'hétérosexualité, ils sont contraints soit de les mettre radicalement en cause, ce qui entraîne presque inévitablement une rupture affective avec leurs parents si ce n'est forcément une rupture complète, soit de s'y conformer

en apparence — d'où les scénarios complexes de mariage avec des lesbiennes — soit de renoncer à leur homosexualité, ce qui devient fort rapidement invivable. Ces étapes sont autant de moments où ils doivent opérer un choix entre l'adhésion à la norme dominante de l'hétérosexualité et l'affirmation individuelle de l'identité gay. Pour ceux qui « s'assument » gays, le passage à l'âge adulte se réalise donc par l'affirmation d'une individualité forte contre la norme, tandis que pour ceux qui n'y parviennent pas, la norme est au contraire présentée comme un bien devant être préservé. Tous enfin sont exposés à l'hétérosexisme, donc aux violences, ce qui perturbe évidemment le déroulement de leur jeunesse : l'interruption de la scolarité est précipitée pour certains, tandis que pour les autres les études sont utilisées pour s'éloigner ; l'accès à un logement indépendant est recherché très jeune, voire rendu indispensable pour ne pas se trouver sans domicile ; l'emploi est essentiel pour faire face à l'absence de soutien financier familial ou pour anticiper le rejet, si bien qu'ils ne se permettent pas de refuser des contrats qu'ils estiment peu valorisants ou qui ne leur conviennent pas ; il est aussi recherché pour « s'exprimer », c'est-à-dire pour affirmer leur individualité et s'opposer au modèle de masculinité défini par l'hétérosexualité ; enfin le mariage est l'étape la plus délicate car les risques de rupture familiale sont tels qu'ils les forcent soit à renoncer à l'affection de leurs parents, soit à mettre en œuvre des stratégies de négociation très complexes avec les normes, soit à renoncer à leur homosexualité. Encore une fois, il faut rappeler que cette perturbation du déroulement de la période de jeunesse n'est pas due à la « culture » des parents migrants, mais qu'elle est le produit de l'hétérosexisme et que bien des jeunes gays en France connaissent les mêmes difficultés avec départ précipité du foyer, accès rapide à l'indépendance économique, etc. (cf. Schiltz, M.-A. ; 1997).

3.2.2. Les rôles de sexe dans la sexualité et la masculinité

L'entrée dans la sexualité s'est avérée un passage assez difficile pour chacun de ces garçons, car tous partageaient durant leur adolescence les représentations dominantes présentées précédemment, assimilant l'homosexualité à un déshonneur, à la prostitution et à une perte de l'identité masculine.

La plupart disent avoir ressenti de l'attrance envers les garçons depuis la plus jeune enfance : ainsi, les uns racontent que leur « premier smack » fut donné à leur meilleur ami en classe au primaire, les autres que leur premier rêve sexuel fut « homosexuel » ou encore que leur première érection fut suscitée par la vue d'un homme nu, non par celle d'une femme. Pour autant, aucun d'eux ne se pensait gay à ce jeune âge, mais tous commençaient à se sentir « différents » et à éprouver un sentiment d'isolement, ne sachant pas à qui se confier. A l'adolescence, presque tous ont cherché à enfouir au plus profond d'eux-mêmes cette attrance, pressentant que l'homosexualité allait les isoler puis les marginaliser, comme l'explique Charfeddine :

J'ai essayé d'être hétéro parce que je pensais que plus personne ne me parlerait si j'allais avec des garçons, alors j'ai fait comme les copains, mais je me sentais mal parce que c'était pas moi et en plus dans une cité, t'es obligé, sinon, t'es le bouffon.

Mais avec le temps, certains se rendirent à l'évidence voyant qu'ils ne parvenaient pas à sortir avec des filles ou bien que cela ne leur convenait pas, alors que d'autres parlent « d'échec total », de « vrai désastre » pour décrire leurs tentatives hétérosexuelles. Yahya déclare ainsi :

Dans les soirées, dans les fêtes, t'es invité, les plus beaux mecs sortaient avec les plus belles meufs, les mecs les plus moches avec les filles les plus moches, et moi je finissais toujours tout seul ! Alors j'ai fini par me renfermer, je sortais pas. Je suis devenu un vrai bouffon comme on dit à Paris, celui qu'est bon à l'école, qui ne s'intéresse qu'à sa console de jeu et qu'a pas d'amis, un raté quoi !

D'autres ont eu plus de succès dans leurs aventures hétérosexuelles, mais ressentaient de l'incohérence dans leurs désirs, ce qui était parfois même perceptible par leurs partenaires. Ainsi, Mourad a véritablement pris conscience de son homosexualité à 20 ans lorsque la petite amie avec qui il sortait depuis deux ans lui lança : « Ecoute, je sais que tu m'aimes et tu sais que je t'aime, mais y'a un

problème : soit t'es gay, soit t'es bi., mais tu regardes trop les mecs pour être hétéro ! » Le premier rapport sexuel avec un garçon a été vécu par la plupart avec beaucoup d'ambivalence : d'un côté, ils se sentaient « enfin [eux]-mêmes », « enfin bien », « enfin épanouis », de l'autre, un sentiment de dégoût et de honte les traversait car ils étaient encore attachés aux images les plus négatives de l'homosexualité. Yahya, Laurent, Charfeddine, Jérémie, Farid, Rachid ont donc tenté d'oublier cette première expérience, en vain, éprouvant des phases de neurasthénie plus ou moins prononcées jusqu'à ce qu'ils parviennent à se détacher de ces images négatives. Pour Farid, qui a bien des difficultés encore aujourd'hui à se dire gay, on peut même parler de dépression, car le dégoût qu'il a pour lui-même continue de l'habiter fortement. De son côté, Kader explique qu'il « explosait de rire dans l'intimité » au début de sa sexualité avec des hommes tant cela était « angoissant » pour lui. A l'inverse, Mourad qui a eu sa première expérience homosexuelle à 22 ans après avoir tenté de nier son attirance pour les garçons durant toute son adolescence déclare s'être senti « libéré » : « Pour la première fois, je faisais plus semblant d'être comme les autres. J'étais moi, enfin moi. »

Pour beaucoup l'homosexualité était associée à une vie uniquement basée « sur le sexe », dénuée de toute possibilité de liens affectifs, voire à la prostitution, d'où l'impossibilité d'élaborer au moins dans les premiers temps des relations durables. Le temps ayant fait son effet, les uns et les autres ayant découvert le « milieu gay » puis le « milieu Beur gay », partagé les expériences des autres et découvert une image nouvelle de l'homosexualité, tous insistent maintenant pour contrer ces représentations qui leur ont fait tant de mal et qu'ils voudraient voir disparaître. Kader dit qu'auparavant il n'imaginait pas que l'amour puisse exister entre deux hommes et cette découverte l'a beaucoup aidé à reconstruire une image positive de l'homosexualité et de lui-même. Jérémie déclare, comme on l'a déjà dit, avoir « confiance en [lui] maintenant », car il « croit à l'amour », tandis qu'avant il se vouait à une vie de solitude et se percevait « comme une pute ». Miloud explique qu'étant plus jeune, il était « une vraie salope de Paris », utilisant les réseaux téléphoniques, le minitel et internet pour programmer des rendez-vous tous les soirs, n'imaginant pas qu'il puisse en être autrement, jusqu'à ce qu'il « découvre l'amour avec un homme », et depuis deux ans qu'il commence à se sentir « 100 % gay » au point d'avoir abandonné tout projet de mariage, il met même un « point d'honneur »

à montrer qu'il est « un gay de respect » ne couchant pas avec le premier venu et recherchant « un vrai amour ». Kader se dit quant à lui « très fleur bleue » et près « à tout plaquer pour vivre son amour avec un mec », alors qu'il pense encore à se marier. Enfin, plusieurs déclarent, assez significativement, que le déshonneur se situe pour eux dans la prostitution, non dans celui d'aimer un homme, tout en précisant immédiatement ne pas vouloir condamner ni juger ceux qui se prostituent, considérant que l'ostracisme explique souvent ce choix. L'insistance commune à tous avec laquelle ils mettent en avant leurs capacités sentimentales et affectives, leur gêne quand une tierce personne a parfois inopinément révélé les avoir rencontrés par un réseau d'annonces téléphoniques, leur critique du « milieu gay » jugé « trop axé sur le sexe » ou sur « la consommation sexuelle », montre combien le sentiment d'être associé à la prostitution est omniprésent. Mais avec le temps et l'établissement d'un lien de confiance plus fort entre eux et moi, les uns ont mentionné fréquenter des lieux de drague extérieurs comme les quais de Seine, les quais du canal Saint-Martin près du métro Jean Jaurès, les autres des saunas ou les backrooms des discothèques, précisant tout de même que tel n'était pas forcément leur préférence, rappelant que les « hétéros font la même chose » et que de tels lieux de rencontres sont le produit de l'exclusion des homosexuels.

Une autre cause ayant rendu difficile l'acceptation de leur attirance pour les garçons est l'assimilation de la pratique « passive » de la sodomie à la perte du statut d'homme. Deux d'entre eux continuent de partager cette image. Pour Farid, cela alimente la mésestime de soi et le conduit à penser avec écoëurement qu'il est « une femme » quand il a « le rôle passif » et « un homme » quand il a « le rôle actif », puis à présenter, comme je l'ai déjà indiqué, son homosexualité comme « une connerie », une « dérive », « un délire », un « accident » pesant sur son existence. De son côté, Sid'Ali refuse cette pratique pour ne pas se déshonorer :

Pour moi, y'a deux façon d'être homosexuel, soit tu deviens homosexuel homme, soit tu deviens homosexuel femme. Pour moi, si le mec est homme, il a toujours son honneur, si le mec est femme, il n'a pas d'honneur ! Il accepte tout, et tout ça ! Mais je respecte la personne. [...] Mais pour moi, quand on devient homosexuel, soit on devient homosexuel femme, soit homosexuel homme. Des fois, je laisse un peu

faire mon mec, mais juste toucher comme ça, pas complètement. Je suis obligé parce que lui accepte que je le fasse alors pourquoi pas lui, mais je n'aime pas.

Parallèlement, son comportement envers son partenaire traduit sa volonté d'instaurer une relation comparable au lien homme-femme : il se vante notamment de la multiplicité de ses conquêtes tout en refusant que son compagnon fasse de même. Les autres interrogés témoignent dans le même ordre d'idées des comportements de certains gays venus du Maghreb ou descendant de migrants qui refusent par exemple que leur partenaire sorte en discothèque le soir quand ils s'accordent cette liberté, qui attendent que le ménage soit fait, qui l'obligent à marcher derrière eux quand ils sont avec leurs amis, qui contrôlent ses dépenses, etc.

Hormis Sid'Ali et Farid, qui l'un se déclare « homosexuel homme » et veut se marier avec une lesbienne, l'autre espère se marier pour retrouver son hétérosexualité, tous déclarent s'être aujourd'hui distanciés des représentations assimilant la pratique passive de la sodomie à la perte de masculinité. Ainsi, Yahya, à qui je demandais quelle valeur il accordait à la dichotomie « actif »/« passif » et à la notion d'honneur telle que la conçoivent ses parents, me répondit :

Je crois que je n'ai pas perdu ma dignité. Si je veux donner du plaisir à un garçon d'une certaine façon et prendre du plaisir d'une autre façon, ce n'est pas un crime ! Ce n'est que du plaisir sexuel ! Et j'ai le droit d'aimer et j'ai le droit d'être aimé. Je veux dire... Pourquoi une fille qui se fait sodomiser ce n'est pas un crime ? Pourquoi ce n'est pas un pédé ? C'est ridicule ! Tout ça parce que c'est une fille et qu'elle le fait avec un garçon. Non ! On a le droit d'aimer qui on veut. Si tu regardes mon père, avec tout ce qu'il a fait, il est musulman, doit-il aller au paradis avant moi ? Il a usé de la violence, il a déchiré sa famille... Je me refuse de rentrer dans cette mentalité selon laquelle parce que je suis pédé j'irai en enfer... Je sais qu'il y a des Musulmans qui sont loin derrière moi !

- Quelle différence tu fais entre honneur et dignité, ou bien est-ce deux choses équivalentes ?

- Je n'arrive pas à faire la différence. D'une manière générale, je les mets

ensembles. En tout cas, je ne fais pas un lien entre perte de dignité ou d'honneur et l'homosexualité.

Dans le même ordre d'idée, Charfeddine considère que les catégories « actif »/« passif » sont « débiles » : « C'est con comme façon de penser ! Pour moi la relation, c'est un échange et y'a pas que la pénétration dans la sexualité ! Franchement, je vois pas quel rapport y'a à mettre entre la fierté et être actif ou passif ! »

Alors comment définissent-ils l'homosexualité et comment appréhendent-ils l'idée de la masculinité à travers la sexualité ? Laurent explicite un point de vue commun à tous :

On a tous des préférences, mais t'es pas obligé de mettre un nom sur tout. Mais bon, dans ce milieu, ils se sentent obligés de mettre un nom sur tout. Alors bon, t'es actif, t'es actif ; t'es passif, t'es passif ! Mais en même temps, ça peut devenir malsain parce que savoir que toute ta vie, tu te feras prendre ou que toute ta vie, tu te tapes des p'tits culs d'mecs. C'est frustrant des deux côtés parce que si tu te tapes des p'tits culs d'mecs toute la journée, tu te dis : « J'pourrais très bien être hétéro ! », parce que c'est la même chose. D'un autre côté, si je me fais prendre toute ma vie, c'est que je suis une femme.

Finalement, pour ces garçons l'homosexualité se définit non par la pratique exclusive de la sodomie « passive », cette dernière faisant devenir femme, ni par la pratique exclusive de la sodomie « active », celle-ci faisant quasiment devenir hétérosexuel, mais bien plutôt par le fait de pratiquer les deux, ce qui signifie d'abord et avant tout le fait d'être attiré par des personnes de même sexe. En cela, leurs représentations de l'homosexualité divergent notablement de celles de leurs parents. C'est pourquoi, ils se montrent méfiants à l'égard de certains partenaires potentiels comme « les Arabes du bled » ou « les racailles » (les garçons en difficulté), réputés « hyper actifs » et accusés de ne prendre leur plaisir que « dans l'image de femme qu'ils voient en [leur partenaire] quand ils font l'amour ». Pour éviter les situations d'humiliation, certains ont choisi de n'avoir que des partenaires « européens », avec lesquels ils disent ne jamais rencontrer ce type de comportements, hormis chez quelques-uns inscrits dans

des pratiques sado-masochistes très marginales, aucunement liées à un trait culturel. Ainsi Sélim déclare :

Je veux qu'on respecte ma nature d'homme, qu'on me fasse l'amour comme à un homme, pas comme à une femme. C'est ce que je reproche aux mecs hyper actifs, parce qu'en plus, la relation dure le temps du rapport sexuel et c'est fini. Il y a un jeu de miroir pour eux. Ils te voient comme une femme donc ça leur permet de se sentir homme, mais ils sont autant homo que toi en fait, c'est qu'ils arrivent pas à se positionner.

Plus encore, ils ne voient dans leur homosexualité aucune perte de masculinité : tous disent se sentir « homme », comme l'explique très bien Hakim :

Moi, je ne pourrais jamais aller transformer mon corps parce qu'il y a le destin. Parce que pour moi c'est trop ancré dans quelque chose de sacré. Je suis un homme, mes parents m'ont fait homme, Dieu m'a créé en homme, je n'irais pas changer ça. Mais après, chacun a son opinion. Moi, je me sens homme, je me sens viril. Si j'ai un problème avec un mec, je me défends. Ce n'est pas parce qu'on va avec des mecs qu'on doit être soumis, qu'on doit être des folles, qu'on doit : « Oh, là là ! »

Même ceux qui se font appeler par un prénom féminin et se maquillent — comme Miloud-a, qui arriva un jour habillé en garçon mais avec un serre-tête dans ses cheveux courts, des paillettes étincelantes sur le visage, du rouge à lèvres et des lunettes arc-en-ciel donnant l'impression d'une palette colorée de far à paupières sur ses yeux — ne se sentent aucunement femme¹¹⁶. Abdelkrim, le Docteur en histoire de l'art qui a une passion pour les costumes et fabrique « des vêtements à tendance orientale » mêlant des attributs masculins et féminins, qu'il porte en discothèque, déplore que d'aucun (ceux qui ne « s'assument » pas) voient là le signe d'une prétendue volonté « de montrer son cul pour baiser avec le premier qui passe » et une façon de se faire femme. Or, pour Miloud comme pour Abdelkrim, ces jeux avec les

¹¹⁶ Des garçons se sentant femme existent très certainement, puisque j'ai vu des descendant de migrants du Maghreb dans les soirée « travestis et transsexuelles » des Folies Pigalles, mais n'en ai pas interrogés.

apparences n'ont d'autres buts que de permettre l'expression de leur individualité par opposition à la norme d'une masculinité « austère », « dure », « dépourvue de sentiments », qu'ils refusent d'incarner, et de donner une visibilité à leur homosexualité dans un monde hétérosexuel qui les contraint à se cacher. Le propos de Miloud est éclairant :

Moi, depuis que je suis en France, ça m'a libéré totalement, quoi. Parce qu'ici, je peux m'afficher comme gay. Mais déjà, quand je travaille avec mon oncle, je m'habille différemment. Parce que maintenant, je suis pédé, pédé, je suis maquillé, je fais trop fille. Quand je travaille, je m'habille hétéro. J'ai montré à un ami l'autre soir, il voulait me voir hétéro, il me fait : « Oh, là, là, quelle horreur ! » C'est vrai, j'étais affreux, avec une barbe, comme ça, qui pique, heu... J'étais affreux ! Avec survêtement, casquette, Nike Air, jogging, n'importe quoi ! Racaille, quoi ! Et j'aime pas ça ! Du tout ! Vraiment, heu... Je me sens pas bien. Et comme maintenant, je suis pédé, je fais le visage vraiment femme. Et tout le monde se trompe, ils disent que je suis une fille, que je suis pas ragel [homme]. Et ils trouvent que je fais, fille, fille, fille. Je suis pas une fille quand même ! [...]Moi, je me sens plutôt homme, mais qui aime les hommes. Moi, j'ai pas envie de m'opérer ou de faire plus pour être une fille. Si je fais le maquillage, ça c'est une beauté pour moi, pour me montrer beau, quoi. C'est une question de beauté. Pour m'amuser mais pour être une fille, non ! Affreux ! J'ai pas envie de mettre un soutien-gorge ! Sauf si je me mets en Drag, mais ça, c'est pour m'amuser aussi. Parce que Drag Queen, c'est gay, plutôt. C'est pour que ça existe toujours, pour montrer que ça c'est gay, quoi ! C'est comme une tradition pour nous. C'est comme le dimanche ou le vendredi, le musulman qui va avec une djellaba à la mosquée, pour nous, c'est ça ! Tous les dimanches, on va au Queen, ça c'est une tradition pour nous ! Mais me mettre des vrais seins, enlever le sexe, non. Je suis un homme qui aime les hommes et comme je peux être actif, je peux être passif.

L'exubérance de certains s'inscrit dans la même volonté de rendre visible l'homosexualité, et tous les garçons interrogés, hormis Sid'Ali qui refuse la pratique dite « passive » de la sodomie et Hakim qui la vit mal, considèrent que les « folles »

— ceux qui se maquillent ou sont très maniérés — sont des personnes particulièrement courageuses, faisant avancer la société parce qu’elles contestent les normes hétérosexuelles de la masculinité. Eux-mêmes, sans se travestir, affirment adopter parfois des attitudes maniérées pour évacuer le stress de devoir toujours donner l’apparence d’un hétérosexuel dans le cadre familial ou professionnel : « Quand je danse, j’exagère le côté féminin, mais dans ma tête, je suis un mec, ça me permet d’évacuer la pression en fait, parce que t’as rarement la possibilité d’être vraiment toi, sauf dans le milieu ! », dit Kader. Certains affirment par ailleurs que les gays doivent devenir une « force économique et politique » pour qu’un jour ils n’aient plus à se cacher dans le « ghetto » que représente finalement le « milieu gay ». Ainsi, Farid qui s’est marié rêve du jour où ce « ghetto » n’existera plus, c’est-à-dire du jour où il ne sera plus nécessaire à aucun gay de fuir et de se cacher.

Enfin, tous, y compris Abdelkrim qui se dit « homosexuel homme » et Rachid qui s’est marié, expliquent leur attirance pour les garçons par le refus d’incarner le modèle dominant de la masculinité construit par le régime de l’hétérosexualité et de la hiérarchisation des sexes, qui commande aux hommes d’être « le protecteur » dans le couple hétérosexuel, « celui qui assure tout le temps », « qui prend en charge la famille », qui n’a « jamais droit de pleurer », qui ne doit pas « montrer ses sentiments », qui doit « transformer son cœur en pierre », « être solide », « toujours fort ». Leur attirance pour les hommes est expliquée au contraire par la recherche chez leur compagnon « d’un protecteur » pour les uns, d’un « guide » pour les autres, sans situation d’infériorité, quoique certains expliquent avoir cette tendance ; en somme d’une relation de couple plus équilibrée. Abdelkrim déclare ainsi trouver « extraordinaire » de pouvoir se laisser aller à pleurer devant son ami, ce qu’il ne se serait jamais autorisé devant une femme.

Ainsi, loin de se percevoir comme des femmes, la majorité des garçons rencontrés contestent la conception hétérosexiste de la masculinité en procédant à une redéfinition de leur identité de genre par leur sexualité d’une part et par le jeu sur les apparences d’autre part.

3.2.3. La sexualité et les rapports sociaux de « race »

Comme je l'ai indiqué plus haut, la sexualité est perçue par les parents comme un phénomène occidental ne pouvant toucher leurs enfants. Parallèlement, ceux-ci doivent se distancier de leur famille et des valeurs qu'ils pensent spécifiques de la « culture arabe », « musulmane », etc., voire les affronter brutalement pour affirmer leur identité gay. Or, d'un autre côté, leur homosexualité ne change absolument rien au racisme qu'ils doivent comme les autres affronter dans le travail, le logement, etc., mais aussi dans leur sexualité, le « milieu gay » n'étant pas forcément moins discriminant que le reste de la société. Dès lors, comment définissent-ils leur identité dans les rapports sociaux de « race », quel impact leur sexualité a-t-elle sur l'élaboration de cette identité, et inversement dans quelle mesure l'élaboration ou non de leur identité gay se trouve conditionnée par les affirmations identitaires préalables dans les rapports sociaux de « race » ?

Pour les parents l'homosexualité d'un fils équivaut à une trahison familiale, comme je l'ai expliqué plus haut. On peut ajouter que dans le contexte migratoire français marqué par le racisme, cette trahison familiale est transformée en trahison identitaire par le contre-racisme de tous les hétérosexuels racisés : celui qui devient homosexuel aurait « renié ses origines », « renié sa culture ».

Ayant intégré cet avis, certains éprouvèrent réellement le sentiment d'abandonner leurs parents comme ce qu'ils estimaient être « [leur] culture ». On imagine dès lors combien les rapports sociaux de « race » amplifient la crise identitaire déjà générée par l'hétérosexisme concernant l'identité de genre. Ainsi, l'hétérosexisme et le racisme cumulés compliquent considérablement la période de jeunesse de ces garçons : Kader, qui aujourd'hui se revendique gay et refuse en conséquence le mariage, explique qu'étant plus jeune son homosexualité lui faisait douter de son appartenance à « la communauté des Musulmans », ce qui accroissait sa culpabilité. Traversé par les mêmes interrogations, Farid, qui vit douloureusement son homosexualité en raison des représentations hétérosexistes de celle-ci, se trouve d'autant plus déstabilisé dans son identité qu'à l'instar des étudiants il avait trouvé dans l'islam un moyen de se construire une identité positive face au racisme depuis l'âge de 14 ans quand il commença à faire la prière, alors que ses parents ne le lui avaient jamais appris. De cette identité musulmane transcendant l'opposition

« Français » *versus* « Arabe » découlait son adhésion aux valeurs de l'institution scolaire, son ascension sociale et les énormes espoirs de « réussite » que sa famille met en lui. Mais convaincu d'être promis à l'enfer et de représenter l'échec social en tant qu'homosexuel, il s'acharne à se débarrasser de son homosexualité.

Finalement, pour construire leur l'identité gay, ils doivent en passer par la critique de la « culture » de leurs parents, d'où la tendance générale à se distinguer des « Arabes », qui peut même aller jusqu'à faire de leur homosexualité la preuve de leur identité « française ». L'homosexualité se transforme alors en réponse au racisme, elle devient la preuve qu'ils sont « des Français comme les autres ». Ainsi, Laurent déclare :

L'homosexualité est moins visible chez les Arabes. Tu vois ! Le fait que je dise : "chez eux", ça montre bien que je suis un Français comme les autres !

Faouzi, l'un des garçons en difficulté, dont je suppose qu'il avait des relations avec des garçons tout en ayant des relations hétérosexuelles, mais qui a préféré ne rien en dire lors de l'entretien malgré mes relances sur les associations de gay descendants de migrants du Maghreb comme Amâl et Kelma, me répondit : « Ben tu vois, des associations comme ça, c'est bien la preuve que nous, les Beurs, on est comme les autres, hein ! », ce qui était on ne peut plus étonnant dans le discours d'un garçon ayant vécu le processus de ségrégation réciproque. Mais il faut rappeler que Faouzi suivait une formation de concepteur-réalisateur dans le multimédia, activité que l'on peut qualifier de « créatrice », qu'il avait vécu deux ans en Angleterre, ce qui atteste d'une grande mobilité géographique, qu'il s'était très fortement distancié de ses amis en difficulté après avoir fait de la prison, qu'il s'était fortement distancié de ses parents en logeant dans un foyer de jeunes travailleurs alors que ses parents habitaient aussi la région parisienne, enfin, que ses cheveux étaient décolorés, ce qui à l'époque était fort courant parmi les gays descendant de migrants du Maghreb et qu'il portait une boucle d'oreille au nez, par imitation des femmes indiennes qu'il avait vues en Angleterre. Aussi, l'on peut dire que l'homosexualité aide à se sentir « Français » quand on a été inscrit dans une logique ségrégationniste. Même lorsqu'on n'a pas subi cet enfermement ségrégationniste, l'homosexualité conduit à adhérer à des valeurs perçues comme « françaises ». Ainsi Yahya critique « la

famille arabo-musulmane » dont il considère qu'elle ne laisse pas de place à l'individu et loue en revanche la « famille française », plus « individualiste », qui respecterait les libertés de chacun. Dans le même ordre d'idées, il se dit « purement Français » et valorise le discours des droits de l'Homme associé à l'« Occident » par opposition au « monde Arabe » où l'individu n'aurait justement ni de place, ni de droits, ni d'existence en dehors de sa famille : « Dans ma famille, je suis obligé d'abandonner ma liberté en échange de ma sécurité. C'est ça, si tu ne peux pas exister pour toi, tu existes pour ta famille », argue-t-il. Cette affirmation identitaire française est particulièrement marquée chez ceux qui refusent le mariage, mais elle aussi présente chez les autres, et ceux-là ont tendance à éviter les partenaires « Maghrébins » qu'ils jugent trop indécis sur leur orientation sexuelle.

Cette affirmation identitaire n'entraîne pas pour autant un rejet de ce qu'ils ressentent être « [leur] culture » ou « [leurs] origines » : ceux qui se revendiquent gay tout en souhaitant se marier invoquent particulièrement leur identité « arabe », « musulmane », « arabo-musulmane » « orientale » ou « algérienne », « marocaine », etc., par opposition à « la culture occidentale » pour expliciter leur désir de se marier. Tel est le cas de Yahya par exemple :

Je n'exclus pas un jour de réintégrer le milieu hétéro, parce que les mentalités arabo-musulmanes font qu'on veut quand même avoir des enfants ! Je n'exclus pas un jour de tenter les expériences avec des filles : j'aime trop les enfants ! J'aimerais bien en avoir ! Ça, c'est la culture, c'est notre culture qui veut ça.

Sid'Ali, italien de nationalité, mais se déclarant « Algérien », alors qu'il ne parle ni l'arabe dialectal ni l'arabe classique, et « homosexuel homme », souhaite lui aussi se marier et avoir des enfants par attachement à « [ses] origines » :

C'est pas parce que je vis en Italie depuis plus de 20 ans et que je suis homo que j'oublie mes origines. Je suis très fier d'être Algérien, très fier de mon honneur d'Algérien. C'est pour ça que je veux des enfants. Il faut faire la descendance pour mon père. Ça, je l'oublie pas, hein !

En attendant cette perspective du mariage et faire face dans l'immédiat à la difficulté

psychique de concilier leur homosexualité et leur identité dans les rapports sociaux de « race », certains choisissent de ne sortir qu'avec des compagnons dits « Maghrébins », ce qui leur permet de voir en miroir et de façon répétée l'image d'êtres à la fois « Arabes », « Kabyles », « Musulmans », « Beurs », et « gays », de voir l'inconciliable exister, comme l'explique Kader, qui a choisi de s'orienter dans des études de langue espagnole pour se « rapprocher de la culture arabe » très présente selon lui dans la « culture espagnole », et affirme se sentir « très fier du peuple Algérien », du sens « de l'honneur et de la dignité » de ce dernier et ne pas comprendre qu'il soit perçu comme « un peuple barbare » :

Être homo, c'est super dur quand t'es Maghrébin. J'essaie de faire abstraction de ma religion, mais c'est super dur, même si je sais que le Coran valorise le libre arbitre, je sais que l'homosexualité est condamnée. C'est pour ça que je sors qu'avec des Maghrébins, parce que ça me sécurise en fait. Ça me sécurise par rapport à ma religion, par rapport... Je me sens moins coupable. [...] Parfois, j'écoute le Coran en cassette, ça m'apaise, ça calme mes angoisses, parce que je me pose toujours pleins de questions, en fait.

Souvent, c'est en découvrant que l'homosexualité existe au Maghreb et même qu'il y a des lieux de sociabilité gay, cachés certes, mais bien réels, que l'entrée dans la sexualité s'y fait assez fréquemment par des rapports entre personnes de même sexe, que le sentiment de renoncer à l'identité qu'ils se sont forgée dans les rapports sociaux de « race », l'identité « arabe », « musulmane », « berbère » ou autre s'atténue et l'impression de se renier disparaît. Cette découverte fut une grande surprise pour tous ceux nés en France, comme le rapporte Hakim :

Par exemple, quand tu vas à Alger, il y a des travestis ! L'an dernier, je suis parti à Alger, j'avais une relation avec un Algérien là-bas. Il m'a emmené dans les endroits homosexuels où il y a des travestis... Il y a tout, quoi ! J'étais bloqué, j't'assure, bloqué ! Je me disais : « En Algérie, il y a ça ! »

Yahya exprime aussi sa stupéfaction :

Finally, quand j'étais en Algérie, j'ai fait plein de rencontres là-bas avec des mecs à la fac. Y'en avait un, il voulait toujours qu'on se tienne la main et tout, alors qu'ici, j'aurais jamais fait ça ! Les courriers que j'ai fait partir pour la France, c'est un gay Algérien qui les postait en France parce qu'il était steward. J'ai même vu un trav. qui vivait dans son quartier, tranquille, chez sa mère. Alors que moi qui suis né en France, on me séquestre !

La multiplication des amitiés avec des migrants du Maghreb ou des descendants de migrants finit même par inverser l'idée initiale de l'homosexualité comme phénomène « occidental » : en réaction à l'hétérosexisme du discours contre-raciste qui les positionne en « traîtres », certains déclarent au contraire que l'homosexualité fait partie de « la culture arabe ». Hakim pense même que « l'homosexualité est née dans les pays musulmans » :

Mais moi je pense que l'homosexualité est née chez nous aussi, hein ! C'est ce qu'on dit, que l'homosexualité est née dans le Maghreb, dans les pays musulmans. C'est vrai parce que la plupart des jeunes qui sont nés en France, que je connais, leur premier rapport s'est fait dans leur pays d'origine. Il y a plein de jeunes Maghrébins qui font des réseaux, des réseaux beurs. Ils font beaucoup de rencontres, ils ont des rapports sexuels et voilà quoi. Il y a beaucoup de jeunes de banlieue qui se disent hétéros et en fait ils font le trottoir à porte Dauphine et au Bois de Boulogne. Ils vont là-bas et ils vendent leur corps. Parce que des fois, tu vois des Maghrébins, casquette, jogging, nin nin nin, ça n'a rien à voir ! Chez nous, chez les Arabes... l'homosexualité, l'attraction vers les hommes, elle y est ! Elle est plus présente que chez les autres ! Et soit elle se développe, soit elle se développe pas. Et je vais te dire un truc, les jeunes reubeus maintenant, ils ne veulent plus se marier le plus jeune possible, donc en reculant, en reculant le mariage, ils commencent à découvrir l'homosexualité. Surtout en venant sur Paris ou une autre grande ville de France. Et quand tu vas en Algérie... Une fois, je marchais dans la rue... les mecs se tiennent par la main, ils se tiennent les doigts comme ça [par les annulaires], il y a beaucoup de contacts. Ça fait partie de notre culture. Faut pas croire ! L'homosexualité est partout en fait.

Dans le même ordre d'idée, Sid'Ali déclare que l'homosexualité est un phénomène « international » et Miloud avance que « tous les Arabes sont au minimum bisexuels » puis que « les Arabes hétérosexuels n'existent pas ». En quelques sorte, « être gay » signifie dès lors « être un vrai Arabe ». Voilà qui aide incontestablement à « assumer » son homosexualité. On voit ici combien le besoin est grand de retrouver dans l'histoire du « monde Arabe », du « monde musulman » et certainement aussi pour certains du « monde berbère », les traces de la reconnaissance de l'homosexualité. D'où la profusion de sites internet personnels qui font connaître les textes ouvertement homosexuels écrits en langue arabe, comme ceux du poète Abu Nuwas, ou les romans gays relatifs au Maghreb. On voit combien est grand le besoin de reconstruire l'identité « arabe » pour la rendre conciliable avec l'identité « gay », ce qui nécessite d'abord de déconstruire l'identité « arabe » telle que les rapports sociaux de « race » l'ont façonnée.

Une fois ce processus accompli, ils peuvent se dire à la fois « gay et musulman », « pédé et Arabe ». Aujourd'hui, Charfeddine qui se revendique gay et exclut le mariage dit d'un côté se sentir « plus Français que Marocain », car l'identité marocaine symbolise son père, un homme violent et infidèle envers son épouse, absent pour ses enfants, à qui il n'imagine pas dire son homosexualité, considérant qu'une telle démarche pourrait être « dangereuse » pour sa sécurité, de l'autre être « gay et musulman », alors qu'autrefois son homosexualité le faisait en douter :

Je suis croyant et je l'ai toujours été, même si je ne fais pas la prière. Je fais juste le ramadan. Mais quand je vais au Maroc, ça m'arrive d'aller à la mosquée pour faire la prière. C'est quelque chose qui m'apaise, qui me donne des repères. Donc si je suis croyant, j'appartiens à l'islam, donc je me pose plus de questions. Je suis croyant, je suis musulman et gay ! (Miloud)

De son côté, Sid'Ali explique que s'il s'est arrêté au café Le Ravailac — où je l'interrogeais — c'est en raison de la musique algérienne :

Je suis entré que pour ça. Je vais rester toute la nuit je crois parce que ça me plaît vraiment. C'est bien ce café ! Ça veut dire que même si on est gay, on

n'oublie jamais notre race et notre origine, et je me sens bien. Je pense que je vais m'installer ici parce qu'il y a beaucoup de Maghrébins, beaucoup d'hommes bruns. Pour moi, voir des homosexuels Algériens, c'est très agréable. En Italie, j'ai jamais vu ça. C'est très agréable parce que c'est le même patelin... l'éducation, c'est très serré, on se comprend tout de suite.

On se souvient aussi de Mourad, se déclarant « pédé » et refusant le mariage, qui clamait : « Je suis Arabe, Juif, pédé, communiste et militant politique ! Mortel ! »

Mais cette réhabilitation essentielle de l'homosexualité comme élément de « [leur] culture » ne fait pas oublier le racisme ambiant et encore moins celui rencontré dans le milieu gay. Ce racisme-là leur est d'autant plus insupportable qu'ils ont dû rompre partiellement ou totalement avec leur famille, que « le milieu » est devenu une « seconde famille » pour beaucoup, voire leur seule famille, et qu'il leur rappelle le racisme ambiant. Kader, dit ne pas avoir oublié la colonisation, sur laquelle il s'est beaucoup documenté, puis déclare « déteste[r] le mot intégration », considérant être déjà « intégré » puisqu'il est né en France, mais surtout, il déplore que les « gays Maghrébins » soient « la minorité dans la minorité », la minorité « Arabe » dans la minorité « homosexuelle » subissant une double discrimination : le racisme des « gays européens » leur interdirait l'entrée de certaines discothèques gays et de nombreux « vieux homos européens » tenteraient de les séduire en leur proposant un hébergement ou de l'argent, profitant de ce qu'ils sont exclus à la fois de leur famille et du marché de l'emploi, ce dont Eric, Hakim et Jérémie ont également témoigné en racontant la « rage » que de telles rencontres ont fait émerger en eux. Ne supportant pas plus que les autres ces attitudes qu'il considère humiliante, Kader dit répondre aux annonces du type « 50 ans, cherche Beur, peut héberger », laissées par « ces vieux homos européens » sur les sites internet de rencontre : « Mais pour qui vous nous prenez ? Vous pensez pouvoir nous acheter avec votre sale fric ! », puis il ajoute : « Ils me font gerber ces mecs-là ! » C'est donc aussi pour éviter le regard méprisant les posant d'emblée en inférieurs socialement qu'il n'a jamais de relations sexuelles avec « des Européens ». Un garçon non-interrogé m'expliqua toujours en raison du racisme avoir le sentiment de représenter « le fantasme du bon baiseur, bien monté : grosse bite, hyper actif, méga viril, voire dur » et « déteste[r] les Européens qui ne draguent les Beurs que pour ça ». Cette exotisation de « l'Arabe »,

sa transformation en homme « taillé pour le sexe », comme le déplore aussi Mourad, est un processus ancien dont la littérature française témoigne : Henri de Montherlant ou André Gide se sont illustrés dans cette voie. On peut signaler le numéro 14 de la revue *La Recherche* de 1973, intitulé « Trois milliard de pervers : Grande encyclopédie des homosexualités », dans lequel des gays ayant appartenu au Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (FAHR) discutent entre eux de leurs relations sexuelles avec « les Arabes », car ces témoignages mettent en parallèle le racisme des « pédés Blancs » et le contre-racisme des « pédés Arabes », le mépris s'exprimant de part et d'autre par une sexualité transformant « l'autre » en objet de consommation sexuelle, en support d'un fantasme qui empêche la communication, l'échange et la connaissance mutuelle. Plus récemment, Fouad Zéraoui, le président de Kelma, accusa les films de Cyril Collard et le Magazine Gai Pied, d'avoir colporté durant toutes les années 1980 cette image « du Beur qui ne peut être que l'amant, forcément viril, d'homosexuels Français »¹¹⁷. Il critiqua aussi la presse, accusée de son côté de ne parler des « Beurs gays » que sous l'angle de la prostitution ou de l'exotisme. Or cette image finit par déshumaniser et avilir, dans la mesure où elle interdit tout autre sorte de relation qu'un rapport sexuel rapide et furtif, comme le montre cet exemple d'annonce recueillie sur un site de rencontres gay : « Cul en chaleur cherche grosse bite d'Arabe ! » signée d'un prénom français. Le titre du roman gay de Djallil Djellad, *Cet Arabe qui t'excite* (2000), montre que cette image suscite beaucoup de gêne et de révolte chez les gays Français descendant de migrants du Maghreb, qui ne s'y retrouvent pas, surtout lorsqu'ils sont en voie d'affirmer leur identité gay, puisqu'ils valorisent alors le romantisme et les sentiments entre hommes par opposition à l'assimilation hétérosexiste véhiculée par leur famille de l'homosexualité à la prostitution. Etre confronté à cette image ensauvagée d'eux-mêmes est alors fort déstabilisant. Fouad Zéraoui fait alors ce triste constat : « Le Beur est un corps étranger de la société homosexuelle ». Tout cela montre combien les rapports sociaux de « race » troublent la sexualité des individus racisés lorsque leur partenaire appartient au groupe dominant dans ces rapports sociaux.

D'où la nécessité ressentie par tous de l'existence d'un « milieu Beur gay » ou « homo Maghrébin » qui permette d'une part, de se retrouver, de prendre conscience

¹¹⁷ Intervention de Fouad Zéraoui lors du débat public « Le Gueuloir » qui eut lieu au bar gay « La petite vertu » à Paris le 8 janvier 2003.

de l'existence de l'homosexualité chez les descendants de migrants du Maghreb, de se constituer en force par le nombre et d'autre part, d'interpeller les migrants et descendants de migrants hétérosexuels tout autant que les gays dits « Français » communément appelés « les pédés Blancs ». Aujourd'hui, ce « milieu » n'existe véritablement qu'autour des soirées festives, car l'organisation politique reste encore difficile à structurer, celle-ci se joue surtout sur internet où les sites de Kelma et les pages personnelles de certains œuvrent à rendre leurs homosexualité visible sans grand risque et dénoncent le racisme. Pourtant, les interrogés le jugent encore insuffisamment revendicatif : les uns voudraient qu'un soutien psychologique soit proposé au nouveaux venus, les autres que la lutte contre le racisme soit plus forte et plus ferme.

Finalement, plusieurs de ces garçons mettent un point d'honneur à s'opposer à toute forme de discriminations, comme en témoigna Mourad, de confession juive, lorsqu'il me fit découvrir le café Le Ravailac : « C'est bien parce que c'est toi que j viens ici ! J viens jamais ici et j m'étais fait un point d'honneur de n jamais y mettre les pieds ! Ils aiment pas les Juifs, ici ! » Yahya à qui je demandais ce que représentait la notion d'honneur pour lui et si ma question était pertinente ou dénuée de sens répondit :

Oui, elle est très logique. En fait, quelles sont mes valeurs ? Quelles sont mes valeurs maintenant que je suis le fruit de deux cultures ? Avoir une relation sexuelle avec un garçon, si je l'ai consentie, je l'aime, je suis attiré sexuellement par lui et lui aussi, pour moi, ce n'est pas une honte. C'est la nature qui m'a fait comme ça, donc je n'y peux rien. Mais je me sentirai tomber vraiment bas le jour où j'aurais prononcé des discours incohérents et idiots, le jour où j'aurai insulté un Noir de « sale Noir », un Juif de « sale Juif », un Arabe de « sale Arabe »... Le jour où j'aurais répondu à tous ces comportements qui font la violence sur cette terre. La violence homophobe, la violence raciste, la violence xénophobe... Là, j'aurais honte de moi.

De cette volonté de lutter contre toutes les discriminations découle enfin celle de valoriser chacune de leurs différences, de se faire remarquer par elles, d'exister par elles. On observe ainsi une resignification de la notion d'honneur qui devient

synonyme de la lutte contre les discriminations pour ceux qui se revendiquent gay, tandis que pour les autres cette notion reste attachée à sa définition hétérosexuelle et hétérosexiste.

3.2.3. La gestion des risques d'infection par le VIH : du désir de mort à la rage de vivre

Comme on l'a vu, l'hétérosexisme et le racisme ont des conséquences notables sur le vécu de l'homosexualité. De la même façon, ils ont des conséquences manifestes sur la perception des risques d'infection par le VIH, et sur la gestion de ces risques.

Le sida est globalement perçu par les parents des garçons interrogés comme une sanction venant frapper ceux qui transgressent les normes régissant la sexualité, particulièrement les homosexuels. C'est pourquoi, les risques d'infection par le VIH ravivent chez certains la culpabilité éprouvée d'être une source de déshonneur pour la famille. Dans ce contexte, le simple fait d'être gay peut susciter l'angoisse de tomber malade, la crainte de contracter le VIH devenant alors irrationnelle, car détachée du fait de se protéger ou non. Sid'Ali, qui a quitté l'Italie pour éviter le risque d'être découvert par sa famille, fait régulièrement des tests de dépistage pour se rassurer et évacuer son angoisse, en dépit d'une connaissance exacte des modes de transmission du VIH et un usage systématique du préservatif. Constatant au cours de l'entretien qu'il éprouvait une crainte irrationnelle de la contamination, je lui ai rappelé les modes de transmission, mais il me répondit : « Je me suis bien renseigné, oui : l'homosexuel, c'est pas le sida », comme s'il pensait au contraire qu'il allait se trouver infecté en raison de sa seule homosexualité. Il a ensuite exposé une situation qui traduisait encore cette irrationalité :

Il y a des gens [séropositifs] qui ont des sœurs et tout ça, qui vont descendre chez eux avec une maladie très très grave, internationale, et leurs sœurs elles sont très très bien, très belles et tout ça, et elles vont avoir cette maladie-là, bêtement parce que c'est leur frère ! C'est pas bien, faut pas être égoïste. [Si] j'ai quelque chose, il faut dire : « Il faut me donner à manger à part, il faut... »

Il ne s'agisse pas là d'une peur résultant d'une mauvaise connaissance des modes de transmission du VIH, car d'une part l'information sur le sida est très accessible dans les cafés homosexuels, d'autre part mon rappel des modes de transmission du virus n'a pas suffi à faire disparaître son angoisse. Jérémie ayant pris conscience que cette angoisse d'être atteint par le sida cristallisait une angoisse de mort, due au fait inconcevable d'être homosexuel et au sentiment de commettre une transgression gravissime, explique qu'étant plus jeune, il pensait qu'en embrassant un garçon, il « embrassai[t] le sida ». Cette maladie suscite donc des peurs irrationnelles dans les périodes où les individus n'ont pas encore totalement rompu avec les visions hétérosexistes de l'homosexualité. Ces peurs sont telles que l'usage du préservatif est à mon sens très réellement systématique.

Mais l'hétérosexisme peut générer un tout autre type de réaction qui cette fois-ci n'aboutit plus du tout à une protection sans faille. Ainsi, on a vu que certains vivent douloureusement leur homosexualité, étant plus ou moins dépressifs, et que plusieurs avaient eu des envies de suicide. Ainsi, Farid, torturé par la honte et la mésestime de soi est devenu, d'après les autres interrogés, consommateur de cocaïne, ce qui favorise bien sûr les prises de risques. De son côté, Abdelkrim vit lui aussi une période difficile, non pas parce qu'il n'accepte pas son homosexualité comme Farid, mais bien plutôt en raison de la situation globale de rejet qu'il vit en France. Il a quitté l'Algérie pour vivre son homosexualité en France, et dit se sentir épanoui de ce point de vue, mais sa condition économique est de plus en plus dégradée, malgré son doctorat, et il ne peut solliciter l'aide matérielle de ses oncles résidant en France, étant donné qu'à chacune de ses visites ses tantes lui proposent d'épouser une de ses cousines. En outre, son frère aîné avec qui il a eu son premier rapport sexuel homosexuel à l'âge 13 ans, celui-ci en ayant alors 14, fait tout pour l'empêcher de revenir en Algérie, sachant intimement qu'il est gay et craignant que cela ne nuise à sa réputation. Il faut dire que ses 27 ans commencent à faire peser des soupçons. Abdelkrim se sent coupable de cette relation incestueuse mais se sent surtout extrêmement blessé par ce rejet qui ne dit pas encore son nom, et doit supporter de surcroît le deuil d'amis homosexuels décédés du sida, ainsi que l'assassinat de certains autres en Algérie, dans un contexte migratoire où tous ses proches lui manquent. Bien qu'il n'éprouve pas de honte particulière d'être homosexuel, tous ces facteurs créent une tension de plus en plus insupportable qui l'entraîne régulièrement

à penser au suicide. Ainsi, il confesse avoir volontairement eu une relation sexuelle avec une personne séropositive :

Hier, j'ai passé une nuit avec quelqu'un qui m'a dit : « J'ai envie d'avoir quelqu'un dans mon lit. » Et bon, il m'a trouvé en train de pleurer dans un bar. Et bon, j'ai bu... D'habitude, je bois pas d'alcool et hier, j'ai pris au moins six verres de whisky. J'ai commencé à pleurer, à pleurer... Han ! Et il y avait un nain qui est venu me voir : « Pourquoi tu pleures ? Je sais. Tu pleures parce que tu es pas bien, parce que tu es homo. » J'ai dit : « Non ! » Après, je sais pas... [...] J'ai commencé à parler... [...] Il m'a dit : « Pourquoi tu pleures ? Tu es en bonne santé. Je suis sûr que tu es en bonne santé. » Je lui ai dit : « C'est vrai, je suis en bonne santé, c'est important. » ; « Moi, je suis séropositif. Je suis content d'être en vie et tout. J'aimerais bien... » Il a pleuré avec moi et tout. Moi, après, je voulais rentrer, je voulais prendre le taxi et tout. Il me fait : « Pourquoi tu rentres pas avec moi ? » Il était sympa, je suis parti dormir chez lui parce que je sens que c'est quelqu'un qu'a besoin... Parce qu'il m'a raconté que son copain l'a laissé tomber, le pauvre. [...] Mais c'est grave, mais à un moment, je sais pas si c'est une façon de suicide, mais je lui ai dit : « J'aimerais bien que tu mettes ta maladie en moi. » Un mort de maladie, on cherche pas un suicide, mais c'est un suicide quand même.

La solitude, la consommation d'alcool, une situation faite de désespoir communément partagée par deux êtres se sentant seuls, abandonnés et marginaux, le désir d'être pris en charge quand on ne parvient plus à faire face à son quotidien, ni à subvenir à ses besoins, ont donc conduit Abdelkrim à tenter de se suicider par la contamination par le VIH. Au moment où il rapportait ces faits, il ne songeait pas à faire un test de dépistage et n'avait pas connaissance des traitements qui peuvent être administrés suite à une telle prise de risque. Il pleura pendant l'entretien, arrêtant fréquemment le dictaphone, plus l'enclenchant à nouveau pour laisser « un témoignage de la vie des gays Algériens ». Les autres interrogés ne présentent pas de telles envies de mort, mais la perception de l'homosexualité comme un non-sens, surtout au delà d'un certain âge, peut les amener à considérer qu'ils n'auront bientôt

plus à se protéger car leur vie n'aura plus de valeur, comme le déclare Yahya, qui aujourd'hui dit se protéger :

Si j'attrape le sida à trente ans, il n'y a pas de problème, parce qu'à trente ans, on ne voudra pas de moi, je pense. Si, peut-être certaines femmes, mais les mecs, non.

L'hétérosexisme rend donc la mort acceptable passée l'âge de la jeunesse. Les contradictions instaurées par l'attachement au mariage et l'attirance pour les personnes du même sexe étant très fortes ces garçons sont susceptibles de connaître à un moment ou à un autre ces périodes de dépression, conduisant à rechercher la mort, consciemment ou inconsciemment. Deux d'entre eux déclarent avoir récemment manqué de vigilance en n'utilisant pas de préservatif et imputent cela l'un à la consommation d'alcool, l'autre à la consommation de haschisch. Tous deux affirment encore que la consommation de drogues comme la cocaïne est très répandue parmi les gays car elle entraîne une perte de vigilance qui aiderait à dépasser l'interdit que représente l'homosexualité. Enfin, Jérémie affirme avoir pris des risques dans les moments où il n'avait plus l'estime de soi, si bien qu'il préconise d'instaurer des campagnes de prévention incitant « à s'aimer soi-même en tant que gay ».

Fort heureusement, ils ne sont pas non plus condamnés au désespoir, et l'affirmation de soi comme gay entraîne dès lors une perception de soi comme sujet de son existence qui interdit alors de se laisser emporter par les méfaits de l'hétérosexisme. Dans ce cadre, se protéger systématiquement des risques d'infection devient justement une manière de lutter contre cet hétérosexisme qui prédestine les homosexuels au sida. Yahya dit ainsi :

Dans le milieu gay, je me suis forgé une mentalité qui est la suivante : j'ai vingt-et-un ans, il faut que j'en profite, donc il est hors de question que je me de gâche l'existence. [...] Il est hors de question que je meure maintenant. Je dois vivre, je dois m'éclater, je dois prendre une revanche sur la vie, une revanche sur l'Algérie, sur tout ce qui m'est arrivé, sur tous ceux qui m'ont voulu du mal.

Après avoir tourné la page du désir de mort, celle de la rage de vivre se révèle un stimulant efficace générant une attitude globale de protection.

Outre l'hétérosexisme, le contre-racisme qui peut se développer à l'encontre des homosexuels dits « gays Blancs » peut elle aussi conduire à des prises de risque, car le sida comme l'homosexualité est perçu par certains comme une maladie d'Occidentaux ne pouvant les toucher. Aucun n'interrogé n'a lui-même tenu ce raisonnement mais plusieurs affirment, comme Hakim, que ce comportement est assez répandu chez les homosexuels descendant de migrants du Maghreb :

Ce qui est dommage chez les Maghrébins par rapport à la maladie, c'est que pas mal de jeunes ne font pas ça conscients. Quand j'ai commencé avec des hommes, je connaissais un Algérien et je savais qu'il était allé avec un type et qu'il avait pas mis de capote. J'étais un peu choqué et je lui ai demandé pourquoi il avait pas mis de... Il m'a dit : « Je tape que dans le halal¹¹⁸ ». Je tape que dans le propre quoi, en fait. [...] Il y a des jeunes Maghrébins qui ne prennent pas de préservatif parce qu'ils te disent : « Mais moi, j'suis un frère, t'inquiète pas ! J'fais attention, tu sais. Nous, on est propre. »

Un garçon non interrogé me tint aussi ce propos, considérant que « les Arabes » seraient « plus propres que les Français », car ceux-là ne « couche[ra]ient pas immédiatement » — ce propos s'insérerait dans une critique plus large des « gays Blancs » dont il jugeait la sexualité « trop basée sur la consommation rapide », à l'inverse des « Arabes » « plus sentimentaux ». Ce discours qui résulte du contre-racisme associe les gays « Français » à une certaine débauche sexuelle et aboutit au sentiment d'être protégé de tout risque d'infection lorsque leur partenaire appartient au même groupe racisé qu'eux. Les risques d'infection ne sont alors plus associés au fait de se protéger ou non, mais aux catégories « raciales » produites par les rapports sociaux de « race ». Ce raisonnement répond également à la croyance fort répandue que le Maghreb n'est pas touché par l'épidémie de sida. Ceux qui ont conscience des effets néfastes de cette croyance réclament la diffusion de données quantitatives sur

¹¹⁸ Halal signifie « suivant la loi » ou « conforme à la norme » en arabe, sachant que la loi et la norme sont les prescriptions coraniques.

l'épidémie de sida et déplorent que les campagnes de prévention ne ciblent que « les gays Blancs », ce qui aide à la perpétuation de ces idées fausses et dangereuses.

Enfin, comme pour les étudiants, l'imprévu d'une rencontre, ajouté à l'absence de préservatif à disposition, peuvent engendrer des prises de risque ponctuelles, comme l'explique Yahya :

J'ai déjà pris des risques. Je le regrette énormément. Dernièrement, j'ai pris des risques, j'attends encore un peu pour faire un dépistage. C'est vrai qu'il arrive que quand on est dans le feu de l'action, on est excité et on n'a pas ce qu'il faut pour se protéger. On se dit : « Tant pis, il doit être sérieux celui-là. Il ne doit pas faire ça tout le temps. Toi aussi c'est la première fois que tu le fais sans, donc il ne doit pas y avoir de risque. » J'espère que je n'aurai pas à le regretter. Réponse dans quelques semaines ! Je le regrette beaucoup, quand même. Je pense que je ne referai pas la même erreur.

Contrairement à ceux qui sont plongés dans la dépression comme Abdelkrim et ne cherchent pas à faire de test, Yahya comme tous ceux qui déclarent avoir pris des risques ont cherché à se faire dépister. Mais globalement, la plupart ont des conduites de protection régulières.

Enfin, il faut noter que deux entretiens ont été réalisés avec des garçons contaminés respectivement par le VIH et par le virus de l'hépatite C, mais que la présence de la maladie s'est avérée trop douloureuse pour que ces entretiens soient menés à leur terme et soient utilisables.

In fine : quelle prévention

A la lumière de tout ce qui vient d'être présenté, les garçons en difficulté et certains garçons aimant les garçons sont ceux dont les comportements et la situation sociale les exposent le plus à la possibilité d'une contamination. Il apparaît aussi qu'un simple rappel des modes de transmission du VIH ne changerait guère les comportements puisque les interrogés, hormis quelques garçons en difficulté, savent

tous que seul le préservatif protège du sida et que les mécanismes présidant aux prises de risques sont ailleurs. Il se confirme que la position des individus dans les rapports sociaux de classe, de « race » et de sexe ainsi que l'hétérosexisme déterminent largement leur manière de gérer les risques d'infection.

Concernant les garçons en difficulté, il est évident que la meilleure prévention consisterait d'abord à régler les problèmes sociaux et économiques dont ils sont les victimes, tant le processus de ségrégation réciproque et la précarité sont la cause première de leurs prises de risque. Ce propos prend tout son sens quand on voit combien la perspective d'ascension sociale des étudiants induit une complète modification du rapport à la vie et donc à la santé. La lutte contre les discriminations racistes ne pourrait qu'aider les enfants de migrants à saisir l'école comme une voie de réussite et alors modifier leur rapport à l'existence. Outre ce vaste et ambitieux programme de politique générale, il est des mesures pouvant être mises en œuvre qui amélioreraient la réception des messages de prévention et leur acceptation. Par exemple, la télévision qui n'est certes pas considérée comme un vecteur d'information valable, aurait tout de même un plus grand impact si ces garçons pouvaient s'identifier aux personnages des spots de prévention. Mais une telle démarche ne suffirait certainement pas à créer des changements profonds. Mobiliser les chanteurs de rap, qui partagent leur langage et dont le discours les touche déjà, serait un moyen sûrement efficace de les sensibiliser. Mais une telle expérience ne doit pas faire abandonner toute autre forme d'intervention, car on voit la nécessité d'une présence de spécialistes de la prévention capables de fournir des informations précises, de dissiper les incertitudes sur leurs connaissances des modes de transmission, et de couper court aux fausses croyances relatives à la superposition des préservatifs, à l'usage de l'huile d'olive, à la distinction entre séropositivité et sida déclaré, etc. Il importe de mobiliser toutes les associations communautaires existantes, y compris les associations musulmanes, dont le discours les sensibilise, mais celles-ci doivent recevoir une formation par des spécialistes car on ne doit plus laisser dire par exemple que la circoncision protégerait du sida. Enfin, il est un lieu, la prison, où la prévention devrait être intensifiée et des tests de dépistage proposés puisqu'une part de ces garçons, qu'on ne peut plus toucher par l'école, ont connu des incarcérations.

Les étudiants ne sont manifestement pas les plus exposés, mais on ne peut dire non plus qu'ils ne le sont pas du tout. On doit retenir à leur sujet que l'instruction des mères et leur sensibilisation aux risques d'infection serait un moyen fort efficace de prévention car leurs interventions auprès de leurs fils ont valeur d'électrochoc.

Concernant les garçons aimant les garçons, il est évident que la lutte contre l'hétérosexisme est la première action à mener pour aider chacun à recouvrer l'estime de soi et échapper aux violences, mais la lutte contre le racisme est, elle aussi, essentielle puisque le contre-racisme qui en découle induit un renforcement de l'hétérosexisme. Pour mener cette action les associations comme Amal et Kelma mériteraient d'être subventionnées par les municipalités ou l'Etat, car elles pourraient plus efficacement venir en aide à ceux qui ont été exclus de leurs famille en créant les structures d'accueil et de soutien. Au delà de ce travail long et lui aussi très ambitieux, il importerait de cibler les descendants de migrants dans les campagnes d'information concernant les gays pour permettre une meilleure identification. Les associations comme Kelma doivent être sollicitées comme relais par l'Etat afin que les actions de prévention qu'elles mènent déjà prennent plus d'ampleur et conservent leur régularité. Enfin, les campagnes de prévention doivent insister sur l'estime de soi, comme le suggérait si judicieusement l'un des interrogés.